



LA
PETITE FÉE DE PIERRECLOSE



A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Miguy. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. »»

L'Obstacle. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »»

— Le même, relié toile bleue, tranches marbrées. 3 fr. 50

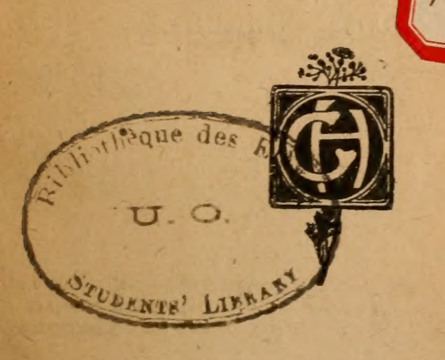
Petite José. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. »»

L'Histoire d'un Jour. 1 vol. in-12 . . . . . . 3 fr. »»

Pour recevoir chacun de ces ouvrages *franco*, il suffit d'en envoyer le prix en mandat-poste ou en timbres français à M. Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

PIERRE PERRAULT

LA PETITE FÉE
DE
PIERRECLOSE



PARIS
HENRI GAUTIER, ÉDITEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

A MA CHÈRE PETITE-FILLE

ALINE FORNEL

PIERRE PERRAULT.

I

Il est six heures du matin, Jacqueline vient de s'éveiller.

Elle regarde, s'étonne, se frotte les yeux, regarde de nouveau, et, de plus en plus étonnée, s'assied sur son lit.

Quel grand lit ! Les sept filles de l'ogre y tiendraient !

Jacqueline explore du regard la pièce haute de plafond, profonde et obscure, où, sans s'expliquer comment, elle se voit transportée.

Les volets de l'unique fenêtre sont clos. Le peu de jour qui désenténèbre la chambre s'infiltre par deux petits trèfles découpés dans le haut du volet.

Ce que Jacqueline cherche, c'est un second lit,

pareil au sien : celui du Petit Poucet et de ses frères.

Mais dans son rayon visuel, c'est une armoire qui se présente ; une armoire en chêne, luisante comme un miroir, très belle, avec ses portes taillées en pointes de diamant, et le panier débordant de fruits, sculpté en plein bois, dans l'intervalle des panneaux à la corniche.

La clarté venant par les petits trèfles est inégalement répartie. Celle qu'apporte le trèfle de gauche, c'est un côté de l'armoire qui la reçoit toute.

Et ce que cette lueur permet d'entrevoir le voici :

A trois clous, plantés en plein bois par quelque barbare sans respect pour les beaux vieux meubles, sont suspendus un large chapeau en feutre gris, un manteau à trois collets, également masculin, et un immense parapluie de soie rouge.

Le miroitement de la soie attire le regard de Jacqueline, le retient.

Elle s'écrie, avec un geste d'admiration :

— Le beau parapluie ! Est-ce qu'il est pour moi ?

Elle n'a jamais vu de parapluie de soie rouge. Il n'en existe pas dans les villes. Ils sont très vilains, les parapluies des villes, tandis que celui-là est magnifique ?

— Oh !...

Cette exclamation, où l'inquiétude se perçoit, est provoquée par la découverte d'une paire de bottes dont les pieds s'enfoncent sous l'armoire, tandis que

les tiges se dressent, hautes et vastes, contre les plis du manteau.

Jacqueline pense aux bottes de l'ogre, et un amusant petit frisson lui court le long de l'épine dorsale.

Car Jacqueline est férue d'aventures, de mystères. A dix ans, elle n'a guère lu, pour son plaisir, que des contes de fées.

Elle a commencé à étudier l'histoire, mais ce qui l'a surtout captivée, c'est le miracle de la conversion de Clovis, la merveille de foi que furent les Croisades, la mission divine de Jeanne d'Arc.

Et, dans son journal enfantin, c'est à la page destinée aux petits, la page des contes, qu'elle court tout d'abord, comme si elle n'avait encore que sept ans !

Que son papa rirait si elle pouvait lui confier ce à quoi elle a pensé tout à l'heure, en s'éveillant au milieu de ce grand lit, dont les colonnes fuselées soutiennent un baldaquin drapé de cotonnade jaune à fleurs étranges, et dans lequel sa toute petite personne ne tient pas plus de place qu'une fourmi dans un buffet.

Il ne croit pas aux fées et aux génies, son papa, non ! Pas même aux enchanteurs ! Ni à l'ogre ! ni au Petit Poucet !

Pas étonnant ! Il est né à Tours, il y a toujours vécu. Encore aujourd'hui, bien que percepteur aux environs, il y réside.

Tout le monde sait que les fées situent leurs palais au centre de forêts enchantées, gardées par des dragons et autres bêtes qu'on ne rencontre que là

Jamais il ne survient que l'on croise dans les rues d'une ville un dragon, une fée, un enchanteur...

Tout ce qu'a vu Jacqueline d'extraordinaire, c'est un géant et un nain.

Cela va changer, sans doute... Et peut-être dès maintenant ! Car... où est-elle ? Qui l'a portée dans cette chambre inconnue ?...

Elle n'a pas peur, non ! bien que ces bottes ne lui disent rien qui vaille... Mais, tout de même, elle aimerait à savoir en quel lieu elle se trouve.

Soudain, le chant d'un coq éclate sous sa fenêtre. Et peu après, une voix s'élève, traînante, qui annonce :

— M'sieu Jacques, je monte le lait de chèvre à not'bijou. Vous voulez venir ?

Le « bijou », c'est elle, Jacqueline ; cette appellation est la dernière qui ait frappé son oreille. « M'sieu Jacques », c'est le frère de sa maman, son parrain et son oncle chéri.

C'est avec lui qu'elle a voyagé la veille. Il est lieutenant d'artillerie et habite loin de Tours. Mais quand elle a été malade, il a demandé un congé pour venir la voir. Et lorsque le médecin a décidé qu'on devait l'envoyer à la campagne, son père, M. Mervent, étant

retenu par la présence d'un inspecteur, sa petite mère étant souffrance, c'est l'oncle Jacques qui l'a amenée... à la *Cerisaie !...*

— Je suis à la Cerisaie ! lance Jacqueline, à haute voix, se riant de ses imaginations d'enlèvement, d'ogre, de fées !

Elle prête l'oreille. On monte ! On est à sa porte ! On entre !

Sa petite frimousse maigriotte, encore amenuisée par le voisinage des courtes et abondantes boucles noires qui lui retombent sur le front, le long des joues, et dont les pointes lui frôlent à peine la nuque, sa petite frimousse se tend, curieuse, vers l'huis. Ses yeux, couleur noisette, scrutent les profondeurs du corridor.

Sur le seuil, c'est une femme déjà âgée qui se présente. Elle est presque aussi large que haute. Son chef est surmonté d'une coiffe tuyautée, arrondie vers l'oreille, sans brides, ce qui laisse ses trois mentons s'étager, sans contrainte, sur son opulente poitrine. Les traits sont placides et le hâle de la peau ne parvient pas à atténuer l'éclatant vermillon des joues.

Elle marche à tout petits pas, les yeux sur la tasse, pleine jusqu'au bord, que sa large main transporte ; une belle tasse toute reluisante de dorure, gagnée à une « blanque », un jour de foire, et réservée aux hôtes de distinction.

S'avisant qu'on n'y voit rien, elle pose sa tasse sur une table et va ouvrir fenêtre et volets.

Tandis qu'elle procède à cette opération, Jacques Lefers gravit l'escalier, traverse le long couloir, entre, et marche jusqu'au lit.

— A-t-on bien dormi, chérie ?

Deux petits bras entourent la tête souriante du jeune officier. Le front de Jacqueline se tend, l'oncle Jacques y appuie ses lèvres.

Mais tout de suite, il dénoue les petits bras, se redresse et scrute les traits menus où la fatigue s'inscrit en un cerne autour des paupières.

— C'est le voyage, se dit-il, demain, il n'y paraîtra plus. Bois ton lait, recouche-toi et digère, Line.

— Ah ! mais non ! Je veux bien boire le lait, mais tout de suite après, je me lève. J'ai entendu un coq chanter, je veux voir ce qu'il y a dans la cour et partout !

Elle s'interrompt pour dire d'un ton poli à la fermière, Vénérande Laubercie, tout en l'examinant, tandis que celle-ci, qui a repris la belle tasse, la lui présente :

— Bonjour, Madame.

— Madame ! proteste la brave créature, moi, la nourrice de ta maman ! Appelle-moi « nounou », comme elle m'appelle depuis qu'elle sait parler.

« Et tu vois, bijou, je te tutoie, je ne saurais dire autrement ; fais comme moi. »

— Je veux bien, nounou. Il est très bon, ce lait de chèvre. reprit-elle, après en avoir absorbé la moitié. Mais pourquoi faut-il que je me recouche, lorsque j'aurai tout bu, oncle Jacques?

— Demande cela au docteur. Un soldat ne connaît que la consigne. Quand se terrible Esculape a décrété que tes cheveux devaient être sacrifiés, moi qui étais si fier de tes belles boucles brunes, je suis parti chercher le bourreau et les ai ramenés, lui et sa tondeuse.

— Qui c'était le bourreau, tonton?

— Un coiffeur. En me confiant la mission de t'amener ici, tes parents m'ont remis les instructions laissées par le médecin : écoute çà !

L'oncle Jacques cueillit, dans son portefeuille, le grimoire en question et lut :

« Le matin, au réveil, tasse de lait de chèvre. Lever à huit heures, jusqu'en mai. A partir de mai, l'enfant pourra se lever plus matin, à la condition de faire une sieste.

« A neuf heures, bonne soupe aux légumes. Déjeuner solide à midi. A quatre heures, goûter léger, fruits de la saison. Le soir, potage au lait, œufs à la coque, légumes. Coucher à huit heures.

« Occupations de la journée :

« Tout, excepté la lecture et les travaux de l'esprit. L'enfant devra vivre au grand air. Elle peut jardiner, se promener, s'occuper de la basse-cour, etc.

Lorsqu'elle se reposera, que ce soit dehors, à l'ombre. Je n'autorise le repos entre quatre murs que les jours de pluie. L'enfant dormira la fenêtre ouverte ».

— Donnez-moi ce papier, M'sieu Jacques, dit Vénérande. Je vous promets qu'on se conformera à ce qu'il y a d'écrit dessus.

— Ma sœur n'en doute pas, ma bonne. Elle n'a pas hésité une minute à vous confier sa fille. Une fièvre cérébrale chez une enfant de dix ans, c'est terrible. Cela peut avoir une répercussion sur l'intelligence ; il en est qui sortent idiots de cette épreuve.

— La petite n'a pas l'air de ça.

— Dieu merci ! Mais le cerveau est encore très fragile.

— On y veillera, m'sieu Jacques.

Docilement, Jacqueline s'était recouchée.

Elle écoutait, avec une pitié rétrospective pour elle-même, son oncle parler du grand danger qu'elle venait de courir.

— Comme j'ai été malade ! dit-elle de l'air compatissant qu'elle eût pris pour parler d'un autre.

Et câline :

— Oncle Jacques, tiens-moi compagnie et je te raconterai toutes les choses que j'ai pensées ce matin.

Jacques apporta une chaise auprès du lit et s'assit.

La fillette lui sourit, si contente ! Ils s'entendaient bien tous les deux. Oncle Jacques avait cru aux fées,

lui aussi, du temps qu'il était petit garçon. Il prenait alors les feux follets qui dansaient autour du grand étang de la Cerisaie pour des êtres vivants ; il en faisait les petits serviteurs des fées. Et, pour essayer de gagner leur amitié, il déposait au bord du marécage toutes sortes de friandises.

Nul ne connaissait mieux que lui les légendes du pays lorrain.

Il ne sortait pas moins de l'Ecole Polytechnique, où il était entré second ; ce qui tendrait à prouver que les x et le rêve peuvent voisiner dans le même cerveau.

Aussi les idées de Line le trouvaient-il plein d'indulgence. Plus d'une fois, il avait blâmé, *in petto*, son beau-frère de souffler sur les illusions de la pauvrette.

— Alors, qu'as-tu pensé au réveil, Line, demanda-t-il, tout en considérant le visage menu enfoui dans l'oreiller, si menu qu'un peu d'inquiétude passa dans ses yeux bruns, bien qu'il s'efforçât de paraître joyeux.

La bouche de Jacqueline se fendit dans un rire moqueur qui laissa voir toutes ses jolies petites dents.

— Si tu savais, tonton, je ne reconnaissais pas cette chambre, ni ce grand lit, ni rien. Je ne me souvenais plus d'hier soir ni d'avant. Je croyais que... Je ne sais pas bien ce que je croyais. Et voilà que je vois ces grandes bottes, regarde, là, sous l'armoire, contre

le manteau. Alors, j'ai pensé à l'ogre, à ses filles, au Petit Poucet, à tout le conte... et je me croyais dedans !... Et qu'on m'avait apportée chez l'ogre.

— Tu avais peur ?

— Pas bien. Et puis voilà que j'ai entendu nounou t'appeler. Je me suis souvenue tout à coup que j'étais venue avec toi. Tu sais à qui sont ces bottes ?

— Ce sont celles de Clément Laubercie, le mari de nounou.

— Et ce beau parapluie ?

— C'est le sien.

— Ah !... C'est le sien...

Elle réfléchit un petit moment avant de reprendre :

— J'ai encore pensé d'autres choses, oncle Jacques, et... j'en pense à présent ! Que m'as-tu promis, si j'étais sage en chemin de fer ?

— Un bel œuf de Pâques.

— Et quoi avec, tu as dit ?

— Ce qui te ferait plaisir.

— C'est à ça que j'ai pensé. Je me suis montrée raisonnable, je t'ai laissé relever les vitres, j'ai dormi, j'ai mangé quand tu as voulu.

— Que vas-tu me demander ? Pour faire valoir ainsi tes droits à une récompense, il faut que ce soit quelque chose de rare.

— Oui. Hier, je n'avais pas trouvé tout. Mais ce matin, si ! Ce que je veux, dit Jacqueline en remontant ses petites épaules au niveau de ses oreilles,

voilà : je veux un parapluie de soie rouge, un couteau et un petit frère.

— Va pour le couteau et le parapluie de soie rouge, mais... le petit frère ?... Je sais que tes parents en ont commandé un. Seulement ces envois-là ne sont pas toujours tels qu'on les demande. S'il arrivait une petite sœur tu me tiendrais quitte tout de même ?

— Oui, tonton. Pourvu qu'il y ait un bébé chez nous, quand je rentrerai à Tours, je serai contente.

— Parfait !

— Combien de temps j'ai encore à rester couchée ?

— Une demi-heure.

— Dis-moi un conte.

Oncle Jacques s'exécuta.

Comme huit heures sonnaient à l'horloge de la cuisine, le pas lourd de Vénérande ébranla de nouveau l'escalier.

Relevé de faction, le lieutenant descendit. En attendant que Jacqueline fût prête, il reprit contact avec la chère maison où il était né, où il s'était élevé.

La Cerisaie se composait de deux pavillons séparés par un corps de logis à un seul étage. L'un des pavillons était réservé aux maîtres, le fermier occupait l'autre. Le rez-de-chaussé central attendait, inemployé, l'heure lointaine où Jacques prendrait sa retraite.

Sa sœur et lui n'avaient point séparé leurs intérêts. La propriété, assez importante, leur appartenait en commun. Ils en partageaient les revenus et les charges. Tous les ans, ils y passaient deux ou trois semaines, en attendant d'y revenir pour toujours.

L'habitation était construite à flanc de coteau. Une longue avenue bordée de cerisiers à kirch la reliait au chemin qui contournait Pierreclose, la propriété voisine, et allait, en traversant le village situé sur le versant opposé, rejoindre la grande route.

Derrière la maison, venait le jardin et, à sa suite, un opulent verger où étaient représentées toutes les espèces de fruits qui mûrissent sous le ciel de Lorraine.

De ce côté, la propriété ne s'étendait pas plus loin. Le sommet du coteau constituait le parc de Pierreclose.

Pierreclose n'était qu'une maison de campagne sans prétention ; ni tourelles d'angles, ni fenêtres à meneaux ; des plafonds élevés, à la française, des pièces vastes, bien éclairées, mais toute la simplicité des anciennes maisons bourgeoises, n'aspirant point à se donner des allures de castel.

La situation, au milieu d'un parc de dix hectares enclos de murs, le lui eût cependant permis.

Elle était bien campée, avec ses quatre façades, sur le point culminant de la colline. Rien ne bornait son horizon à l'est. On tenait sous son regard la Ce-

risaie et tout le pays jusqu'à la forteresse lointaine qui gardait la frontière. Pierreclose dominait également le village dont les maisons s'échelonnaient, entourées de vergers sur la pente ouest.

Pareille à une vague isolée, surgie du fond, la colline s'abaissait par un mouvement allongé vers le nord et vers le midi. Sur ce dernier point, elle était séparée des hauteurs voisines par une jolie vallée. Du côté nord, point de limites : la plaine, tantôt boisée, tantôt couverte de villages riants, sertis de verdure.

Ironie des choses ! A cette heure, un vieillard aveugle était le seul habitant de cette agréable demeure édifiée pour la joie des yeux.

Jacques y songeait avec tristesse, tout en parcourant les allées du verger en compagnie de sa nièce, lestée de sa soupe aux légumes, chaudement vêtue, et qu'il avait coiffée lui-même du béguin confectionné par sa maman en vue des jours frais.

Ils étaient parvenus au mur qui séparait la Cérisaie du parc de Pierreclose.

— Tiens ! remarqua le lieutenant, le mur a été surélevé et recrépi, depuis l'année dernière. On en a profité pour supprimer les pierres qui nous tenaient lieu d'escalier jadis.

« J'ai joué bien souvent dans ce parc, du temps de mon enfance, et ta mère aussi, raconta-t-il à Line, qui marchait auprès de lui, la main dans la sienne.

M. Emerson, le propriétaire de Pierrclose, était un ami de nos parents.

« Que de malheurs ont assailli cet excellent homme. D'abord, sa femme est morte. Il ne lui restait qu'une fille, de tous ses enfants : Mme Bertin, et les enfants de celle-ci. Au cours d'une promenade sur la Moselle, la barque trop chargée chavira, trois personnes se noyèrent, dont Mme Bertin.

« A la suite de cette catastrophe, M. Emerson devint fou. Il fallut l'interner. Il fut malade un an. Depuis qu'il a recouvré la raison, après, je crois un séjour dans le midi, on l'a ramené à Pierreclose. Mais il y est rentré aveugle! Il avait toujours eu, depuis que je le connaissais, les yeux malades, pauvre vieil ami ! Et il a dû tant pleurer !

« Ce n'est pas tout ! Sous prétexte qu'un nouvel accès de folie peut survenir, on le prive de ses petits-enfants. »

— Tu les connais, toi, tonton, ses petits-enfants ?

— Oui, bien sûr. Colette, l'aînée, doit avoir vingt ans, au moins... Michel dix-huit. Depuis dix ans, je n'ai pas revu M. Emerson. On assure qu'il refuse de recevoir même ses anciens amis. Il est certain que nous n'avons jamais été reçus tes parents et moi.

« Cela m'est inexplicable. Aussi, je ne me décourage pas. Nous irons cet après-midi sonner à Pierreclose. Peut-être l'ennui conseillera-t-il à M. Emerson de nous ouvrir sa porte, cette année.

« Vois Line, comme il y a des gens qui sont malheureux ».

— Oh ! oui ! bien malheureux ! s'il avait seulement auprès de lui cette Colette...

— Mais il ne l'a pas, interrompit Jacques. S'il nous reçoit et qu'il ne nous parle pas d'elle et de son frère, ne prononce pas leur nom, ma chérie. Ce serait comme si tu appuyais le doigt sur une plaie à vif.

— Je comprends, tonton. Je ne parlerai pas d'eux.

Ils redescendirent vers la maison. En pénétrant dans la cour de la ferme, séparée de la cour d'honneur par une palissade et une rangée de tuyas, Jacqueline se vit au milieu d'un peuple d'oies, de poules, de dindons, le bec ouvert, prêt à happer le grain que Vénérande jetait à la volée.

— Nounou, donne-m'en un peu, je veux en jeter aussi.

Et elle tendit sa robe.

La fermière y déversa une partie du contenu de son tablier.

Et, tout aussitôt, les pigeons, qui surveillaient « le champ de bataille », s'abattirent autour d'elle suivis bientôt d'une nuée de moineaux et de pinsons.

Car, dans les fermes, loin de chasser les oiseaux, on les attire, les sachant bienfaisants.

— Oncle Jacques ! que je vais donc m'amuser à la Cerisaie, s'écria Jacqueline. Je suis déjà accoutumée.

II

Au milieu de l'après-midi, l'oncle et la nièce se rendirent à Pierreclose.

Vénérande avait mis à Jacqueline sa belle robe de velours gris, et Jacques qui, devant rejoindre directement sa garnison, transportait avec lui ses bagages, avait endossé sa grande tenue.

Le vieil ami de son père ne le verrait pas, mais ses gens le lui rapporteraient, sans doute, « qu'il s'était fait beau » pour lui rendre visite.

Tenu à l'écart des siens, relégué dans une complète solitude, la plus légère marque d'affection et de déférence ne pouvait manquer de lui être sensible.

Le soleil avait absorbé le brouillard matinal, et, déjà chaud, incitait les promeneurs à rechercher

l'ombre projetée du mur, à défaut de celle des arbres, dont les branches, court-vêtues à cette aube de printemps, se penchaient sur le chemin.

Ils parvinrent ainsi jusqu'à la porte d'entrée.

La grille à simples barreaux enlacés d'arabesques, et portant au fronton le nom de la propriété, qui existait à l'époque où Jacques était enfant, avait été remplacée par un portail en bois plein et doublé de fer ; la présence des boulons, dont la tête faisait saillie, l'attestait.

Ce portail, dans lequel était découpée une porte à l'usage des piétons, s'abritait sous un porche voûté, profond, surmonté d'une construction massive affectant la forme d'un pigeonnier.

— Une entrée de forteresse, murmura Jacques tout en agitant la chaîne au bout de laquelle pendait une cloche. Je n'en avais jamais remarqué, avant aujourd'hui, l'esprit rébarbatif. Il y a cependant cinq ans que je le vois.

« Ce que je me demande, c'est si l'état de ce pauvre M. Emerson a jamais réclamé des précautions de ce genre ? Un aveugle !... »

Les abois d'un chien répondirent seuls à l'appel de la cloche.

Après avoir attendu cinq minutes, Jacques allait sonner de nouveau, lorsqu'un homme qui passait sur le chemin s'arrêta et lui dit :

— On ne viendra pas, Monsieur. La servante est

sourde, le maître est aveugle et Gaspard m'a quitté il y a un quart d'heure, pour descendre au village.

— Qui est Gaspard ?

— L'homme de confiance de M. Emerson, son intendant — garde-chasse — valet de chambre, — jardinier ! tout ! quoi ! puisqu'il est seul ! répondit le passant avec un sourire où perçait un sentiment complexe : de l'ironie, de la crainte, peu de bienveillance, mais du respect, le respect qu'inspire au paysan ce qu'il redoute.

« Eh ! reprit-il, si je ne fais pas erreur, c'est à Monsieur le lieutenant Jacques Lefers que j'ai l'honneur de parler. »

Jacques fit un signe de tête affirmatif.

— J'suis le cousin de Vénérande Laubercie ; vous ne me remettez pas, M'sieu Jacques !

— Bertrand ?...

— Pour vous servir.

D'un geste cordial, Jacques avança la main.

Après avoir serré la main qui lui était tendue, pour répondre à cette politesse, Bertrand se découvrit. Puis il reprit :

— Combien y a d'années que vous n'êtes pas entré à Pierreclose, M'sieu Lefers ?

— Peut-être dix ans.

— Vous ne reconnaîtrez pas le parc. Quels abattis ? Et l'on continue... J'sais pas qui, par exemple, ni quand ce beau travail là s'est fait.

— Du dehors on n'a pas cette impression.

— Oui, jusqu'à ces temps derniers, on a respecté les arbres en bordure. Mais le *mitan !*

— Savez-vous si M. Emerson reçoit, ces temps-ci?

— Je ne sais pas, non. Pendant les jours où j'ai travaillé dans le parc, je n'ai vu passer que M. Lavaure, le médecin, et une fois not'curé.

« Mais vous pouvez toujours vous informer à Gervaise, la servante. Ça vous donnera l'occasion de faire le tour du parc. Si vous voulez me suivre, je vous ferai entrer par la porte de service ; le verrou n'est pas mis, je viens de sortir par là. »

Après avoir précédé l'oncle et la nièce, et les avoir introduits, Bertrand expliqua :

— Je ne peux pas vous accompagner plus loin ; on m'attend chez moi à quatre heures. Mais vous connaissez la maison, M'sieu Jacques. Là, rien de changé. Si je rencontre Gaspard, je le préviendrai et je lui dirai qui vous êtes. Ça le décidera peut-être à vous faire entrer auprès de Monsieur.

— Ce n'est donc pas M. Emerson qui refuse de recevoir ses amis ? Comment un domestique ose-t-il prendre sur lui de les éconduire ? Son maître est en pleine possession de sa volonté. Il a recouvré la raison !

— Y a longtemps ! C'est la force du chagrin qui lui avait fait perdre la tête ; ça n'a pas duré. Gaspard ? un domestique? Hum!... Un drôle de domestique!

Oh ! y soigne bien Monsieur ; pour ça, on peut le dire, se hâta d'ajouter Bertrand. J'ai idée qu'il craint que... que ça lui reprenne, s'il recevait trop de monde. Bonsoir, M'sieu Jacques, bonsoir, Mademoiselle, à un de ces jours.

Il partit en courant, afin de regagner le temps perdu, et peut-être aussi parce que la crainte lui était venue soudain d'avoir trop parlé.

L'allée dans laquelle s'étaient engagés les deux visiteurs s'amorçait plus loin à l'avenue. Jacques constata qu'on l'avait respectée. Quelques arbres seulement avaient été sacrifiés en face du porche, afin, sans doute, de dégager l'accès des communs, qui bordaient le mur, à gauche.

Parvenu à la cour d'honneur, encerclée de rosiers, sans autre clôture, Jacques s'aperçut que, sur cette façade, portes et persiennes étaient closes.

Il contourna la maison afin de gagner la cuisine, où il espérait rencontrer cette Gervaise, dont Bertrand lui avait signalé la présence.

Personne à la cuisine !

Il prit une de ses cartes, écrivit au-dessous de son nom quelques mots d'affection et de regret, la déposa sur la table et emmena Jacqueline en lui disant :

— Faisons le tour du parc. Gaspard rentrera peut-être pendant ce temps là.

Du premier coup d'œil, Jacques reconnut que Bertrand n'avait point exagéré en lui parlant des coupes

sombres pratiquées dans les futaies : les deux tiers avaient disparu.

La vue y gagnait des échappées superbes, mais le parc était méconnaissable.

— Que d'allées ! exclama Jacques, et quel abus de la ligne droite ! Pauvre Pierreclose où j'ai tant joué à Robinson ! Qu'a-t-on fait de toi !

Soudain, le jeune officier s'arrêta et se croisa les bras.

— C'est singulier ! Autrefois, de la place où nous sommes, on n'apercevait pas l'étang. Qu'est-ce qui s'interposait donc entre lui et le regard ?

Il réfléchit quelques minutes, fouilla dans ses souvenirs.

— Parbleu ! c'était le cèdre ! On a abattu le cèdre ! Un arbre de cent cinquante ans ! La merveille de Pierreclose ! Comment M. Emerson, qui en était si fier, et à juste titre, a-t-il pu se résoudre à le sacrifier ? Et pourquoi ?...

« Montons jusqu'à l'étang, Line. J'en ai gardé un si bon souvenir. On nous permettait d'y pêcher à la ligne, sous la surveillance de Réveillé, le valet de chambre.

« Certain jour, un brochet de six livres s'accrocha à mon hameçon. Réveillé dut sauter à l'eau, pour en assurer la capture ; le brochet était plus fort que moi. Je n'aurais pas lâché ma ligne quand ma vie en au-

rait dépendu. Sans l'intervention de ce brave Réveillé, je faisais le plongeon.

« Mais le brochet sur l'herbe, quel triomphe! Je me crus un grand homme, ce jour-là. »

Jacqueline riait, amusée comme chaque fois que son oncle évoquait un souvenir du temps où il avait son âge.

L'étang était séparé du parc par une sorte de chemin creux, étroit et encaissé, que l'on appelait la rigole, et qui, au temps des pluies, lorsque l'étang, déjà alimenté par une source, débordait, était utilisée pour drainer l'eau vers les prairies basses.

Un peu avant d'y arriver, à cinquante mètres environ, Jacques rencontra un tennis. Il en avait déjà aperçu un, établi, celui-là, dans l'axe d'une échappée, et il avait admiré le choix de l'emplacement, qui ajoutait au plaisir du jeu celui d'un incomparable point de vue. Mais la présence de ce second tennis l'intrigua.

Qui pouvait utiliser ces deux jeux de tennis, dans le parc d'un vieillard solitaire et aveugle?

— Ah! la passerelle n'existe plus. Encore une chose disparue... Vois-tu, Line, c'est sur cette passerelle que nous nous perchions, ta maman et moi, au moment de ce que nous appelions « les grandes eaux ». Notre joie était de déposer dans l'étang une flottille de bateaux en papier et de venir les regarder tomber de l'étang dans la rigole, puis s'en aller jusqu'au

grillage qui les retenait en bas, à l'entrée des prairies.

« C'est un vrai pont qui remplace la pauvre vieille passerelle. Et quel pont! Ma batterie y tiendrait à l'aise. Elle y serait même joliment bien placée », ajouta le lieutenant d'artillerie en se tournant vers un point éloigné qu'il salua d'un sourire.

— La passerelle s'est effondrée il y a six ans, monsieur le lieutenant, intervint Gaspard qui, depuis deux ou trois minutes, planté à quelques pas en arrière des deux promeneurs, écoutait et observait Jacques.

Celui-ci fit volte-face.

Le timbre de voix et l'accent du factotum de M. Emerson sonnaient singulièrement à son oreille. A son tour, il le détailla.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, de physionomie circonspecte, les traits lourds, les yeux clairs, l'aspect banal. Il était blond. Sa barbe, tirant sur le rouge, ne dissimulait qu'à demi l'énergie de sa mâchoire de dogue. Mais devant l'amabilité du sourire, on ne le remarquait pas.

Il portait un élégant costume de chasse en velours brun et se tenait découvert, dans l'attitude d'un inférieur, en face de Jacques.

— Bertrand m'a prévenu de votre présence à Pierreclose, monsieur le lieutenant, prononça-t-il, je me suis hâté de remonter. J'ai trouvé votre carte, je l'ai lue à Monsieur, mais il n'a pas osé enfreindre la dé-

fense du médecin qui lui interdit de recevoir, ces jours-ci.

— Qu'a-t-il donc ?

— Une forte bronchite. En ce moment, il ne peut dire deux mots sans tousser.

— Le médecin n'est pas inquiet ?

— Pas jusqu'à présent.

— Est-ce vrai que M. Emerson est complètement aveugle depuis cinq ans.

— Malheureusement oui, Monsieur.

— Et il a pu faire transformer son parc, y ménager des échappées ?...

— C'est M. Bertin, son gendre, qui a décidé les changements que vous constatez. Il a envoyé un jardinier-paysagiste, et jusqu'aux ouvriers chargés d'exécuter les travaux. Je n'en ai eu que la surveillance.

— M. Emerson y a consenti ? Il aimait tant Pierreclose dans son ancien état ! Je ne suppose pas que tout cela se soit fait sans son approbation.

« On m'a dit que la folie de notre vieil ami n'avait été qu'un accès passager... »

Gaspard eut un geste dubitatif.

— Je ne sais rien de ce temps-là, monsieur le lieutenant, répondit-il. C'est à sa sortie de la maison de santé que j'ai été placé auprès de M. Emerson, par M. Bertin. Nous avons voyagé deux ans dans le Midi ; puis il a voulu rentrer à Pierreclose.

« Par le fait, le maître, pour moi, c'est M. Bertin. Son beau-père est... comment dites-vous ?... interdit, je crois, depuis qu'il a été malade. »

— Vous n'êtes pas Français, questionna Jacques.

— Non monsieur : Suisse. C'est un ami de M. Bertin, un Suisse, comme moi, qui m'a fait avoir la situation de confiance que j'occupe auprès de M. Emerson.

« Ne pensez pas que Monsieur s'inquiète de son parc ni de n'importe quoi touchant ses affaires. Sa cécité l'a rendu indifférent à tout. Pour le distraire, j'ai appris le jeu des échecs. Il est bien soigné. On prévoit tous ses désirs. Je me suis beaucoup attaché à lui. »

— Je suis heureux de ce que vous me dites, repartit Jacques, pensif. J'espère que M. Emerson sera mieux portant à mon prochain voyage.

— Si Monsieur le lieutenant restait ici quelques jours, peut-être Monsieur serait-il assez bien pour recevoir.

— Je pars demain.

— Ah !... Je le regrette pour M. Emerson.

Il n'y avait pas d'accord entre les mots et le t(dont ils furent prononcés...

Jacques rebroussa chemin. Il ne se sentait plus désir de revoir le petit étang.

Line prit la main de son oncle, et tous les deux s dirigèrent du côté de la porte, par laquelle ils étaient entrés.

Gaspard les suivait à distance.

A l'entrée de l'avenue, ne percevant plus son pas derrière eux, la fillette se retourna.

Il s'était adossé à un arbre et se contentait de les suivre du regard ; un regard hostile que sa mâchoire en avant soulignait d'une menace.

Jacqueline fut secouée d'un tressaillement nerveux.

— Qu'as-tu ? lui demanda son oncle, sentant sa petite main se crisper dans la sienne.

— C'est l'homme... prononça-t-elle tout bas, en se retournant une seconde fois.

Il n'était plus dans l'avenue...

Elle se tut jusqu'à ce que la petite porte de Pierreclose se fût refermée sur eux et qu'ils eussent fait un peu de chemin.

Alors, levant les yeux vers son oncle, elle lui dit :

— Gaspard avait l'air méchant quand je me suis retournée, si tu avais vu !

— Vraiment ?

— Il te regardait avec des yeux ! Je crois que s'il avait été fée ou seulement enchanteur, il t'aurait changé en mouton et se serait changé en loup pour te dévorer.

Jacques sourit. Il ne protesta pas.

Lui non plus n'emportait pas une bonne impression de cet homme. Son accent lui avait déplu. Il se méfiait de cet accent-là, le lieutenant Jacques Lefers, il

se demandait, tout soucieux, en quelles mains le vieil ami de son père était tombé ?...

Toutefois, comme il était aussi équitable que prudent, il dit à Line, avant d'entrer à la Cerisaie :

— Ne parle pas de Gaspard aux Laubercie. En jugeant quelqu'un d'après la forme de son menton ou l'expression de ses yeux, on s'expose à se tromper. Il ne faut accuser personne injustement.

— Je ne dirai rien à Vénérande ni aux autres, mais...

— Mais quoi ?...

— Mais il avait l'air bien méchant, va, oncle Jacques, quand je me suis retournée ; et avant, pendant qu'il te parlait, on aurait dit qu'il récitait des choses pas vraies.

— A quoi l'as-tu vu ? demanda Jacques, qui était sous la même impression.

— Je ne sais pas... je ne l'ai pas vu... Je... je... l'ai entendu dans sa voix, je crois.

« Je ne dirai rien, oncle Jacques, promit-elle de nouveau. Mais le pauvre M. Emerson, savoir s'il est heureux. »

III

Jacques Lefers avait quitté la Cerisaie.

Certain que sa chère petite nièce et filleule y serait entourée de soins et d'affection, il était parti tranquille, après avoir écrit à M. et Mme Mervent une lettre bourrée de détails propres à les rassurer.

On était au dimanche.

Hors la fille de cuisine et la petite pastoure, qui s'étaient rendues à l'office du matin, toute la maisonnée se préparait à partir pour assister à la grand'messe.

Le cou emprisonné dans un col raide dont les pointes menaçaient ses oreilles, et que maintenait en forme une cravate de soie noire à deux tours, Clément Lau-

bercie, en veste et culotte de droguet, gilet à fleurs, se tenait sur le seuil de la cuisine, son beau parapluie rouge sous le bras.

Vénérande avait mis sa robe de mérinos brun, son tablier gorge de pigeon et sa belle coiffe de tulle brodé.

Devançant les patrons, les valets de labour avaient déjà pris le chemin du village.

Jacqueline descendit la dernière.

Elle portait à la main un livre ayant pour titre *Jésus adolescent*, à la fin duquel elle savait rencontrer les prières de la messe.

Un trésor, à ses yeux, ce livre un peu grave pour son âge ! La vie humble et cachée de Nazareth y est décrite, comme par un témoin oculaire.

Line, avec son imagination ardente, son cœur tendre, n'avait point eu d'effort à faire pour se représenter Dieu, fils de Dieu, sous la forme d'un enfant aidant sa mère, comme le font les enfants des hommes. Elle le suivait, puisant de l'eau à la source voisine et l'apportant à la maison, afin d'éviter une fatigue à Marie.

Lui !... lui !...

Jacqueline s'était attendrie jusqu'aux larmes, la première fois qu'on lui avait lu ce passage.

Elle se représentait Jésus recevant un baiser de sa mère en échange du petit service rendu. Ce baiser le rendait heureux, tout comme elle lorsque sa maman

l'embrassait. Comme Dieu le Fils s'était fait petit et pauvre pour mieux se rapprocher de nous !

C'était Jésus enfant qui balayait bien souvent les trois chambres dont se composait l'humble logis de la Sainte Famille. C'était lui encore qui broyait le grain entre deux lourdes pierres, afin d'en éviter la peine à sa mère. Encore un baiser bien gagné ! Puis l'Enfant-Dieu descendait rejoindre son père nourricier, le bon saint Joseph, à l'atelier.

Et il travaillait comme un pauvre apprenti. Merveille des merveilles !...

C'est en lisant à sa fille quelques-unes de ces pages touchantes que Mme Mervent l'avait préparée à sa première communion privée, l'année précédente.

Depuis, Jacqueline ne voulait plus se séparer du livre qui lui avait révélé Jésus, tel que son âge pouvait le comprendre.

— Nous y sommes, Vénérande ? demanda Clément voyant paraître Line.

— Marchez devant ! J'attache mes souliers et je vous rattrape.

Aussitôt sur le chemin, le groupe des Laubercie se grossit des paroissiens habitant des hameaux, des fermes situés au loin.

Chaque nouveau venu posait la même question aux fermiers de la Cerisaie.

— Vous avez donc une petite demoiselle chez vous ?

Ce n'était pas Clément qui répondait. Clément était

un silencieux. Ni en travaillant, ni en mangeant, ni en marchant, il n'aimait à parler. Le soir, seulement, après souper, en fumant sa pipe, il échangeait, avec sa femme et ses valets, quelques réflexions sur le travail du jour et réglait celui du lendemain.

Une seule personne avait le don de lui délier la langue, c'était son cousin Bertrand.

Après le journal qu'il lisait pour lui seul, étant d'avis que la politique ne regarde pas les femmes, il prenait l'almanach et se plongeait dans l'étude des variations de la température.

L'idée ne lui serait pas venue de mettre en doute les prévisions de l'auteur. Le petit signe accolé à chaque jour de l'année avait pour lui force d'oracle.

A chaque démenti que leur donnait le temps, — et le cas était fréquent, on s'en doute ! — Laubercie se disait, dans sa foi inébranlée : « Il devait pleuvoir aujourd'hui, qu'est-ce qui a bien pu empêcher la pluie de tomber ? » Ou, s'il avait compté pour ses travaux sur un beau jour : « Marchez, les gars ! nous aurons du soleil avant midi ; c'est sur l'almanach. »

Pluie ou soleil faisant défaut, il accusait le temps de s'être trompé, jamais l'oracle.

S'il avait en ce moment son parapluie sous le bras, c'est que l'almanach prédisait des averses pour ce dernier dimanche de mars.

Pas un nuage ne traversait l'azur.

— Mais, se disait Clément, la journée n'est pas finie !...

Quant au papotage des femmes, ce placide Lorrain, aux traits austères, à la face rasée, grave, réfléchi, dédaignait de s'y mêler.

Il laissa donc Vénérande répondre seule aux questions de ceux qui les accostaient.

Elle y mettait une inlassable complaisance. De la Cerisaie à l'église, elle recommença sept fois le récit de la maladie de Jacqueline, de l'ordonnance du médecin, de l'arrivée de la petite avec son oncle Jacques.

— On ne l'avait encore jamais vue ici, fit observer une contemporaine de Mme Mervent qui, ayant suivi le catéchisme avec celle-ci, avait gardé l'habitude de la désigner par son nom de jeune fille, « tant bien » que je me figurais Joséphine Lefers sans héritiers.

— Jacqueline passe ses vacances chez la mère de M. Mervent, avec ses cousins et ses cousines. La grand'mère les réclame tous ensemble, pour qu'ils se connaissent mieux.

« C'est sûr que des parents qui ne se voient jamais, ça finit par être quasiment des étrangers les uns pour les autres.

« Mais j'vas me rattraper à c't année. J'ai ce bijou pour jusqu'à l'hiver. »

— Comme on est curieux, à la campagne, finit par e dire Jacqueline.

Et pour cesser d'entendre cette antienne, elle prit e parti d'allonger le pas, afin de devancer les utres.

On passait alors en vue du portail de Pierreclose. Elle y jeta un coup d'œil.

Pierreclose l'occupait beaucoup. Depuis sa prome- ade dans le parc, elle portait en son esprit deux ensées qui, à force de voisiner, avaient fini par se oindre ; le vieux monsieur aveugle, après avoir été ou, et l'homme au regard mauvais, qui était son erviteur.

Elle souhaitait de connaître M. Emerson. Elle le laignait pour tous les maux qui l'avaient accablé. Elle le plaignait surtout d'être privé de ses petits-en- ants, elle qui voyait bonne-maman Mervent pleurer e joie, lorsque, à l'arrivée, elle et ses cousins lui autaient au cou.

Ils avaient beau l'assourdir avec leurs jeux bruyants, nettre les greniers à sac, lui occasionner des émo- ions terribles, en lui présentant une jambe écorchée, ine tête endommagée à panser, elle se montrait tou- ours heureuse de les voir.

Les grands-pères, ça devait être pareil. Pauvre I. Emerson !

Oubliant qu'il était retenu à la chambre par sa ronchite, Jacqueline se dit que, sans doute, elle le

verrait à la messe. Il ne se pouvait pas que Gaspard le privât d'y assister.

Et, forcément, ce dernier accompagnerait son maître.

Elle eût aimé à les voir ensemble. Bertrand affirmait que Gaspard était aux petits soins pour M. Emerson ; mais Jacqueline en doutait. Comment un homme capable de regarder son oncle Jacques avec des yeux si méchants, pouvait-il être bon pour un autre.

Elle était en train de se le demander, à l'instant où Vénérande, qui l'avait rejointe, lui présenta les trois doigts qu'elle venait de plonger dans le bénitier.

Jacqueline se signa. Et son regard, soudain recueilli, alla chercher là-bas, tout en haut de l'église, sur l'autel, la petite porte derrière laquelle se tenait Jésus-Hostie, pour attendre ceux qui venaient à Lui.

Pendant longtemps, elle Lui avait envoyé un baiser. A présent, elle n'osait plus.

Elle serra son livre d'un geste tendre, et sachant qu'il n'est pas besoin de paroles pour être entendue, confia naïvement à Jésus, en son cœur :

« Je vais dire vite ma messe, pour avoir le temps, après que j'aurai fini, de lire ce que vous faisiez encore, quand vous viviez à Nazareth. »

Mais ne voilà-t-il pas qu'en prenant place dans le banc de sa famille, dont les Laubercie étaient autorisés à faire usage, elle lève les yeux sur le banc

placé devant celui des Lefers, et lit sur la tablette :

« Antonin Emerson. »

La folle du logis, secouant ses entraves, prit le galop ! Mlle Jacqueline pria très mal et ne lut rien du tout.

Après le repas de midi, Clément attela Risquetout à son char à bancs et les emmena, elle et sa femme, faire le tour des bois et de l'étang de la Cerisaie.

— Un étang d'une lieue et demie, celui-là ! Ce n'est plus la « grenouillère » de Pierreclose, insista le fermier avec la même satisfaction que si ce bel étang lui eût appartenu.

Il fut décidé que l'on rentrerait pour l'heure des vêpres et que Clément conduirait Jacqueline et Vénérande jusqu'à l'église, avant de ramener son cheval à l'écurie.

Les bois constituaient la plus grande part du revenu de la Cerisaie ; la ferme était peu importante, quarante hectares, environ ; de sorte qu'en se faisant aider par des valets, Laubercie avait pu y adjoindre la surveillance de la forêt, avec le titre de garde particulier

Les braconniers l'auraient choisi pour cet emploi, si on les eût consultés. Clément leur était pitoyable ; il pardonnait toujours. En vingt ans, il n'avait pas dressé cinq procès-verbaux.

L'homme de confiance de M. Emerson était un surveillant autrement sévère.

De temps immémorial, les Lefers et les Emerson s'étaient réciproquement octroyé le droit de chasser sur leurs terres. Arguant de la nécessité de ménager le gibier dont il s'était chargé de fournir la table de Pierreclose, Gaspard battait fréquemment les taillis.

De temps à autre, Clément le voyait poindre à la Cerisaie avec sa carnassière gonflée des collets relevés le matin.

Le fait s'était justement présenté la semaine précédente.

— Je devrais vous payer pour faire si bien mon ouvrage, dit Clément en jetant avec dédain, au milieu de ses vieilles ferrailles, les engins prohibés.

— Payé ! Je le suis par la satisfaction de jouer des tours à cette racaille.

— Ils ont tort, c'est sûr, concéda Clément. Je ne me gêne pas pour leur dire. Mais les braconniers font de bons soldats, allez ! En 1870, M. Lefers, l'ancien, les a tous enrôlés dans sa compagnie de francs-tireurs. Ce qu'ils en ont abattu !... Pas des lapins !... ajouta Clément, d'un air narquois.

Et, surpris d'avoir tant parlé, il tourna le dos à Gaspard, sans lui dire ni merci, ni adieu...

... Tandis que son mari activait d'une caresse de son fouet le trot du brave cheval de labour qui portait le nom peu mérité de Risquetout, Vénérande expliquait à Line :

— Tu vois cette combe, mon bijou, ce creux, là, à notre droite, c'est le nid au muguet. Nous en viendrons cueillir en mai. Dans cette coupe que nous traversons, on ramasse des cèpes. J'en envoie tous les ans à ta mère. Sur ces talus, là-bas, les fraises foisonnent. Et, plus haut, c'est des myrtils qu'on trouve.

La vue de l'étang immense, où la brise mettait des ondulations qui s'argentaient à la pointe, et dont les bords s'enveloppaient de l'ombre des futaies proches, laissa Jacqueline songeuse. Dans le marécage croissaient des iris, des roseaux, des joncs. C'était là-dedans, sans doute, que, durant la journée, se cachaient les follets.

En approchant bien près, les voyait-on ?

Elle fut sur le point de le demander à Nounou. Mais le souvenir de ce qui s'était passé la veille la déconseilla de le faire.

Cette pauvre Nounou avait ouvert des yeux tout ronds, en entendant Jacqueline lui demander à quoi ressemblaient les enchanteurs et les fées de Lorraine. La question était cependant bien naturelle. Pour les reconnaître, le mieux était de se faire donner leur signalement.

Néanmoins, cette question avait provoqué un tel accès de gaieté chez Vénérande que, pendant cinq minutes, sa bouche avait couru après ses oreilles, tandis que ses trois mentons sautaient et cabriolaient !

Il en irait de même, si Jacqueline la questionnait au sujet des follets.

C'est à Frisonne, « la pastoure des ouailles », ainsi qu'on disait à la ferme, qu'elle s'adresserait pour être renseignée. Frisonne savait tant de choses ! La nuit des trépassés, n'avait-elle pas vu les lavandières tordre des linceuls dans le crot de Pirolle, qui borde le cimetière !

Jacqueline irait demain la trouver dans le pré des Buttes, où paccageaient les moutons de la Cerisaie. Elle irait à l'heure du goûter. Frisonne lui avait mis l'eau à la bouche, à lui expliquer comment on fait cuire les pommes de terre dans la cendre chaude, sur des pierres brûlantes, en recouvrant le tout de jolie braise rouge, sur laquelle on souffle pour l'empêcher de s'éteindre, et qui rend les pommes de terre croustillantes et parfumées, comme des châtaignes rôties !

Oui, elle irait. Et elle interrogerait Frisonne sur les follets de l'étang.

Pendant les vêpres, grisée par le grand air, sans doute, — elle était si peu forte encore ! — Jacqueline s'endormit.

Vénérande, inquiète, n'osa pas la ramener à pied. Elle s'en alla emprunter la voiture et l'âne de Bertrand.

Ce dernier décida d'accompagner sa cousine, afin de ramener l'équipage, et les Laubercie le retinrent à souper.

Jacqueline saisit cette occasion pour parler de Pierreclose.

Tout de suite, tandis que Vénérande servait la soupe, elle s'informa :

— Vous voyez souvent M. Emerson, Bertrand ?

— Presque jamais, Mademoiselle. Paraît que le médecin qui lui soigne les yeux...

— Il est aveugle? interrompit la fillette.

— Il l'est, oui, mais on espère qu'on pourra lui rendre la vue avec une opération ; seulement, en attendant que ce soit le moment, il lui est défendu de s'exposer au grand jour, au soleil, surtout.

« J'ai pourtant eu l'occasion de causer avec lui, deux ou trois fois. Ce qu'il a l'air triste ! Pauvre homme ! »

— Je n'ai jamais compris, dit Clément, que tu te sois tenu à Pierreclose. Pas un autre ouvrier du pays n'y travaille.

— Depuis que le chien a quasiment dévoré Verdier, les autres ont refusé d'y retourner, ça, c'est vrai. Ils ont prétendu qu'après ce bel exploit, ils avaient vu Gaspard caresser le chien et lui jeter un morceau de viande. Ça a fait du potin, dans le village ! On en a raconté du long et du large.

« Moi, je n'ai rien dit : je n'avais rien vu. Gaspard l'a su, — il y a des gens qui le renseignent, j'en mettrais ma main au feu ! — Il m'a demandé de

retourner travailler là-haut. J'y suis allé. Je n'ai pas peur de Castor. C'est une bonne bête.

« Gaspard a acheté une « racleuse » et un râteau mécanique, j'emmène mon âne, je l'attelle aux machines ; dans deux jours les allées du parc sont propres.

— Et le potager, la taille des arbres, des treilles, qui est-ce qui s'en occupe ?

— Ça, mon vieux, je n'en sais rien. Gervaise m'a dit une fois qu'il venait souvent des ouvriers étrangers au pays. Mais comme ils n'abordent pas la maison, qu'ils font leur popote dans la remise et qu'ils y couchent, elle ne les connaît pas. Quant à moi, je ne sais pas pourquoi, Gaspard ne me demande jamais en même temps qu'eux. Je n'en ai pas rencontré un.

— Gaspard... marmonna Clément, c'est un citoyen qui ne fait rien comme les autres.

Huit heures sonnèrent à ce moment. Esclave de la consigne, elle aussi, Vénérande emmena Jacqueline se coucher.

Restés seuls, les deux hommes poursuivirent l'entretien. Mais ce fut Laubercie qui l'orienta cette fois.

— T'es point retourné dans la coupe de Cray, demanda-t-il à son cousin.

— Non.

— Veux-tu y aller demain ?

— Peux pas ; ma journée est promise.

— Aprèsd-emain ?

— Va pour après-demain.

— Je partirai d'ici après la soupe. J'entrerai dans le bois par Briace. Toi, pars dès le petit matin, remonte jusqu'à la lisière. Cherche le premier arbre entaillé. Il est par là contre la Fosse... Reviens en les suivant un par un. Y en a tous les trente mètres à peu près.

« Veux-tu parier que nous nous rencontrons ? Ça doit jalonner une ligne droite, ces marques-là. Elles ne me disent rien de bon, cousin. Nous v'là aujourd'hui le 28 mars. Retiens ce que je te dis ; y aura du nouveau avant la fin de c't'année 1914.

« En 1870, j'étais gosse, mais je me souviens que mon père a relevé dans les bois de par ici des marques pareilles. »

— Ce serait-y signe que ça va recommencer ?

— J'en ai peur. Je n'aime pas ces marques. Qui qu'y a ben pu les faire ?

Bertrand leva les épaules.

— C'est des choses qui ne sont pas faciles à savoir. Faudrait prendre les gens la hache à la main.

Il sortit sur ces mots pour aller mettre son âne à la voiture et regagner le village.

Jacqueline passa la matinée du lendemain dans le verger, à chercher un moyen de dominer le parc Pierreclose.

Des réponses de Bertrand, elle avait déduit qu'avec

quelque patience, elle finirait peut-être par entrevoir M. Emerson.

C'était son grand désir.

« Le visage laisse paraître ce qu'on a dans le cœur. Lorsqu'on est content, les lèvres sourient. Si on a du chagrin les coins descendent. Et puis on baisse la tête ; on prend l'air ennuyé, se disait Jacqueline. »

Elle se croyait certaine de deviner au premier coup d'œil si M. Emerson était vraiment devenu indifférent à tout, ou s'il souffrait dans son affection de grand-père.

Mais... où se poster.

Dans les pensions de jeunes filles, on enseigne beaucoup de choses. Il existe cependant des lacunes. L'une de ces lacunes est particulièrement regrettable. Aucun professeur n'est chargé d'initier les élèves à l'art de grimper aux arbres.

Jacqueline le déplora.

Elle avait vu, chez sa grand'mère, ses cousins prendre d'assaut l'unique cerisier ; un très gros cerisier, il est vrai.

Parvenus à mi-hauteur du tronc, ils dégringolaient ; toujours ! ils dégringolaient ! Donc, ils ne possédaient pas la bonne méthode.

Comment s'y prendre ?

Car, après examen, Jacqueline avait reconnu que le seul observatoire pratique à sa portée, c'était un arbre.

Elle passa l'inspection des plus rapprochés du parc de Pierreclose. La plupart étaient de robustes spécimens dressant avec fierté leurs troncs lisses et droits : un vrai défi aux bras fluets qui prétendaient les étreindre.

Elle finit cependant par découvrir un gros pommier trapu encore sans feuillage, mais si vigoureux que, dans peu de semaines, il serait touffu comme un nid.

Avec cela, courbé comme un ancêtre et charpenté de façon que l'on pût s'asseoir et s'allonger face au parc, dont l'une de ses maîtresses branches effleurait le mur.

Restait à y atteindre.

Avant de l'entreprendre, Jacqueline fit le tour du tronc, afin de classer dans sa tête l'emplacement des nœuds qu'elle escomptait comme points d'appui.

La première chose qui retint son attention, ce fut une entaille faite à coups de hachette, dans l'écorce de la branche horizontale, en dessous.

Cette découverte lui causa une vive contrariété.

Elle avait entendu la veille, durant la promenade à travers bois, Clément se plaindre de rencontrer de beaux « modernes » marqués par la hache, comme les arbres choisis pour être abattus. Qui avait marqué le vieux pommier ? Ce ne pouvait être que son oncle Jacques. Lui seul en avait le droit.

Elle allait lui écrire. Il ferait grâce au vieux pommier.

Restait à protéger celui-ci en attendant la réponse.

Elle redescendit en courant vers la ferme.

Il allait être midi. Clément rentrait des champs.

— Clément, viens que je t'explique, cria Jacqueline. J'ai vu, dans le haut du verger, un arbre qui me convient pour monter dessus. Il y a une bonne place où s'installer entre les branches. Et il n'est pas très haut, un peu bossu. Tout à fait ce qu'il me faut.

— C'est le pommier du premier rang, au bout du verger.

— C'est celui-là. Mais tu ne sais pas ? Il est marqué, pour être arraché, comme les arbres de la forêt.

Clément sortit de sa placidité pour le coup.

— J'y vas voir, dit-il. Ça... c'est le reste !

Jacqueline remonta derrière lui. Tout en trottinant sur ses talons, car il arpentait les allées à enjambées immenses, elle plaidait la cause de l'arbre condamné.

— Ce doit être mon oncle Jacques qui lui a fait cette marque, parce qu'il n'est pas droit. Mais c'est justement à cause de cela que j'y tiens. N'y touche pas. J'écrirai à mon oncle. Je lui demanderai la vie du vieux pommier.

Clément se mit à rire.

— On a le temps de se revoir, d'ici à l'automne. M'sieu Jacques viendra chasser, comme tous les ans. Un arbre à fruits ne s'arrache pas avant la récolte. N'ayez crainte que je touche à votre protégé.

Mis en présence de l'entaille qui avait inquiété Jacqueline, Clément resta un moment silencieux. On eût dit que ses petits yeux noirs prenaient des mesures.

— C'est le même tour de main, finit-il par articuler entre ses dents. V'là qu'on s'en prend au verger? Je parie que j'en trouve de marqués dans l'avenue!

Il se retourna du côté de Pierreclose, songeant qu'on n'avait pas dû le respecter non plus.

Sous le coup de la surprise, il recula de deux pas.

— Il y a un mois que je ne suis monté ; on a fait de la belle ouvrage, depuis, Bertrand ne m'a pas conté ça. Ça m'étonne.

— Qu'est-ce qu'on a fait, Clément.

— Des massacres. Jusqu'à ces temps derniers, les arbres en bordure avaient été respectés. Même qu'ils gênaient un peu les nôtres. En voilà six d'abattus! Et juste en face de vot' pommier, tenez. Perchée dessus, vous devez voir jusqu'à la maison de Pierreclose!

Il allait redescendre lorsque Jacqueline le retint par sa manche.

— Regarde-moi monter.

Cramponnée au tronc des genoux et des bras, elle parvint à se hisser sans aide.

Lorsqu'elle fut assise à sa convenance:

— Vois comme on est bien, dit-elle. J'y viendrai faire la sieste.

— C'est ben ça des idées d'enfants ! Je ne m'y oppose point puisque le médecin veut que vous viviez à l'air. Mais, tout de même, jusqu'à temps qu'y fasse chaud, faudra prendre votre cape et bien vous envelopper dedans.

Sans s'en douter, Clément venait de compléter, par ce conseil, ce qui manquait aux dispositions que comptait prendre Jacqueline. Sa cape était d'un gris qui s'assortissait à l'écorce du pommier. Elle serait invisible. Et c'était bien ce qu'il fallait. Du parc de Pierreclose, Gaspard ne la découvrirait pas.

Le soin de sa future installation ne lui fit pas perdre de vue ses projets pour l'après-midi.

Vers deux heures, munie d'un petit panier qu'à sa demande Nounou avait rempli de pommes de terre, Jacqueline se dirigea vers le pré où elle savait retrouver Frisonne.

Celle-ci l'attendait. Un fagot de bois, ramassé pendant la matinée, se dressait à côté d'elle, déjà entamé. Une spirale de fumée légère, — celle que donne le bois mort, — apprit à Line que le feu était allumé.

Elle se mit à courir.

A la vue des pommes de terre, Frisonne battit des mains. Devant une telle profusion, il fallut agrandir e foyer. Elle courut chercher une autre pierre plate,

et, avec une adresse de singe, disposa tout en deux minutes.

— Tu vas brûler tes cheveux, lui fit observer Jacqueline, la voyant se pencher jusque sur le brasier, afin de l'activer, en soufflant dessus.

D'un geste vif, Frisonne repoussa sous son bonnet d'alpaga noir, sans garniture, les mèches rousses ébouriffées qui lui avaient valu son surnom, et souffla de plus belle.

— Douze pommes de terre, et des violettes ! ce qu'il y a de meilleur ! Ce qu'on va ben goûter ! Si que j'inviterais Labri, dites, m'zelle ?

— Invite Labri ; moi aussi, j'aime les chiens. Mais, d'abord, fais cuire nos pommes de terre.

Jacqueline s'était agenouillée dans l'herbe courte, et regardait la bergère sans l'aider ; elle avait promis à Vénérande de ne pas toucher au feu.

Lorsque les douze pommes de terre furent alignées sur les pierres brûlantes et bien recouvertes de cendres chaudes d'abord, et de belle braise par-dessus, les fillettes s'assirent pour surveiller la cuisson de leur régal.

— Tu as vu des follets, toi, Frisonne ? demanda Jacqueline que rien ne détournait de ses idées de prédilection.

— Jamais. Y en a vers vot'étang, ça j'y sais ; ma grand'mère, une fois qu'elle passait à côté, la nuit, y l'y ont couru après.

— Elle a eu peur ?

— J'vous « crais » ! Y l'avions fait s'accrocher à une branche. Elle a senti qu'y la tirions par sa robe, elle a appelé à son secours la sainte Vierge, saint Joseph et tous les aut'saints du paradis.

« Faut croire qu'y sont venus ; les follets l'y ont rien dit, à ma grand'mère. Mêmement, quand qu'elle a regardé « devers » l'étang, y s'étions tous ensauvés.

« Mais, reprit Frisonne, baissant la voix, et roulant des yeux de mystère, si j'ai point vu de follets, j'ai vu aut' chose, et pas loin de chez vous. »

— Où donc ?

— A Pierreclose.

— Qu'as-tu vu ? demanda Jacqueline, baissant la voix, elle aussi.

— J'vas vous y dire. Vous savez-t-y que Gervaise, la cuisinière de M. Emerson, est la sœur de ma grand'mère.

— Non, je ne le savais pas. Je suis contente que tu me l'aies dit. Quand tu iras la voir, j'irai avec toi.

Frisonne secoua les épaules.

— J'y vas pu ! Mais, y a deux ans, j'y ai couché pendant plus d'une semaine, à Pierreclose. Voui ! Pasque ma grand'mère était malade. J'étais pas haute, pensez ! J'avais huit ans. J'pouvais pas l'aider à se lever.

« Les voisines m'ont envoyée vers ma tante. Gas-

pard a ben bougonné, mais c'est pas lui le maître. M. Emerson avait donné la permission ; a fallu qu'y m'endure. »

— Je crois qu'il est mauvais, ce Gaspard.

— Y a des fois... Avec le Monsieur y n'y est jamais. Y le mignote, comme si qu'il était un gosse. Y fait pour lui parler une petite voix !... Et ce qu'y surveille ses repas. Si y a un plat de manqué, je vous assure, m'zelle, que ma tante est « attrapée » ! Y lui en dit. Elle le craint.

« Et paraît que, pendant que M. Emerson mange, Gaspard lui lit son « journau ».

— Tu l'as vu, M. Emerson.

— Pas souvent. La journée, j'allais à l'école.

— Mais tu l'as vu, enfin ! Comment est-il ?

— Ben... Il est vieux. Ses cheveux sont tout blancs. Ses moustaches aussi. Il est grand. Y se tient droit. Sa canne, c'est pour tâter les murs. Paraît que, dans sa jeunesse, il était officier comme vot' oncle, mais dans les s'hussards. C'est ma tante qui m'y a dit. Et qu'on n'a jamais vu un si joli homme.

— Comment sont ses yeux.

— Il en a point. Rien que des lunettes.

— Il paraît triste, n'est-ce pas !

— J'sais pas. J'y ai pas regardé.

— Il se promène souvent dans le parc ?

— J'peux pas vous y dire. La journée, j'y étais jamais. Des fois, le soir, je voyais à la cuisine ses

souliers qu'avions de la poussière, ma tante me les faisait cirer. Elle me disait « à ce tantôt, il est allé jusque dans l'avenue. Y pouvait; y fait point de temps. »

— Point de temps? releva Jacqueline intriguée.

— Ben voui! ni pluie ni soleil, quoi! Jamais y sortait vers le soir, à cause le *culisse* qui soigne ses yeux veut pas qu'y prenne « des serins ».

— Frisonne, tu dis des bêtises; les serins, ce sont des oiseaux.

— Faites excuse, m'zelle, c'est la mouillance.

— Ah! l'humidité qui suit le coucher du soleil.

— Dans les villes, vous savez pas comme que s'appellent les affaires chez nous autres.

— Il est certain que ce n'est pas pareil, les villes et la campagne. Ainsi, à Tours il y a des ombrelles rouges, j'en ai vu souvent; mais des parapluies rouges, pas un!

— Ben! y sont guère farauds, les gens de Tours! Quoi donc que je voulais vous raconter! Ah! j'y sais, reprit Frisonne après un petit moment de réflexion.

« Faudra y répéter à personne. Pasque ces mondes-là... ça se revange!... »

« Qu'est-ce que je vais apprendre? » se demandait Jacqueline dont les yeux brillaient de plaisir et d'impatience.

Mais elle n'avait pas fini d'attendre! Les pommes

de terre étaient cuites. Frisonne courut « inviter » son chien, couché auprès des moutons confiés à sa garde.

Puis elle déblaya le foyer, essuya les pommes de terre dans un coin de sa cape de toile blanche, et posa les plus belles dans le panier pour Jacqueline.

Labri s'en vit octroyer trois.

Frisonne posa les siennes sur ses genoux, commença d'en peler une, en mit une tranche dans sa bouche et parla enfin.

Elle était l'opposé de Clément. Quoi qu'elle fît, sa langue marchait.

— Gaspard avait voulu nous faire changer de chambre, quand il a su que j'venais coucher à Pierreclose. Y disait que le lit de ma tante était pas grand pour deux. Y nous avait envoyées dans une mansarde qui donne du côté de l'étang.

« Une nuit, v'là que je me réveille, et que j'entends rouler des chars « devers » le portail. J'bouge pas. J'me dis comme ça qu'en me levant, j'y verrai ben. Les roues, ça marque.

« Sitôt levée, avant six heures, je cours du côté du portail, je regarde partout. On n'aurait pas seulement dit qu'on avait marché ! Et pour sûr ! pour sûr, m'zelle, j'avais entendu rouler des chars. Même qu'y a un « cheveau » qui s'a ébroué.

« Enfin, je prends patience.

« La nuit d'après, sitôt que ma tante dort, je me

lève et je m'en vas pieds nus, dans son ancienne chambre, regarder.

« Me ressemblait que j'avais entendu qué d'chose. Pardine! C'étaient quat'grosses voitures qu'entrions dans la cour, des voitures sans « chevals », vous savez ben... »

— Des automobiles?

— J'sais pas le nom, mais j'en ai vu une fois sur la route des pareilles.

« Gaspard a fermé le portail sur eusses, pis il est allé ouvrir la remise. J'lai pas reconnu, y faisait pas assez clair, y avait rien qu'une corne de lune. Mais j'ai reconnu sa voix.

« Seulement, c'est drôle, j'ai jamais pu comprendre les mots qu'y disait. C'était pas des mots de chez nous.

« Les automobiles ont roulé vers la remise. Gaspard en a d'abord fait entrer une. Pis après, mais longtemps après! une autre. A fallu au moins une heure pour les ranger toutes les quatre.

« Ça tient de la place, quat' grosses voitures. Ben, M'zelle, vous me croirez si vous voulez, le matin elles étaient pu dans la remise. »

— Comment as-tu fait pour le savoir?

— J'ai regardé par le trou de la serrure, pendant que Gaspard était au village. J'ai aussi regardé devant le porche : pas une trace de roues! C'est-y naturel, ça?

« Mais c'est pas tout. V'là qu'un soir, quat' ou cinq jours après, ma tante, pendant qu'elle finissait de ranger sa vaisselle, m'envoie chercher du linge qu'elle avait oublié sur un banc, dans le potager.

« J'y vas. Quand j'approche du banc, j'entends que ça tonne sous terre. Ça faisait « rrrrrrrr ! » Vl'à que ça s'arrête ! Mais pas sitôt fini, ça se met à geindre : « han ! han ! han ! han ! » Un quart d'heure d'affilée ! pis v'là le tonnerre qui recommence !

« Mes pieds voulions pu me porter. Enfin, je les « décolle » pis je m'ensauve en criant. Ma tante se moque de moi. Elle veut venir écouter. Elle qui n'entend pas sonner les cloches, elle n'entend pas ce tonnerre, pardine. Et elle se moque de moi, encore pire !

« J'ai pas dormi de la nuit. J'suis partie au petit matin. J'suis pas remontée le soir, allez, M'zelle ! J'osais pas y dire à ma grand'mère, j'ai couché trois nuits dehors. C'est la troisième nuit que j'ai vu les lavandières. »

Jacqueline méditait sur tout ce qu'elle venait d'entendre. Comme tout cela était mystérieux ! Qu'est-ce qui roulait la nuit sous terre et qui faisait « han ! han ! ». Quel dommage que Frisonne fût si peureuse ! Si elle était retournée à Pierreclose, elle aurait continué à voir des choses extraordinaires, sans doute.

— J'en verrai peut-être, moi, depuis mon pommier, se dit-elle. Dès demain, s'il fait beau, j'y monterai.

Mais le lendemain, il plut toute la journée. Et Jacqueline se vit obligée de rester à la maison.

IV

Pâques approchait.

L'assistance aux exercices religieux de l'après-midi, la préparation du devoir pascal tenaient une grande place à la Cerisaie.

Afin de pouvoir emmener Jacqueline à l'église, sans qu'elle se fatiguât, Vénérande avaite mprunté l'âne de Bertrand : seulement son âne.

La voiture existait. Jadis, grand'mère Lefers s'en servait pour l'usage auquel allait l'appliquer la fermière. On n'eut qu'à la tirer du fond de la sellerie où elle attendait, avec la résignation des choses, l'heure de se voir enfin utilisée.

C'était un joli panier, bas, à quatre roues, en osier. Sa vue enchanta Line et lui inspira aussitôt le désir

de posséder une petite ânesse qui serait toujours à sa disposition.

Car, en amenant Tortillard, Bertrand avait prévenu sa cousine qu'il ne pouvait le lui prêter que jusqu'au mercredi de Pâques. Le jeudi, il en avait besoin pour nettoyer les allées de Pierreclose.

Vite, pendant cette semaine, Jacqueline allait se dépêcher d'apprendre à conduire. Et elle écrirait à son oncle pour lui demander une ânesse. Une toute petite ânesse, ça ne coûte guère à nourrir !

Quel dommage de n'y avoir pas pensé pendant que l'oncle Jacques était à la Cerisaie ! Elle se la serait fait donner à la place d'un couteau !

Cette nouvelle fantaisie fit diversion quelques jours à ses rêves accoutumés. Ce fut heureux, car le temps se prêta très mal à ses stations sur son arbre Pluie, vent, giboulées, semblaient s'entendre pour interrompre et empêcher les promenades qu'elle avait projeté de faire autour du parc de Pierreclose ; ce parc où un enchanteur, peut-être même une fée, devait avoir son palais dans les profondeurs du sol où grondait le tonnerre, et où des serviteurs sans doute maltraités, — ne serait-ce point de pauvres bons petits follets ?... — jetaient des « han ! » de détresse.

Le samedi saint, Frisonne ramena son troupeau vers dix heures du matin. Les moutons passeraient les fêtes à l'écurie, la petite pastoure ayant congé jusqu'au lundi soir.

— Je vais te conduire chez ta grand'mère en voiture à âne, annonça Line.

— Ça ne se peut, mon bijou, intervint Vénérande. Je n'ai pas le loisir d'aller avec toi.

Et elle montra ses mains pleines de la pâte des quiches, des corniottes qui, de mémoire d'homme, n'avaient jamais manqué sur la table des Laubercie, le jour de Pâques.

— Je sais conduire.

— Pas « core » assez. Faudrait que j'envoie quéqu'z'un, vous ramasser toutes les deux, dans le fossé, avant que t'aies dépassé Pierreclose.

Jacqueline protesta.

Il y allait avoir de l'orage ; car la fillette tenait d'autant plus à cette expédition qu'elle se proposait d'en profiter pour se faire mener par Frisonne jusqu'au crot de Pirolle, où les lavandières lavaient les linceuls des morts la nuit des Trépassés.

Le facteur parut à point pour conjurer la tempête.

— Deux lettres pour Mlle Mervent, annonça-t-il en remettant les deux plis à leur destinataire.

— Et un verre de vin pour vous, Briseaud, riposta Vénérande, faisant signe à la fille de cuisine de l'apporter ; tandis que, d'un second geste, impérieux, celui-là, elle commandait à Frisonne de filer vivement.

Jacqueline s'était assise à côté de la fenêtre pour lire ses lettres.

La première enveloppe ne contenait qu'une carte illustrée ; mais que disaient des choses, que promettaient de joie les quelques mots qui soulignaient le dessin : une photographie représentant un tout petit bébé endormi à l'ombre d'un chou magnifique, un de ces choux décoratifs donnant l'illusion d'une fleur, et auquel le pinceau de l'oncle Jacques avait restitué ses nuances délicates d'améthyste.

Au-dessous, on lisait :

« Portrait du petit frère de Jacqueline à huit jours ».

— Il est venu presque tout de suite après que j'ai été partie ! s'écria Jacqueline en bondissant jusqu'à Nounou, afin de lui faire admirer ce trésor.

« Moi qui le demandais le jeudi saint au petit Jésus, quand j'ai eu communié, le petit frère ! Et il était déjà chez nous ! »

Elle envoya un baiser de remerciement à Celui qui, tant de fois supplié de lui faire ce cadeau, l'avait à la fin exaucée.

Tout de même, il n'y avait pas beaucoup de détails ; l'oncle Jacques aurait bien pu...

Soudain l'idée lui vint de retourner la carte. A la bonne heure ! Le verso était couvert de la fine écriture serrée de son papa, transporté de joie de se voir enfin un garçon !

Tout le monde allait bien ! On avait profité du di-

manche, seul jour où Jacques ait pu venir passer à Tours quelques heures, pour baptiser le « dauphin ». Il se nommait Charles-Marie. Grand'mère s'était déplacée, malgré son grand âge, pour faire connaissance de son nouveau petit-fils. Le colis, expédié à Jacqueline deux jours avant cette lettre, contenait le couteau, le parapluie de soie rouge, promis par l'oncle Jacques, ainsi que d'autres objets envoyés par les uns et par les autres. Maman allait bien. Elle écrirait la prochaine fois.

Et des baisers, des tas de baisers de l'heureux papa à sa Line chérie.

— Cette fois, il faut bien qu'on aille à la gare, dit Jacqueline.

— Sitôt qu'on aura reçu la lettre d'avis, mon bijou, on ira, promit Vénérande.

— La voici ; c'est celle que le facteur vient d'apporter.

— Ben, je me débrouillerai pour le four. Va dire à Clément ce qui en est. Il attellera Risquetout. Vous serez revenus dans une heure. Il vous en faudrait deux, avec Tortillard.

Dix minutes plus tard, Clément et Jacqueline montaient en voiture.

Le trajet se fit lestement.

Où les choses se gâtèrent, ce fut quand il s'agit de s'accorder à propos du colis.

Jacqueline voulait l'ouvrir sur-le-champ, Laubercie n'entendait pas de cette oreille. Ce serait un « aria » pour remballer tout ça.

Il déclara, d'un ton placide, mais ferme :

— Mamzelle Line, faut être raisonnable.

Et, sans plus d'explications, il enleva la caisse, dont la petite essayait déjà de dénouer les ficelles, et la porta sur la voiture.

— Tu n'as donc jamais été petit, que tu as le cœur si dur, lui dit Line.

— J'ai été petit, mais je n'ai jamais été curieux.

— Ah ! bien ! Je te plains ! C'est si amusant de savoir !

Ils se disputèrent là-dessus tout le long du chemin.

Forcé de donner la réplique, Laubercie gémissait, à part lui :

« Ce qu'y faut user de salive avec les enfants ! »

Risquetout dut deviner ce qu'il charriait de curiosité et d'impatience. Il ne mit pas vingt minutes à couvrir ses six kilomètres. Trois minutes pour sauter à terre, décharger la caisse, la porter à la cuisine, faire sauter le couvercle, et Jacqueline avait enfin sous les yeux les présents annoncés.

Elle déballa d'abord le parapluie.

Oncle Jacques n'avait pas lésiné quant aux dimen-

sions ! La soie était d'un rouge éclatant : tout à fait ce qu'elle avait rêvé !

Jacqueline ne soupçonna point qu'elle avait entre les mains une relique de famille, dont la vénérable monture, manche en bois de cormier armature de baleine, datait d'un siècle au moins.

Pour exaucer le vœu de sa nièce, le jeune officier n'avait eu qu'à monter dans le grenier du pavillon, au moment de quitter la Cerisaie. Il y avait cueilli le « rifflard » de sa grand'mère au clou où il venait le prendre jadis, lorsque sa sœur et lui sortaient en voiture à âne par un temps pluvieux.

Pauvre Jacqueline ! si elle avait pu prévoir le sort destiné à son beau parapluie rouge !...

A côté du parapluie, la fillette découvrit son couteau. Ce couteau possédait deux lames arrondies et tout juste assez aiguisées pour trancher un fruit ou une tige de fleur.

Puis, ce furent les dragées du baptême ; une boîte pour elle, une pour Vénérande ; puis une boîte encore, où grand'mère avait réuni les petits-fours, les bonbons qui étaient restés du dîner de gala.

Enfin, emballé à part, avec un soin tout particulier, apparut un gros œuf de Pâques en chocolat. Cet œuf servait de berceau à une poupée charmante, munie d'un trousseau complet.

La poupée tenait à la main une carte portant ces

mots : « Je me nomme Bleuette. Tu ne joueras avec moi que les jours de pluie. »

— Oui, je sais, quand il fait beau, je ne dois pas habiter la maison. Mais je t'emporterai quelquefois. Il faut bien que tu voies le soleil, toi aussi.

Replaçant la poupée dans l'œuf, elle ouvrit son cher parapluie rouge.

— Je m'en moque de la pluie, à présent, Nounou. Il est un peu lourd, fut-elle forcée d'avouer.

Vénérande, qui avait reconnu le manche, se mit à rire.

— J'vais te dire comment y te sera commode, mon bijou. Tu feras planter un pieu en terre, là ou tu voudras te « siter ». Tu attacheras le manche de ton parapluie après. Et, si le cœur t'en dit, tu pourras inviter les chiens, les chats, même Frisonne. Y aura de quoi vous mettre tous à l' « acot » ?

— Pour aujourd'hui, je prends mon couteau, c'est tout. Après déjeuner, je ferai la toilette de ma poupée, et ensuite j'irai me promener.

Jacqueline sortit en effet à deux heures.

— Où que tu vas, mon bijou, s'informa Vénérande.

— J'ai vu de loin, un bois...

— Le boqueteau de Rosey ; il est à ta famille. C'est joli dedans. Mais tu ne t'égareras pas, tu crois ?

— M'égarer ? en tournant autour du parc de Pierreclose ? !

— C'est vrai ; des terres de la Cerisaie, on ne le perd pas de vue. Ben, va donc, y a encore trois heures de jour.

Jacqueline partit à travers champs, les yeux sur le bois qui était son objectif.

Il occupait quelques centaines de mètres carrés sur le versant de la colline, et croissait tant bien que mal parmi les rochers qui perçaient le sol par endroit. Quelques arbres ayant trouvé à vivre s'étaient magnifiquement développés et couvraient de leur ramure puissante leurs chétifs congénères, les rochers moussus, la source qui s'était creusé un lit et se donnait des airs de ruisseau, en se faufilant parmi les cailloux et les licopodes.

Un sentier serpentait sous bois avec des allures fantasques, courant de l'est à l'ouest, pour revenir, montant toujours, contourner la source et se lancer ensuite tout droit vers le midi.

Ravie d'aise, Jacqueline en suivit les méandres, se demandant où elle allait aboutir.

Ce devait être dans des bois pareils à celui-là que se réfugiaient les saints ermites, les gens qui ne possédaient point de maison, et même, oui... elle l'avait lu... les bandits ! Toujours ils attendaient leurs victimes au coin d'un bois, dans les histoires.

Que ferait-elle, si elle entendait retentir, à ses

oreilles ces mots effrayants : « La bourse ou la vie ! »
Elle donnerait sa bourse, les petits-fours de son goûter et son couteau neuf !

Elle ne parvenait pas à avoir peur. D'abord il faisait grand jour. Ensuite, dans la vigne qui était située à droite du petit bois, des ouvriers taillaient les ceps. Et puis, il avait un air honnête le boqueteau de Rosey.

Lorsqu'elle eut parcouru le sentier jusqu'à son extrémité, Jacqueline se vit en face d'un rocher plus élevé que ceux rencontrés précédemment, et affectant la forme d'un pain de sucre.

Elle le contourna. Sa base ne laissait entrevoir aucune fissure. Impossible à des bandits d'y établir leur repaire, tout autant qu'à un saint ermite de s'y creuser une cellule.

Line entreprit de l'escalader.

De ci, de là, le rocher offrait des aspérités qui lui facilitèrent l'ascension. Elle parvint au sommet sans autre accident que deux écorchures au genou.

Ce sommet, assez étroit, avait la configuration d'une coupe légèrement creusée au centre et dentelée sur les bords.

Line s'assit, les bras appuyés à une échancrure, et regarda autour d'elle.

Pierreclose était tout proche. Le toit de la maison et une partie du premier étage s'apercevaient parmi les arbres. Même on voyait, sur le côté, un peu en

arrière, le petit étang qualifié de grenouillère par Clément.

Line le trouvait joli, avec son épaisse ceinture de grands roseaux, parmi lesquels se dissimulait le treillage en fil de fer qui, sans doute, à cause de l'infirmité de M. Emerson, en barrait l'approche.

Elle remarqua que l'étang, bien que creusé en dehors du parc, était entouré d'une fort belle allée, très large, qui venait aboutir au pont. Une prairie, bordée par une haie vive, s'étendait jusqu'au boqueteau de Rosey, dont elle était séparée par un chemin limitant, de ce côté, Pierreclose et la Cerisaie.

Jacqueline observait toutes ces choses, si bien assise dans le creux du rocher qu'elle ne songeait pas à redescendre.

Tout à coup, elle tressaillit, se releva un peu, et, tournée vers Pierreclose, écouta...

Le parc était silencieux. C'était cependant l'époque des nids. Sans doute, en détruisant la plus grande partie des abris qui leur étaient chers, on avait découragé les oiseaux d'y revenir.

On n'en entendait point. Pas un appel, pas une roulade. Rien !

Rien ne troublait donc le silence au milieu duquel s'élevait le chant d'une impressionnante tristesse, qui tenait, depuis un instant, Jacqueline attentive.

Qui chantait ainsi ?

Les sons vibraient, doux ou graves, mais toujours désolés. Il ne s'y joignait point de paroles.

Pourquoi ?

La voix humaine, lorsqu'elle s'élève pour chanter, prononce des mots, se disait Jacqueline. Son oncle Jacques, qui avait une voix si belle, lorsqu'il chantait, accompagné au piano par sa petite mère, disait des choses...

Les points de comparaison lui faisaient défau pour définir ce qu'elle entendait.

A part le piano des élèves, à sa pension, et celui de sa mère, les cuivres retentissants de la musique militaire et les orgues de l'église, elle n'avait guère ouï que la flûte aigrelette d'un de leurs voisins qui se récréait en apprenant des airs de danse à son merle.

Ce qu'elle percevait ne ressemblait à rien de tout cela. On eût dit des pleurs, mais des pleurs si beaux à entendre qu'on ne souhaitait que les entendre encore.

Soudain, un bruit violent, comme un éclat de rire, allant du grave à l'aigu, déchira l'air.

Et ce fut fini.

Jacqueline attendit encore quelques minutes. Puis elle redescendit, pensive, en peine, très en peine !

Car les sons lui étaient parvenus du parc de Pierreclose ; cela, elle n'en pouvait douter.

« Encore un mystère, se dit-elle, tout en traversant le petit bois en droite ligne, afin de regagner la ferme. Savoir ce que Frisonne penserait de celui-là. »

V

Jacqueline garda une impression profonde de ce qu'elle venait d'entendre.

Elle en rêva.

Dans son rêve, passa une jeune princesse, douée d'une voix extraordinairement belle.

Un méchant enchanteur la retenait prisonnière à Pierreclose. Et cet enchanteur avait les traits de Gaspard.

Elle ne vit pas dans son rêve le maître de Pierreclose.

Et voilà que, — oh ! cela étai t tout à faitsngulier! — une seule figure se présenta à son esprit : la sienne, dans la lucidité du réveil !

Elle se détachait, bie nnette, sur l'incohérence des aventures qui avaient peuplé son rêve. Cette suite

d'événements, ces silhouettes imprécises lui apparaissaient, ce matin, tels ces nuages où se modèlent palais, animaux, lacs, vallées et monts, et qui sont transformés, avant que l'œil qui les contemple n'en ait retenu les contours.

M. Emerson devait le savoir, lui, si, dans sa maison, une princesse était enfermée. Il devait l'entendre se plaindre, comme Jacqueline l'avait entendue.

« Et quand il le saurait ? se répondit-elle à elle-même, que pourrait-il, ne voyant pas clair. Qui sait ? Il est peut-être prisonnier aussi, derrière ses murs si hauts, son grand portail qui ne laisse rien voir, et ses volets toujours fermés ? Qui sait ? oui !...

« La voix pleure, donc elle demande du secours. S'il la laisse pleurer, cette pauvre princesse, c'est qu'il ne peut rien. Oncle Jacques dit qu'il est si bon !

« Eh bien ! moi, j'irai à Pierreclose et je les délivrerai tous les deux ! »

Cette résolution prise, Jacqueline, qui s'était assise sur son lit, posa de nouveau sa tête sur l'oreiller, afin de songer tout à son aise.

Une perspective qui lui avait échappé d'abord, se dressait, menaçante.

« Et si on me prend et qu'on m'enferme avec la princesse et M. Emerson ? Qu'est-ce que je ferai, moi ? »

Elle écarta les boucles qui lui couvraient le front.

Le geste était si résolu qu'il faisait pressentir une décision héroïque.

« Bah ! Moi, j'ai papa et mon oncle Jacques. Si nounou leur écrit que je suis perdue, ils viendront. Ils auront tôt fait de me reprendre. Ils n'ont peur de rien ! pas même des enchanteurs. D'abord, papa n'y croit pas ! J'irai à Pierreclose ! Oui, j'irai ! »

Quel dommage qu'on fût au jour de Pâques ! Elle l'aurait tenté cet après-midi.

Mais il n'y fallait pas songer. Outre que les offices couperaient la journée, les enfants et les petits-enfants des Laubercie devaient être arrivés. Au moment où elle montait se coucher la veille, Clément partait, en voiture, les chercher à la gare.

Le plaisir que Line s'était promis de la présence des petits se muait en regrets qu'ils fussent là. Elle ne souhaitait que d'être à mardi.

Qui sait ce qui se passerait d'ici là à Pierreclose ?

Line fit un gros effort de mémoire pour essayer de se rappeler comment et quand, dans son rêve, la princesse y avait été enfermée.

Tout à coup, se remémorant les confidences de Frisonne, elle se dit, confondant ses songes et les visions de la petite pastoure :

« C'est la princesse qu'on amenait en auto, il y a deux ans ! C'est elle, je le parie !

« Deux ans que la fée ou bien l'enchanteur, celui à qui appartient le palais, enfin ! la garde en ce lieu

profond d'où Frisonne a entendu monter des « rrrrrr » et des « han ! han ! » Pauvre princesse !...

« Mais par où pénètre-t-on là où elle est ? Suis-je sotte ! J'attendrai qu'elle pleure encore et j'irai du côté où partira sa voix. Si j'étais donc à mardi ! »

Les heures passent vite : mardi vint.

Dès qu'elle eut mangé sa soupe, Jacqueline monta dans le verger, sa mante grise à capuchon sur le bras.

Elle grimpa sans trop de peine, s'assit, bien encapuchonnée, les jambes reposant sur la branche qui s'allongeait jusqu'au mur du parc, et attendit.

Deux hommes se promenaient côte à côte, dans l'allée du tennis.

L'un était Gaspard. Mais il était impossible de prendre l'autre pour M. Emerson.

Outre qu'il était jeune, brun de barbe et de cheveux, il devait voir clair, puisqu'il portait à la main une jumelle marine, dont il se servait, à chaque instant, pour explorer les lointains.

C'était cela surtout qui paraissait l'intéresser.

Il ne regardait pas le parc. Posté au milieu du jeu de tennis établi sous quelques futaies qui avaient été conservées, il étudiait... quoi ? Line se le demandait, du fond de son observatoire.

« Ce qu'il regarde doit être très beau, songeait-elle. Quand je serai à Pierreclose, j'irai le regarder, moi aussi. »

Au bout d'un moment, il donna une poignée de main à Gaspard. A ses gestes, on eût dit qu'il le félicitait.

Après cette expansion, dont la cause échappait forcément à la fillette, les promeneurs se rapprochèrent de l'allée qui partait du tennis. Gaspard comptait ses pas, qu'il allongeait, en s'appliquant à leur donner une étendue régulière.

L'étranger le suivait.

— Soixante, prononça Gaspard, en s'adressant à son compagnon : Quatre pas à droite, maintenant, et nous y sommes. Vous le voyez, on tomberait juste, en pleine nuit !

Cette dernière manœuvre l'avait amené devant un arbre auquel s'enlaçait une glycine.

Il éleva la main, toucha l'arbre du doigt et disparut !

« C'est un enchanteur ! murmura Jacqueline toute saisie. Et papa qui croit qu'il n'en existe pas !...

« S'il était à côté de moi, qu'est-ce qu'il dirait, ce pauvre papa ? »

Le compagnon de Gaspard était resté au milieu de l'allée. Line ne le quittait pas des yeux, se demandant ce qu'il allait faire.

Ce qu'il fit ! il compta quatre pas, qui le portèrent à son tour devant l'*arbre enchanté*, l'effleura du doigt, et disparut lui aussi !

« Les voilà tous les deux sous terre ! se dit Jacqueline. Ils ne peuvent pas être ailleurs... Je n'ai pas

aperçu la baguette de Gaspard. Toujours les enchanteurs et les fées ont une baguette pour commander aux choses. Lui a seulement élevé un doigt ! Après tout, il pouvait tenir sa baguette dans son autre main. Je ne connais pas toutes leurs manières : les contes ne disent pas tout. »

Elle attendait, espérant voir ressortir les deux hommes ; ils ne reparurent point.

Jacqueline sentait sa bravoure l'abandonner. La prédiction de Frisonne : « Ces mondes-là, ça se revange ! », se levait comme un avertissement. On ne devait point parler d'eux sous peine d'encourir leur colère.

La colère d'un enchanteur ! ce devait être terrible ! Comment l'affronter ?...

Soudain, une angoisse l'étreignit : la voix mystérieuse de l'autre jour chantait, désolée. Mon Dieu que ce chant était beau !

« Ah ! je comprends !... se dit Jacqueline. La princesse est enfermée là où Gaspard et l'autre sont descendus. Oh ! les mauvais ! Elle les supplie ! Ils l'écoutent pleurer et ils la laissent en prison ?

« Si j'étais plus brave, j'irais lui ouvrir, moi, à présent que je sais où on passe. »

Elle soupira et fit taire ses pensées.

Elle mesurait ses forces.

« Je n'oserais pas !... Je crois que je n'oserais pas... Je suis bien petite, ajouta-t-elle pour s'excuser à ses yeux. »

Elle batailla ainsi un moment contre elle-même. La voix chantait toujours, si émouvante dans sa douleur qu'à la fin, bouleversée, emportée par la pitié, Jacqueline décida :

« J'irai ! oui, j'irai ! Et... j'essaierai de la délivrer... un jour que Gaspard ne sera pas à Pierreclose !...

« Voyons, regardons bien l'arbre, afin de le reconnaître. Tiens ! je n'aurai qu'à faire comme Gaspard, soixante pas, puis quatre... »

Elle s'interrompit, pour se poser cette question : comment un enchanteur avait-il besoin de calculer les distances ? Gaspard n'était peut-être pas un enchanteur très puissant ?

Cette limite au pouvoir qu'elle lui avait prêté tout d'abord lui agréa beaucoup.

Elle examina l'arbre de nouveau, prit des points de repaire et, certaine de ne point se tromper, se décida enfin à quitter son observatoire.

Il était midi. Le doux carillon de l'angelus égrenait ses sons argentins dans l'air léger d'avril.

La voix s'était tue depuis un instant.

Arrachée au merveilleux par la sonnerie familière, Jacqueline se revit debout à côté de sa mère, quand sonnait le triple appel. La prière qu'elles disaient ensemble monta de son cœur à ses lèvres, avec le souvenir de la maman tant chérie, et, tout en courant vers la ferme, elle récita l'angelus.



VI

Lorsque Jacqueline pénétra dans la cour, un petit chevreau blanc, qu'elle avait sauvé de la boucherie en déclarant l'adopter, folâtrait avec les poules et les canards.

Reconnaissant sa maîtresse, le jeune animal courut à elle, bêlant de joie.

Jacqueline joua un instant avec lui, pinça d'un geste taquin l'oreille de Roussot, le chat de Vénérande, en train de dormir sur l'appui de la fenêtre, et entra enfin en coup de vent dans la grande cuisine où le couvert était mis.

Il ne manquait plus qu'elle autour de la table.

Elle envoya un bonjour amical à Frisonne, salua chacun d'un sourire, courut passer ses mains sous le robinet du grand lavabo ventru, en vieille faïence

de Strasbourg, qui faisait face à l'horloge, superbe dans sa gaine de poirier, noirci par le temps, et revint s'asseoir entre Clément et Vénérande.

Tous les visages s'étaient épanouis en la voyant paraître. Elle se faisait aimer sans effort « parce qu'elle n'était pas fière », et qu'elle s'intéressait aux travaux de la ferme, aux gens, aux animaux, à tout !

Elle connaissait les bœufs par leur nom et les attendait le soir, au retour du travail, avec une corbeille de betteraves finement coupées, ou du pain, qu'elle leur distribuait, tandis qu'on les détachait du timon et qu'on les déchargeait du joug.

— Elle n'a peur de rien, se disaient entre eux les valets ; c'est une vraie Lefers !

— Son grand-père aurait été content de la connaître, renchérissait Clément.

Line était avec cela serviable. Si elle se trouvait à la cuisine, lorsque Vénérande commandait à la servante, Jeannie, d'aller lui chercher du persil ou de l'oseille au jardin, elle se précipitait, en disant :

— J'y vais, ne vous dérangez pas, Jeannie.

Il n'est pas besoin de plus pour gagner le cœur des humbles.

Au sortir de table, la fermière proposa à « son bijou » de l'accompagner au pavillon des maîtres. Il faisait un beau soleil, elle voulait en profiter pour ouvrir.

« Le bijou » accepta.

Ces chambres inhabitées ne l'intéressaient pas beaucoup ; mais elle venait de réfléchir que, s'il y avait une princesse captive à Pierreclose, on devait tout au moins le soupçonner dans le pays. Elle n'était pas seule à avoir des oreilles !

En passant sous les murs du parc, d'autres avaient dû entendre ce chant de tristesse qui ne semblait s'élever que pour appeler à l'aide.

Elle essaierait de faire causer nounou.

Tout en tournant autour d'elle, en effet, Jacqueline s'informa, d'un petit air détaché, sans expliquer le motif de sa curiosité, ce qui eût provoqué de nouveaux rires, mortifiants pour son amour-propre :

— Est-ce que tu es allée quelquefois à Pierreclose, toi, nounou ?

— Ben non ! Que veux-tu qu'on aille y faire.

— Qui est-ce qui l'habite ; rien que M. Emerson, tu crois.

— Rien que lui, tout seul, oui, mon bijou.

— Bertrand n'a jamais dit qu'il entendait chanter une femme ?

— Non. Si une femme chante, ça ne peut être que Gervaise. Elle a soixante ans, elle est sourde comme une marmite. J'crois pas qu'elle chante. Est-ce qu'elle s'entendrait !

« Après tout, reprit Vénérande, après une minute de réflexion, par manière de se désennuyer, ça se

de Strasbourg, qui faisait face à l'horloge, superbe dans sa gaine de poirier, noirci par le temps, et revint s'asseoir entre Clément et Vénérande.

Tous les visages s'étaient épanouis en la voyant paraître. Elle se faisait aimer sans effort « parce qu'elle n'était pas fière », et qu'elle s'intéressait aux travaux de la ferme, aux gens, aux animaux, à tout !

Elle connaissait les bœufs par leur nom et les attendait le soir, au retour du travail, avec une corbeille de betteraves finement coupées, ou du pain, qu'elle leur distribuait, tandis qu'on les détachait du timon et qu'on les déchargeait du joug.

— Elle n'a peur de rien, se disaient entre eux les valets ; c'est une vraie Lefers !

— Son grand-père aurait été content de la connaître, renchérissait Clément.

Line était avec cela serviable. Si elle se trouvait à la cuisine, lorsque Vénérande commandait à la servante, Jeannie, d'aller lui chercher du persil ou de l'oseille au jardin, elle se précipitait, en disant :

— J'y vais, ne vous dérangez pas, Jeannie.

Il n'est pas besoin de plus pour gagner le cœur des humbles.

Au sortir de table, la fermière proposa à « son bijou » de l'accompagner au pavillon des maîtres. Il faisait un beau soleil, elle voulait en profiter pour ouvrir.

« Le bijou » accepta.

Ces chambres inhabitées ne l'intéressaient pas beaucoup ; mais elle venait de réfléchir que, s'il y avait une princesse captive à Pierreclose, on devait tout au moins le soupçonner dans le pays. Elle n'était pas seule à avoir des oreilles !

En passant sous les murs du parc, d'autres avaient dû entendre ce chant de tristesse qui ne semblait s'élever que pour appeler à l'aide.

Elle essaierait de faire causer nounou.

Tout en tournant autour d'elle, en effet, Jacqueline s'informa, d'un petit air détaché, sans expliquer le motif de sa curiosité, ce qui eût provoqué de nouveaux rires, mortifiants pour son amour-propre :

— Est-ce que tu es allée quelquefois à Pierreclose, toi, nounou ?

— Ben non ! Que veux-tu qu'on aille y faire.

— Qui est-ce qui l'habite ; rien que M. Emerson, tu crois.

— Rien que lui, tout seul, oui, mon bijou.

— Bertrand n'a jamais dit qu'il entendait chanter une femme ?

— Non. Si une femme chante, ça ne peut être que Gervaise. Elle a soixante ans, elle est sourde comme une marmite. J'crois pas qu'elle chante. Est-ce qu'elle s'entendrait !

« Après tout, reprit Vénérande, après une minute de réflexion, par manière de se désennuyer, ça se

peut tout de même qu'elle chante. La pauvre doit connaître le *tendurement*. C'est Gaspard qui fait les commissions. Elle sort juste le dimanche, pour aller à la messe du matin, à ce que dit Frisonne.

« C'est une bonne créature, tout à fait *servissante* que Gervaise. Et, tiens ! j'y repense. Pour sûr qu'elle a de la voix ! Dans sa jeunes elle en avait une si forte que, quand elle chantait au mois de Marie, on ne nous entendait pas, nous autres, si ben qu'elle *jaspinait*. »

Jacqueline, désappointée, contempla d'un œil morne, comme pour le prendre à témoin de son mécompte, le vieux mobilier familial.

Tomber de la jeune princesse, vue en rêve, à une vieille femme sourde, qui n'avait à pleurer que sur ses plats manqués et les semonces de Gaspard, quelle chute !

Et alors, plus de merveilleux, à Pierreclose ; plus d'autre mystère que la disparition instantanée de Gaspard et l'autre dans l'arbre.

« Enfin, se dit Line, relevant la tête, sûre d'elle quant à ce dernier point, il reste cela ; on ne me dira pas le contraire, puisque je l'ai vu !

« Gaspard est un enchanteur ; voilà ! Un enchanteur malfaisant, comme la fée Carabosse », renchérit-elle, sans appuyer de preuves certaines ce jugement sévère, porté par l'instinct secret qui veille en nous... Un bon avertisseur ! Surtout chez les enfants...

Le lendemain soir, vers sept heures, Bertrand vint chercher Tortillard.

C'était en effet le lendemain, jeudi, qu'il devait commencer à nettoyer les allées du parc de Pierreclose.

Et Jacqueline qui l'avait oublié !

La voilà, l'occasion ! Nichée dans son observatoire, elle suivrait de loin le travail de l'ouvrier. Et, au bon moment, quand il serait occupé à l'opposé, elle courrait à la petite porte du parc. Celle-ci serait ouverte ; lorsqu'il était là, Bertrand ne mettait jamais le verrou ; il s'en était vanté à l'oncle Jacques.

Une fois entrée, elle irait droit à l'*arbre enchanté* dans lequel avait disparu Gaspard, et, si elle entendait la voix... ou bien des « rrrrrrrr » ou bien « han ! han ! », elle verrait ce qu'il lui serait possible de tenter...

Dès neuf heures, le lendemain, Jacqueline prit sa faction.

Bertrand passait la « râcleuse » dans l'avenue. La fillette distinguait son grand chapeau de feutre roussi par l'usage, et les oreilles de Tortillard, lorsque, l'un guidant l'autre, ils parvenaient à la cour d'honneur et faisaient demi-tour.

« Ils en ont pour la matinée, inutile d'attendre, se dit-elle. »

Et elle alla se promener au boqueteau de Rosey.

Il était une heure lorsque Line remonta à son

observatoire. Bertrand avait entrepris l'allée qui lui faisait face. Il passait déjà le râteau.

Plus qu'un peu de patience !

Décidée à attendre sur place l'instant favorable, elle s'entoura de sa cape et s'installa commodément, si commodément qu'elle se mit à somnoler. Elle songeait :

« Que je serai donc bien là, quand il fera chaud, pour faire ma sieste ! »

Un appel lancé à pleine voix l'arracha à sa torpeur.

Elle se pencha un peu, et vit Bertrand arrêté au milieu de l'allée, la main appuyée sur l'encolure de Tortillard.

Il avait interrompu son travail pour répondre à Gaspard qui, tout en accourant, venait de l'interpeller.

Le factotum de M. Emerson annonça :

— Me voilà obligé de m'absenter. Je prends le train de trois heures. Le fermier de Noireterre est mort hier. Il va falloir passer la ferme à un autre. Ce sera toute une histoire !

Bertrand n'ignorait pas que M. Emerson possédait, en Brie, une grande propriété qui lui venait de sa mère, laquelle était native de là-bas. Ce qui le surprenait, c'était que Gaspard eût à s'en occuper.

Mais Bertrand avait la prudence d'un Peau-Rouge. Il ne demandait rien. Il ne répétait rien. « A chacun

ses affaires ». Telle était sa devise. D'un autre côté, il était flatté de posséder quelque peu la confiance du valet de chambre-régisseur-garde-chasse de Pierreclose ; et il louvoyait pour la conserver.

Cependant, s'il tenait à la place, il n'aimait point l'homme. Il se méfiait de lui.

Si, venant à s'écarter de sa ligne de conduite, il eût confié à quelqu'un, à Clément, par exemple, son cousin et son meilleur ami, ce que, dans le tréfonds de « sa jugeotte », il pensait de Gaspard, le fermier de la Cerisaie eût été stupéfait.

— Je n'ai pas une minute à perdre, reprit Gaspard. Reconduisez le râteau sous le hangar et rentrez chez vous. Depuis l'accident de Verdier, je ne me fie plus à Castor. S'il vous mordait, j'aurais tout le village contre moi. Sans compter que je perdrais mon unique ouvrier du pays, car vous ne voudriez plus revenir.

« Et je viens de détacher le chien. Quand je m'absente je ne serais pas tranquille si je ne le savais pas en liberté. La propriété est tellement isolée !

Votre journée vous sera payée comme si vous l'aviez finie. Vous reviendrez mardi. Je rentrerai probablement lundi soir. »

Et, certain d'être obéi, il tourna les talons, sans même attendre la réponse de Bertrand.

« Bon, se dit Jacqueline, Gaspard fait un voyage. Bertrand s'en va. La petite porte restera ouverte

jusqu'à ce que Gervaise soit venue mettre le verrou. Il s'agit d'arriver la première. »

Il y avait le chien?... Mais elle n'avait pas plus peur des chiens que des follets et des lavandières.

Castor n'était méchant que pour les inconnus, avait assuré Bertrand ; il ne s'agissait donc que de faire connaissance.

Cela, elle s'en chargeait.

Dégringolant de son arbre, lestement, elle courut à la ferme, remplit ses poches des friandises reçues de Tours, posa sur ses boucles courtes sa charlotte de mousseline brodée et se dirigea d'un pas délibéré vers la demeure de M. Emerson.

La sachant renseignée maintenant sur les limites de la Cerisaie, Vénérande ne s'informa point de ses projets pour cet après-midi.

A la campagne on ne connaît pas l'étroite surveillance dont on entoure les enfants dans les villes. « Le bijou » dormait douze heures, mangeait avec l'appétit d'un jeune loup, se conformait aux prescriptions du médecin, en n'habitant pas la maison, si ce n'est les jours de pluie, nounou se tenait pour satisfaite.

Et, d'autant plus que cette vie au grand air donnait les résultats escomptés. Le teint de Jacqueline perdait sa matité maladive, ses joues s'arrondissaient, on commençait d'entrevoir sous ses yeux deux petites fossettes tout à fait jolies.

De la Cerisaie à la porte de Pierreclose, le chemin montait un peu. Mais à partir du sommet du coteau, il s'allongeait tout plat jusqu'à deux cents mètres du village.

Tout d'abord Jacqueline marcha lentement. Elle avait mis si peu de temps à descendre du verger et à faire ses préparatifs qu'elle craignait, en allant trop vite, de se heurter à Gaspard ou à Bertrand.

Elle abordait le terrain plat, lorsque la petite porte du parc s'ouvrit.

Gaspard parut, chargé d'une valise. A l'instant de franchir le seuil, il consulta sa montre, eut un geste perplexe, et, enfin, prenant un parti, héla son jardinier :

— Bertrand, courez jusqu'à la cuisine. Dites à Gervaise qu'elle vienne verrouiller la porte. Je ne l'aperçois pas, elle est capable de l'oublier. Je l'ai cependant prévenue que je partais, mais elle est si gourde ! ronchonna-t-il entre ses dents.

Il s'éloigna d'un pas rapide ; l'allure d'un voyageur qui sait que le train n'attend pas.

Cinq minutes à peu près s'écoulèrent. Puis Tortillard et son propriétaire sortirent à leur tour. Bertrand tira la porte derrière lui, enfourcha son âne et le lança au trot.

Aussitôt l'animal hors de vue, Jacqueline se mit à courir. Il s'agissait de devancer Gervaise.

Elle parvint au but, haletante.

La vue d'une chaîne, retenue contre le mur par un anneau en assurant la stabilité, lui causa quelque surprise. A l'autre bout de la chaîne devait être suspendue une cloche. Si le verrou était mis, elle sonnerait. Elle n'avait pas remarqué cette chaîne le jour de sa visite avec son oncle Jacques. Mais alors, Pierreclose était pareille à toutes les maisons !

Elle se sentit déconcertée.

Cette cloche, mise à la disposition de ceux qui désiraient entrer, supprimait toute apparence de mystère.

De plus, elle lui imposait l'obligation de s'en servir.

Si on répondait à son appel, au lieu d'aller droit à l'*arbre enchanté*, il lui faudrait suivre la personne qui viendrait ouvrir. Cette personne serait Gervaise. Quelle raison lui donner de sa présence ?

Elle demanderait des nouvelles de la santé de M. Emerson ; c'était tout simple ! Ce ne serait pas mentir que d'affirmer qu'elle s'intéressait à lui ! Elle s'y intéressait presqu'autant qu'à la mystérieuse prisonnière.

Ayant quatre jours devant elle, Line avait le temps d'aviser au reste.

Elle sonna.

Puis elle attendit... Elle attendit deux minutes qui lui semblèrent une heure !

Après quoi, appuyant sa petite main sur le loquet et ne rencontrant pas de résistance, elle entra.

Que faisait Gervaise ? Il se pouvait qu'elle n'eût pas entendu la cloche ou qu'elle fût occupée auprès de M. Emerson.

Jacqueline la rencontrerait sans doute en chemin.

Ce n'était pas la vieille servante qui l'inquiétait, c'était Castor.

Le son de la cloche n'avait pas dû attirer l'attention de celui-ci. Placée à portée de la cuisine, à cause de la surdité de Gervaise, la sonnerie ne s'entendait pas de la partie du parc où était située la porte de service ; cela, Jacqueline venait de le constater.

Elle aimait trop les animaux pour les craindre ; les chiens, surtout, étaient ses amis. Toutefois, une première rencontre avec un chien de forte taille, dressé à la garde, voulait quelques précautions.

Line prit un gâteau dans chaque main. Castor n'était pas dans l'avenue. Ce fut seulement une fois engagée dans l'allée conduisant au premier tennis qu'elle l'aperçut, couché au soleil.

Il dormait.

Peut-être ne l'éventerait-il pas. Après avoir exploré, d'un coup d'œil, l'allée qui contournait la maison, afin de s'assurer que Gervaise n'apparaissait point encore, elle se dirigea vers l'*arbre enchanté*. Elle ne ferait, ce jour-là, que le reconnaître et l'étudier ; mais puisque les circonstances semblaient s'y prêter, elle prendrait contact avec lui... d'un peu loin, d'abord...

En son esprit, c'était le point de départ de toutes ses découvertes futures. Et qui sait si, même aujourd'hui ?...

« Ah ! voilà Castor qui s'éveille, murmura-t-elle, s'immobilisant soudain. »

Lentement, le chien leva la tête, puis se mit sur ses pattes, huma l'air, et promena ses yeux vigilants de côté et d'autre.

Il était énorme, gros comme un ours, estima Jacqueline. S'il allait se jeter sur elle avant qu'elle ait pu l'apprivoiser ?

Le plus sûr était de conjurer le péril en allant au-devant. Très brave, en face d'un danger tangible, elle s'y résolut.

De sa jolie voix cristalline qui tremblait à peine, elle appela :

— Castor ! ici, Castor !

Le chien chercha d'où venait l'appel et aperçut Jacqueline, debout, à quelques pas.

D'abord étonné, il hésita, puis se mit en mouvement, mais, sans colère ni hâte.

Dès qu'il fut à portée, Line lui jeta ses deux petits fours.

Il les happa au vol !

Renouvelant ses munitions, elle lui en lança d'autres.

Et le jeu continua.

Un dogue n'eût point désarmé ! Mais Castor était

un chien de montagne, et la plupart gardent, en dépit de l'éducation, un fond de bonté qui reparait aisément.

— Ici, Castor! répéta Line, lui présentant, cette fois, un gâteau dans le creux de sa main.

Le chien gronda tout bas, — affaire d'observer la consigne, — mais il vint et accepta le régal offert.

Impossible ensuite de mordre la petite main qu'il venait de lécher. Et puis la mignonne créature, dressée devant lui, n'avait aucun rapport avec la catégorie de loqueteux auxquels il lui était enjoint de donner la chasse dans le parc ; rien, non plus, *dans la couleur de ses habits ni dans leur forme*, ne la signalait à sa sévérité. Et si menue! Enfin, elle savait son nom...

Cependant la connaissance en restait à ces préliminaires, et Jacqueline ne voyait pas comment la pousser plus loin, lorsque Castor, alléché, lui flaira la main, puis la regarda.

« Encore! » disait son regard bon enfant. Line s'empressa de retourner ses poches.

Tandis que le chien recueillait sur le sable ce qui était tombé, — des débris, — elle lui posa la main sur la tête et le caressa.

Castor agita sa belle queue en panache. Puis, lorsque les dernières bribes d'une meringue aux amandes, tout ce qui restait de la provision, eurent disparu entre ses babines gourmandes, il releva sa

grosse tête et la posa sur l'épaule de l'enfant : le pacte d'amitié était conclu.

Désormais, elle pouvait aller, venir, il ne l'inquiéterait pas.

Elle se remit à marcher dans la direction primitivement suivie.

Aussitôt Castor se rangea à côté d'elle dans l'intention visible de l'accompagner.

Line lui sourit, lui parla, et lui posa la main sur le cou.

Ils marchaient du même pas.

— Je crois que nous allons être bons camarades, mon gros toutou. J'ai eu bien raison de n'avoir pas peur de toi.

Ils venaient d'atteindre le tennis.

Dès qu'elle l'eut traversé, Line compta ses pas. Elle n'avait point réfléchi que ceux de Gaspard couvraient un espace double des siens, et fut bien surprise, après le soixantième, de se voir dans une partie de l'allée bordée d'orangers en bacs.

Après s'être orientée, elle finit par constater que, vus de son pommier, Gaspard et l'étranger lui apparaissaient beaucoup plus rapprochés du mur. Elle se remit en marche. Mais ce premier insuccès l'avait quelque peu déroutée.

Tout à coup, Line vit le chien bondir dans un massif et se planter en arrêt devant un arbre.

« Il l'a trouvé, lui! se dit-elle : c'est bien ça ! »

Cet arbre singulier ne portait pas un bourgeon. C'était une liane parasite qui lui donnait une apparence de vie : on en avait fait le support d'une glycine.

Castor manifestait à présent de l'impatience, grattait le sol au pied de l'arbre. Subitement il s'interrompait pour flairer à l'entour et écouter, les oreilles pointées en avant.

A un instant, il se dressa contre le tronc de toute sa hauteur et lança un aboi.

Allait-il disparaître, lui aussi ?

Jacqueline qui l'avait rejoint et observait son manège, fit quelques pas en arrière.

Si, tout à coup, par le pouvoir de l'enchanteur, l'arbre allait s'ouvrir, l'attirer, la plonger en même temps que le chien en ces dessous redoutables où il se passait des choses ?...

Gaspard était absent... oui !... Mais les enchanteurs ça doit voir de loin.

Castor était retombé à quatre pattes et se tenait à côté de l'arbre, l'air d'attendre.

Si, à cet instant, la voix mystérieuse eût chanté, Jacqueline aurait dominé ses appréhensions et tout bravé pour parvenir jusqu'à la prisonnière !

Pourquoi aucun son proche ou lointain ne venait-il raffermir son courage ! C'était cependant l'heure à laquelle, la première fois, la voix avait chanté.

« Et si c'était Gervaise qui chante pour se dis-

traire en faisant sa vaisselle, comme nounou le croit ?

Jacqueline venait de se rappeler une bonne qu'avait eue sa mère, l'année précédente. Tout le temps, en essuyant les assiettes, elle chantait « la valse des roses ! »

Le secret de cet arbre n'existerait pas moins, mais il ne concernerait que Gaspard puisqu'il n'y aurait pas de princesse.

« Pas de princesse ! articula Jacqueline à haute voix. Oh ! comme ce serait dommage ! »

Elle attendit encore un peu. Puis, impatiente d'en avoir le cœur net, elle dit au chien en le caressant, afin de le décider à la suivre :

— Viens, Castor. Allons faire chanter Gervaise.

« Qu'est-ce que je lui dirai pour la décider à chanter, se demandait-elle tout en s'orientant vers la maison ; je lui dirai que je connais Frisonne, que nous sommes bonnes camarades et que je pense qu'elle aussi, comme sa nièce, doit savoir de belles rondes. »

Gervaise était sur le haut de l'escalier donnant accès dans la cuisine, lorsque le chien et l'enfant tournèrent de compagnie le coin de la maison.

Elle tenait un plat d'une main, un torchon de l'autre.

Et, tout en promenant d'un geste machinal le linge sur la porcelaine, la bonne vieille chantait, d'une

voix suraiguë au timbre nasillard, une ronde de son jeune temps :

« Là-haut, là-haut, sur la montagne,
« Il y a des moutons blancs.
« Blancs, blancs, et roses et blancs... »

Jacqueline ne sut pas retenir un bel éclat de rire.

Rien n'en parvint à Gervaise. Mais, ayant tourné la tête, celle-ci vit soudain à dix pas d'elle le joli groupe qui s'avançait.

— Il ne vous a pas mordue ? cria-t-elle, haussant encore le ton par crainte de n'être pas entendue puisqu'elle-même ne s'entendait pas.

Jacqueline fit signe que non. Et, pour preuve de leur bon accord, elle entoura de son bras le cou de Castor qui, lui, tira subitement la langue en signe de contentement.

— Ben, c'en est, çà, une affaire ! Vous l'ez apprivoisé !

Elle était à ce point surprise que son plat faillit lui échapper des mains.

Elle alla le déposer sur la table, revint, s'étant débarrassée aussi de son torchon, et considéra Jacqueline, l'air d'attendre que la fillette expliquât sa présence.

N'ayant plus de requête à présenter, car il lui avait suffi d'ouïr la chanson de Gervaise pour être fixée, et, déjà, toute joyeuse, elle s'était dit qu'il y

avait bien une captive à Pierreclose, Jacqueline annonça, non sans embarras, qu'elle était venue prendre des nouvelles de M. Emerson, afin d'en donner à son oncle Jacques en lui écrivant.

— Si je vous reconnais ! repartit Gervaise ; pardine, vous êtes la petite demoiselle de la Cerisaie, la nièce à M. Jacques. J'vous ons vus l'aut' jour dans le parc avec lui.

— M. Emerson va-t-il mieux, répéta Line.

— Le verrou ! C'est pourtant vrai ! Bertrand « sort » de m'y dire. J'y vas du coup ! Si Castor vous avait sauté dessus, ça serait de ma faute. J'en prends la p'tite mort !

A écouter Gervaise, il semblait à Jacqueline entendre grincer ce verrou qu'elle n'avait pas mis.

Et, de plus en plus, cela la comblait d'aise : le mystère de Pierreclose subsistait tout entier.

Elle leva la main vers l'énorme cloche qui pendait à côté de la porte de la cuisine et dit :

— Avant d'entrer, j'ai sonné. Personne n'est venu.

Gervaise comprit de travers, comme toujours, mais, suivant la direction de la petite main indicatrice, elle leva les yeux vers la cloche.

— Ah ! exclama-t-elle, pas malin que j'aie rien entendu ! On a emmailloté le battant ! Ouais ! Qui qu'a pu faire ça ? Y en a qu'un ! J'le nommerais ben, mais à quoi que çà servirait ?

Elle prit son balai et s'aida du manche pour essayer de dégager le battant ; elle n'y réussit pas.

— Y l'a ficelé, le *malfacteur !* Faudra une échelle. Y ne veut personne quand y n'est pas là, quoi ! C't'idée de renvoyer Bertrand. C'est pas un gamin, y connait l'ouvrage. Je me demande comment qu'y fait pour m'endurer !

« De quoi qu'il a peur avec un chien de c'te taille ? »

Elle se mit à rire.

« De ce qu'est arrivé ! pardine ! C'te p'tiote qu'à ben osé entrer ! S'il la voyait à côté du chien !... »

Gervaise avait marmotté tout cela pour elle, en essayant de nouveau de libérer le battant. Elle pensait avoir parlé bas. Mais sa voix, lorsqu'elle croyait l'étouffer, prenait les notes perçantes d'une crécelle.

Jacqueline n'avait pas perdu un mot de son discours.

Il la réjouit. A elle aussi Gaspard était antipathique : tant mieux ! Mais il lui parut qu'en même temps la servante le craignait. Peut-être le savait-elle « de ces mondes qui se revangent », comme disait Frisonne.

— J'peux pas, déclara Gervaise.

Et, après avoir reporté le balai dans son coin, elle dit, s'adressant à Jacqueline :

— Attendez-moi là, ma petite demoiselle. J'vas met' ce verrou, quoi, pisque faut !

VII

Jacqueline se tint d'abord immobile au milieu de l'allée. Mais le spectacle que lui offrait la cuisine, avec ses cuivres et ses ustensiles divers alignés contre le mur, cessa bientôt de l'intéresser.

Elle retourna sur ses pas, ayant entrevu, en longeant la cour d'honneur, un perron dominé par une porte ouverte.

Et c'était bien, avec la porte de la cuisine, tout ce qu'il y avait d'ouvert du haut en bas des quatre façades.

Les cinq larges degrés qui précédaient le perron, le perron lui-même, étaient bordés de balustres en pierre et surmontés d'une marquise vitrée.

Contre l'usage, il était situé non au centre du corps de bâtiment, mais à l'entrée de la cour d'honneur,



entre la seconde et la troisième fenêtre de la façade qui en comptait huit.

Jacqueline eut donc un court espace à traverser pour y aboutir.

« Ce doit être par là qu'on introduit les visiteurs, se dit-elle. Si je demandais à voir M. Emerson. C'est un grand-père, il ne m'intimiderait pas. Peut-être qu'il serait content de recevoir une visite. Il doit bien s'ennuyer. »

Mais qui l'introduirait, puisque le valet de chambre était absent ? Il ne restait auprès de lui que Gervaise, et Gervaise se trouvait, en ce moment, à l'extrémité du parc.

Line avait le pied sur la première marche : elle la franchit. Puis, tout en continuant de se répéter qu'elle devait attendre Gervaise, elle monta les quatre suivantes.

Une fois sur le perron elle se retourna. Au delà de la cour d'honneur et du parc, la vue n'était bornée ni par les bâtiments de la Cerisaie, construits à mi-côte, ni par les arbres peu élevés du verger, encore moins par les bois lointains qui ne couvraient que de légers vallonnements avant de mordre sur la plaine.

La colline de Pierreclose dominait tout.

« Si j'avais la jumelle de l'oncle Jacques, de ce perron je verrais aussi loin que le Monsieur de l'autre jour. Qu'est-ce qu'il trouvait de beau dans ce qu'on

aperçoit, je me le demande. Moi, je ne vois rien que des champs et des villages ; des villages et des champs ! Ce n'est pas bien joli.

« Qu'est-ce qu'il voyait donc, cet ami de Gaspard, qui lui donnait l'air si content ? »

Elle détourna son regard du paysage pour l'abaisser sur Castor.

L'accès de la maison devait lui être interdit ; au lieu de gravir avec elle les degrés, il s'était couché sur le sable pour l'attendre.

Ne voyant pas revenir Gervaise, Line descendit le rejoindre.

Elle s'asseyait, se proposant de jouer avec le chien, lorsque soudain la voix mystérieuse s'éleva si proche qu'un grand frisson la secoua toute.

Ah ! ce l'était bien, cette fois !

Jacqueline reconnaissait les accents de prière qu'elle traduisait ainsi :

« Je suis si malheureuse ! Qui viendra me délivrer ? »

— Je viens ! prononça Jacqueline soulevée par une émotion telle qu'à cet instant, elle se sentit le courage de braver Gaspard et toutes les fées de Lorraine !

Elle monta une seconde fois les degrés et pénétra dans le vestibule.

Deux portes à doubles battants se faisaient face, à droite et à gauche de cette pièce haute et vaste comme un hall, mais assez sombre, mal éclairée qu'elle était

par la porte extérieure, dont les vitres s'abritaient derrière un cadre d'arabesques en fer forgé.

Une fenêtre ouvrait à mi-hauteur de l'escalier qui donnait accès au premier étage, il est vrai, mais comme les persiennes étaient closes, il en venait peu de lumière.

Deux petites portes se côtoyaient sous l'escalier, l'une reliant la cuisine à l'entrée principale par un long couloir, l'autre donnant accès dans une pièce exiguë, qui avait dû être une desserte de la salle à manger, avant que celle-ci eût été transformée en chambre à coucher à l'usage du maître aveugle.

Cette ancienne desserte, Gaspard en avait pris possession.

Sauf une banquette à droite, et un coffre à gauche de la porte d'entrée, le vestibule était nu ; il serait plus vrai de dire démeublé ; les traces laissées sur les murs par les panoplies décoratives en témoignaient.

Jacqueline, toute tremblante, s'assit au bord de la banquette.

Son cœur avait des mouvements désordonnés, à la pensée que, seule, une porte se dressait entre elle et la chevaleresque entreprise qui l'attirait à Pierreclose.

Il semblerait qu'elle dût se précipiter contre ce fragile obstacle, ouvrir, enfoncer au besoin cette porte, dont Gaspard détenait la clef, sans doute ?

Elle l'aurait fait ! oui ! quand il lui eût fallu

appeler Castor à la rescousse, elle l'aurait fait, s'il se fût agi d'une porte située en quelque coin du parc, aux entours de *l'arbre enchanté*, par exemple.

Mais rien ne l'avait préparée à entendre la voix suppliante s'élever de la maison où résidait le maître du logis.

Cette troublante découverte paralysa son élan. Que faire? que tenter?...

Elle ne le savait plus...

Son hésitation n'avait pas pris fin encore lorsque le sable cria sous les sabots de Gervaise.

Celle-ci quitta sa bruyante chaussure au bas de l'escalier, par respect pour le pavé, fraîchement lavé, du vestibule.

Puis elle monta.

Du seuil, elle inventoria la grande pièce.

Assise derrière l'un des vantaux de la porte, Jacqueline devait forcément échapper à son regard.

— J'la croyais là ; le chien a l'air de l'attendre. Elle serait-y entrée au salon, des fois ?

Marchant vers la pièce, d'où partait le chant, sans frapper, précaution inutile puisque ses oreilles, fermées aux bruits extérieurs, n'eussent point perçu la réponse, la bonne vieille tourna le bouton de cristal.

La crémone, que l'on avait négligé de fermer, céda en même temps : les deux battants s'ouvrirent.

— Mon Dieu !... Elle entre ! On peut entrer ? Gas-

pard n'a pas emporté la clef en s'en allant ? se dit Jacqueline stupéfaite. Mais alors ?...

Subitement, la voix se tut.

Il avait suffi à Gervaise d'un coup d'œil jeté dans la pièce à demi-obscure pour être renseignée. Elle se retira sans avoir parlé, si en peine qu'elle omit de refermer la porte.

Jacqueline l'entendit remettre ses sabots et gémir, s'adressant au chien ?

— Où qu'elle a pu passer ? T'y sais, toi ?

« C'est moi qu'elle cherche, se dit la fillette. »

Elle quitta son coin de banquette, mais ce ne fut point pour aller se présenter à Gervaise.

Cette porte ouverte l'appelait. A présent rien n'aurait pu la retenir d'aller jusqu'au bout de l'aventure.

Parvenue sur le seuil, Jacqueline essaya de distinguer ce qu'elle avait sous les yeux.

Il lui fallut quelques minutes, le temps de s'habituer à l'ombre.

Si les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient pénétrer assez d'air, la lumière s'insinuait, parcimonieusement mesurée, entre les lames des persiennes closes.

Enfin, peu à peu, les choses se dégagèrent de ces demi-ténèbres.

Ce que Jacqueline entrevit alors la stupéfia.

Cette pièce immense était un salon meublé ainsi

que le sont à l'ordinaire les appartements de réceptions, à cette différence que tables, fauteuils, canapés, s'alignaient le long des murs entre les crédences, les vitrines et les jardinières

En se penchant, la fillette aperçut une haute cheminée dans laquelle un peu de bois achevait de se consumer.

Toutefois ce n'était point auprès de l'âtre que se tenait le seul être vivant qui habitât en ce moment le salon.

Il était assis à peu de distance de la seconde fenêtre.

Voyant ce beau visage pâle, ces cheveux blancs coupés à l'ordonnance, cette longue moustache non moins blanche que les cheveux, Jacqueline devina qu'elle se trouvait en présence de M. Emerson.

Elle avait rencontré à Tours des officiers retraités très vieux ; son papa en connaissait.

M. Mervent disait d'eux :

« Une tête qui a porté le casque ou le képi ne se déforme pas. Ils sont beaux jusque dans le cercueil, ces vieux grognards ! »

C'était bien « un vieux grognard », ce superbe Chamboran (1) que contemplait Jacqueline interdite et déçue.

Que soutenait-il d'une main ? Qu'était cette longue

(1) 2e régiment de hussards.

caisse qui allait s'amincissant et qu'il appuyait contre son épaule ? Que portait sa main droite ? Jacqueline le distinguait mal de loin. Cela ressemblait à une baguette : une longue baguette ! Est-ce qu'une fée lui aurait prêté la sienne ? Car ce ne pouvait être Gaspard ! Gaspard, lui, n'était pas un enchanteur à prêter sa baguette !

Elle retenait son souffle, comprimait à deux mains les battements de son cœur.

« C'est M. Emerson, se dit-elle. Ses yeux sont abrités par des lunettes noires, Bertrand l'a dit : c'est bien lui ! »

Elle s'expliquait qu'un chant, partant de cette pièce dont les fenêtres étaient ouvertes, s'entendît même du boqueteau de Rosey. Mais quelle était cette voix ? Pas la sienne !...

Elle scruta, plus attentive, les recoins du salon, obstinée à découvrir la jeune princesse de son rêve.

Une captive dans une maison dont les portes sont ouvertes !

O mie Jacqueline !...

Mais Jacqueline, cramponnée à l'illusion qu'elle sentait lui glisser des doigts, ne raisonnait plus.

M. Emerson devinait sans doute, autour de lui, une présence étrangère ; il finit par l'interroger :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

Line ne répondit rien ; non par mauvais vouloir, mais par impossibilité de parler.

Ce fut Castor qui rompit le silence.

Le temps commençait à lui paraître long. Ennuyé d'attendre, il se mit à bâiller bruyamment.

— C'est mon chien qui sera entré, prononça l'aveugle à mi-voix.

Un soupir glissa entre ses lèvres. Il demeura pensif un instant. Puis, d'un geste doux, il assujettit son violoncelle, abaissa son archet en disant :

— Si je ne vous avais pas, Dieu et toi !...

Le chant reprit.

Aucun motif mélodique, pas de savants arpèges, rien que des notes d'une tristesse !... tantôt déchirantes comme un sanglot, tantôt rêveuses, comme si elles évoquaient la douceur des joies évanouies... Un chant ?... Non ! Une âme extériorisée dans l'archet.

Jacqueline écoutait sans songer à s'étonner que cette lourde caisse de bois pût donner l'illusion de la voix humaine. Elle était prise par cette musique étrange qui faisait couler les larmes parce qu'elle-même semblait pleurer.

Un moment vint où l'ébranlement nerveux provoqua un sanglot que Line ne put retenir.

— Qui est là ? répéta de nouveau, et d'un ton impérieux, le vieillard, relevant son archet.

Jacqueline était sous le coup d'une émotion intense, provoquée par tant de facteurs divers qu'elle eût été bien en peine de l'analyser.

Toutefois, il lui apparaissait que l'écroulement du

conte, forgé par son imagination, entrait pour une très petite part dans son émoi.

Le bon vieux grand-père qui pleurait ses petits-enfants, par la voix de l'instrument auquel il prêtait son cœur, l'intéressait si fort maintenant qu'elle ne pensait plus qu'à lui.

Elle se dit que, cette fois, à tout prix, il fallait lui répondre.

Raffermissant sa voix, elle parvint à prononcer :

— C'est moi qui suis là.

Ce timbre juvénile fit tressaillir M. Emerson.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, saisi d'un espoir insensé.

— Je suis la petite-fille de votre ami qui est mort, M. Lefers. Je m'appelle Jacqueline Mervent. Nous sommes déjà venus vous voir, mon oncle Jacques et moi, quand il m'a amenée à la Cerisaie.

— Jacques ! le cher garçon ne m'a point oublié ? Mais si vous vous êtes présentés à Pierreclose, comment se fait-il que vous n'ayez pas été reçus, ma petite Jacqueline ?

— Gaspard nous a dit que vous étiez malade.

L'aveugle haussa les épaules.

— Ce n'était pas une raison pour refuser ma porte aux enfants de mon meilleur ami.

« Vous avez parlé à Gaspard ? »

— Pas moi, mon oncle. Il avait laissé une carte à

la cuisine, parce qu'il n'y avait personne. C'est Bertrand qui nous a fait entrer dans le parc.

« Mon oncle vous avait écrit quelques mots. »

— Cette carte ne m'a pas été remise, interromp M. Emerson.

— Gaspard l'a vue, lui, il la tenait à la mai lorsqu'il nous a rejoints à côté du pont neuf.

— Le pont neuf ? Quel pont ? interrogea d'un ton surpris le maître de Pierreclose.

— Celui qui va vers l'étang.

— Ce pont neuf est une passerelle qui a juste mon âge, soixante-sept ans ; mon père l'a fait placer l'année de ma naissance, dit M. Emerson avec un demi-sourire.

— Mon oncle Jacques se la rappelait bien, la passerelle. Il a dit à Gaspard qu'il la regrettait parce qu'il était accoutumé de la voir quand il venait jouer chez vous, étant petit. Mais Gaspard lui a expliqué qu'on avait été forcé de la remplacer parce que le bois tombait en morceaux.

— Le bois !... Elle était en fer !

M. Emerson paraissait agité. Il murmura pour lui-même :

— Je n'ai pas été consulté ? Qui donc est le maître ici ?

— C'est M. Bertin, répondit Jacqueline, mettant ingénument « les pieds dans le plat ! »

les villes. Mais à la campagne, il y en a, n'est-ce pas, Monsieur. Ce chant si beau qui fait pleurer, j'ai cru que c'était la voix d'une jeune princesse qu'un méchant enchanteur gardait prisonnière ici... ou bien une fée...

— Une princesse dont je serais le geôlier, demanda M. Emerson en riant.

— Oh ! non ! Comme on ne vous voit jamais, je pensais qu'on vous avait enfermé avec elle, peut-être.

Un grand frisson secoua les épaules du vieillard. La vision de son internement dans une maison de fous traversa son souvenir. Ses mains se joignirent en une crispation douloureuse.

Il se ressaisit vite, toutefois. Si son gendre agissait en maître, et le privait de ses petits-enfants, du moins respectait-il sa liberté.

Dominant ses impressions pénibles, il sourit de nouveau.

— Dites-moi, petite amie, qui donc nous eût tenus sous clef, cette jeune princesse et moi ; qui donc en accusiez-vous ?

— Gaspard !

Le ton était décidé, l'accent rude.

« Mais moi, poursuivit Jacqueline secouant ses boucles brunes d'un air belliqueux, je vous aurais délivrés, elle et vous. C'est pour cela que j'étais venue. »

— C'était courir un risque grave ; mon chien est lâché, je le sais par Gervaise ; et puis je viens de l'entendre.

— Il m'a accompagnée jusqu'au perron. Nous sommes très bons amis. Je l'ai apprivoisé avec des petits-fours que j'avais dans ma poche.

— Une fée ?... C'est vous qui êtes une fée, petite Jacqueline.

— Je voudrais bien. D'un coup de ma baguette je vous rendrais vos yeux. Si vous voyiez clair, est-ce que vous feriez encore pleurer votre violoncelle ?

— Certes ! Mon violoncelle me console de bien des choses ; et, même, si je recouvrais la vue, j'aurais encore besoin d'être consolé !

« Voulez-vous l'entendre de nouveau ? »

— Oh ! oui, Monsieur.

— Auparavant nous allons goûter. Permettez que je vous invite puisque Castor a dévoré vos petites provisions.

— Et si nous l'invitions, lui aussi. Ce bon toutou m'attend toujours au bas du perron.

— Il y a longtemps qu'on ne me l'a amené.

« Gaspard craint, si on le caresse trop, qu'il cesse d'être bon gardien. »

— Il est absent, Gaspard.

— Oui. Il a dû se rendre auprès d'un parent malade.

— Alors vous êtes le maître, fit observer Jacqueline étourdiment.

— Je le suis toujours. Mais lorsqu'on me donne des raisons plausibles pour obtenir quelque chose de moi, je me laisse convaincre.

« Bah ! puisque cela vous fait plaisir, petite Jacqueline, appelez Castor. »

Le chien bondit au premier signe. Mais pour qu'il se décidât à pénétrer dans le salon, il lui fallut entendre la voix de son maître.

Dès qu'il l'eut reconnue, il se précipita vers lui avec de petits grognements attendris.

— Pauvre bête, fit M. Emerson, de nous deux l'ingrat c'est moi. J'ai négligé ton amitié. J'ai permis qu'on t'éloigne. Tu ne m'en gardes pas rancune.

Il le caressait, songeur.

— Voulez-vous que j'aille prévenir Gervaise que vous la demandez, Monsieur, proposa Line.

— Elle est prévenue ; voyez.

Et l'aveugle indiqua une chaîne de cuivre terminée par une poignée en bronze, placée à portée de sa main.

Cette chaîne, mise en action, déclanchait le ressort d'une sorte de crécelle posée sur la table de la cuisine.

Gervaise ne l'entendait pas, mais dès que la crécelle tournait, se sachant appelée, elle accourait.

On la vit bientôt paraître.

La présence de Jacqueline auprès de M. Emerson fit s'épanouir son honnête visage.

— Vous l'ez donc trouvé ! J'vous ai t'-y cherchée, moi, mamzelle ! A la fin, j'ai pensé que vous aviez langui de m'attendre, et que vous étiez partie.

— Servez le goûter, commanda M. Emerson. Mais, d'abord, donnez du jour. Cette enfant n'est pas accoutumée à vivre dans l'obscurité, comme moi.

— C'est sûr que c'est pas gai. Pourquoi que Monsieur ne veut pas qu'on laisse entrer le soleil.

— Ce n'est pas moi, ma bonne, c'est mon oculiste qui m'impose ce régime de salade en cave.

Jacqueline s'étonna que Gervaise ait saisi la réponse de son maître.

— Elle vous entend, vous, Monsieur, fit-elle remarquer.

— Pas mieux que les autres, mais elle lit sur mes lèvres, au mouvement de la bouche, ce que je lui dis, et, la plupart du temps, sans se tromper.

Après avoir ouvert les persiennes, Gervaise était revenue auprès de M. Emerson.

— C'est le goûter que Monsieur désire.

Il inclina la tête et éleva trois doigts.

— Pour trois ! La petite demoiselle est seule.

— Elle tient à inviter Castor, articula sans élever la voix, mais très lentement, M. Emerson.

Cette idée divertit beaucoup Gervaise. Elle sortit en riant.

Dix minutes plus tard, sur une table installée devant le maître de céans, la cuisinière déposait un plateau chargé de trois tasses de chocolat à la crème, de pâtisseries diverses et d'un gros morceau de pain destiné à Castor.

Avant de se retirer, elle expliqua à la jeune invitée qu'il lui faudrait servir M. Emerson.

Mais l'enfant l'avait déjà compris. La cuiller se trouva sous la main de l'aveugle avant qu'il ne l'eût demandée. Elle amena cette pauvre main hésitante à portée de la tasse; puis, lui présentant la coupe de gâteaux, lui demanda :

— Voulez-vous choisir, Monsieur.

— Choisissez pour moi, ma mignonne.

Jacqueline obéit.

Et appelant Castor qui se tenait au seuil du vestibule, un peu craintif, elle lui donna, bouchée par bouchée, le pain, trempé dans le chocolat apporté pour lui.

M. Emerson riait.

— Nous en ferons un bon chien de garde, à nous deux.

Et il lui présenta un gâteau.

— Il parait heureux. Il faut bien que les chiens soient heureux, n'est-ce pas, Monsieur. Il faut que toutes les bêtes soient heureuses ! Maman le dit.

Le goûter fini, M. Emerson prit son violoncelle.

Mais entre son jeu de tout à l'heure et celui de la

minute présente, une joie avait passé. En son âme libérée d'une petite part de son fardeau, les larmes s'étaient momentanément taries.

Dans l'effleurement des cordes par l'archet, on sentait l'action de grâce pour la petite lueur jetée dans sa nuit, on devinait des sourires... presque une espérance.

Ces nuances, Jacqueline les saisit à ce point qu'il lui échappa cette exclamation naïve :

— Vous voilà, content. Votre musique ne me fait pas pleurer, cette fois.

Puis, d'un élan spontané, elle sauta au cou de l'aveugle, lui mit sur la joue un baiser sonore et déclara :

— Il faut que je m'en aille ; mais je reviendrai demain. Je reviendrai tous les jours puisque cela vous fait plaisir.

— Pas tous les jours, enfant chérie. Il vous faut de l'exercice, du grand air. C'est pour en prendre que vous êtes à la Cerisaie. Mais revenez demain. Oh ! oui ! J'accepte. Vous ne soupçonnez pas le bien que vous m'avez fait.

Il tint à l'accompagner jusqu'à la petite porte. Gervaise viendrait avec eux, elle le ramènerait.

— Cela ne vous fera pas mal aux yeux ? Je crois que vous ne sortez guère. Je ne vous ai jamais vu dans le parc. Et cependant j'ai passé bien des heures sur mon pommier.

— Qu'y faisiez-vous ?

— J'attendais qu'il arrive quelque chose.

— Ah ! les enfants ! Vous me rappelez ma Colette à votre âge. Elle aussi raffolait du merveilleux. Elle avait lu que saint François d'Assise parlait aux poissons et aux petits oiseaux accourus pour l'écouter. Elle entreprit de prêcher les brochets de l'étang et les merles du parc.

— Ils venaient à son appel ?

— Non. Mais elle recommençait sans se décourager, dans l'espoir qu'un jour, peut-être, ils viendraient...

« Colette ! »

M. Emerson laissa tomber ce nom avec une telle expression de regret que Line, qui l'avait pris par la main, afin de le guider, serra bien fort la main du pauvre grand-père, et promit :

— Je lui écrirai qu'elle vienne.

— Vous n'avez que d'heureuses inspirations. Une fée, décidément ! Vous êtes une petite fée que le bon Dieu m'envoie. Qui donc prétend qu'il n'y en a plus ?

— Papa.

— Eh bien ! je lui démontrerai le contraire. Voyez ! la lumière du jour ne me fatigue pas du tout aujourd'hui ! un prodige de plus ! Et demain. savez-vous ce que nous ferons, petite Jacqueline ? Nous nous promènerons au travers du parc et nous reviendrons

goûter à l'abri de mon cèdre. Il y a longtemps que je ne me suis assis à son ombre.

Le cèdre?...

Jacqueline se rappela soudain ce qu'avait dit son oncle à ce propos. Elle avait beaucoup parlé aujourd'hui... peut-être un peu de trop. Elle ne dirait rien de plus. Mais pour le cèdre, comment faire?

Tout à coup il lui vint une idée, une bonne idée, jugea-t-elle.

— Pas sous un arbre, nous nous assoierons, pour goûter, sous mon parapluie. Vos yeux seront bien mieux garantis. Il est très grand, mon parapluie, il pourrait abriter toute la voiture à âne! C'est l'oncle Jacques qui m'en a fait cadeau, mais c'est moi qui l'ai choisi rouge, comme celui de Clément Laubercie, parce que je trouve que c'est magnifique, un parapluie rouge! Et Vénérande assure qu'on logerait dessous, avec moi, les chiens, les chats, mon chevreau et même Frisonne!

« Vous avez de la ficelle, Monsieur. »

— Il doit y en avoir à la cuisine.

— Et un grand bâton?

— Je possède un alpenstock. C'est une canne de dimensions exceptionnelles, dont on se sert pour les excursions en montagne. Qu'en voulez-vous faire.

— Je la planterai dans le sable, j'attacherai le manche de mon parapluie contre, et nous aurons

un vrai toit ! Vos yeux seront à l'abri du soleil.

— Va pour le goûter sous le parapluie ; ce sera charmant, approuva M. Emerson qui eût accédé à des fantaisies autrement extravagantes. A demain, petite fée de Pierreclose.

L'emploi de cet après-midi occupa la pensée de Jacqueline tout le reste du jour. Dans sa dernière prière, celle qu'elle faisait à l'instant de s'endormir pour demander au bon Dieu de bénir son sommeil, à Marie de lui obtenir la sagesse, et à son bon ange de la bien garder, petite Line eût une supplication instante pour son nouvel ami.

A deux heures, le lendemain, elle partait munie de son parapluie de soie rouge.

Vénérande considéra le ciel. Aucune menace de pluie. Quelle idée de s'encombrer de son « riflard ». Est-ce qu'elle aurait consulté l'almanach ?

— Tu n'iras pas loin avec ça sous le bras, mon bijou, lui prédit-elle.

— Je n'ai pas beaucoup de chemin à faire. Je monte à Pierreclose.

— A Pierreclose ! exclama la fermière.

— M. Emerson m'a invitée.

— Où donc que tu l'as vu ?

— Chez lui. J'y ai passé l'après-midi hier. Je lui ai promis d'y retourner aujourd'hui.

— Et tu ne m'as pas conté ça ?

— Je voulais bien te le dire en me déshabillant.

Mais on t'a appelée tout de suite, nous n'avons pas pu causer, ma bonne nounou.

« Il est bien malheureux d'être aveugle, M. Emerson. »

— Pour sûr ! C'est une grande charité d'aller lui tenir compagnie. Ça fera plaisir à ta maman et à ton oncle Jacques que tu y aies pensé, mon bijou. C'te maison-là, autrefois, c'était quasiment comme la leur. Quand on ne savait pas où ils étaient passés, on allait droit à Pierreclose ; on était sûr de mettre la main dessus.

— Ce sera la même chose pour moi. A tout à l'heure, nounou.



VIII

Line n'éprouvait pas le besoin de s'étendre davantage sur ses impressions de la veille.

Les enfants doués d'une imagination active ne sont en général bavards qu'avec eux-mêmes. Ils sont leurs propres confidents et n'ont nul besoin qu'un interlocuteur leur donne la réplique. De plus, ils sont ombrageux. On perd leur confiance pour un sourire moqueur. Or, Vénérande avait fait beaucoup plus que sourire des idées de son « bijou » sur les fées de Lorraine.

En cheminant sur l'accotement fleuri de pâquerettes, Jacqueline conversait avec elle-même.

Mais ses pensées allaient toutes au pauvre aveugle qu'elle savait l'attendre.

Son bon petit cœur sautait dans sa poitrine, joyeux

du bonheur que sa présence allait donner au cher vieux grand-père.

Elle voulut que rien ne troublât sa quiétude ce soir. Si elle avait trop parlé la veille, cela ne lui arriverait plus. Ni de Gaspard, ni de *l'arbre enchanté*, elle ne dirait rien, pas un mot !

Il devait s'inquiéter aisément, elle l'avait bien vu. Et puis savait-elle si ce n'eût pas été exposer M. Emerson à un grand danger de lui révéler la présence d'un tel arbre dans son parc.

Lui, un ancien officier de hussards, un Chamboran ! ainsi qu'il le lui avait appris la veille, avec un air si fier, il irait droit au péril, sans rien craindre !

Que *l'arbre enchanté* l'engloutît ? Où le chercher ensuite ?...

Gaspard était capable d'avoir doué cet arbre du pouvoir d'attirer et de précipiter sous terre ceux qui en approcheraient en son absence.

Elle avait bien fait de s'en éloigner l'autre jour !

Tout à coup, Jacqueline s'aperçut qu'elle n'était plus qu'à deux pas de la petite porte du parc. Combien le chemin lui avait paru court !

Se conformant aux instructions de son maître, Gervaise était venue tirer le verrou une heure auparavant.

Depuis, de cinq en cinq minutes, elle se portait au coin de la maison afin de surveiller l'allée que devait suivre « la nièce à M. Jacques ».

Jacqueline appuya sur la palette du loquet, poussa la porte et entra.

Puis elle fit volte-face.

Sachant être seule attendue à Pierreclose, elle jugeait devoir remettre le verrou.

Ce verrou était placé très haut.

La fillette commença par se débarrasser de son parapluie. Avec le soin dû à ce précieux objet, elle l'appuya au mur, à droite de la porte.

A présent, hissée sur la pointe des pieds, elle s'efforçait de faire pénétrer le verrou dans sa gâche.

L'opération, un peu dure pour les petites mains qui s'y employaient, venait d'être menée à bonne fin, lorsque des abois furieux, partant de l'avenue et se rapprochant de seconde en seconde firent se retourner Jacqueline.

Castor, les babines retroussées, les yeux injectés de sang, l'air féroce, accourait au triple galop !

N'ayant plus la possibilité de s'enfuir, à présent que ce maudit verrou était mis, la pauvrette se blottit dans l'angle de la porte où, du moins, le mur d'un côté, la protégeait un peu.

« Castor ne me reconnaît pas... murmura-t-elle avec terreur. Et je n'ai rien pris pour l'amadouer ! »

La reconnaître ?... Le chien ne parut même pas la voir. Il fonça directement sur le parapluie dont la couleur violente miroitait sous le soleil, il le saisit entre ses crocs puissants et il arracha l'étoffe,

s'excitant lui-même par des grondements rageurs.

Cette œuvre de destruction ne demanda pas trois minutes.

Line assistait à ce désastre avec une épouvante compréhensible, se demandant si son tour allait venir.

Non...

L'armature du parapluie mise à nu, le chien la flaira d'un air intrigué !

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Pas ce à quoi il s'était attendu ; cela se lisait dans son regard.

D'un coup de nez, il retourna manche et baleines, flaira le tout une seconde fois...

Puis il s'allongea, dédaigneux, devant « feu » le beau parapluie rouge.

Et il attendit..

Soudain tout là-bas, au tournant de la maison, devant la cour d'honneur, la coiffe blanche de Gervaise émergea de la verdure.

La bonne vieille se hâtait, ayant, par miracle, perçu les abois du chien.

Celui-ci la laissa venir.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à trente pas, il se dressa paresseusement, cueillit du bout des dents l'armature de baleines, marcha à la rencontre de la servante et déposa ce trophée à ses pieds.

Après quoi, il s'assit, le nez levé, l'air de réclamer son dû.

— Ah ! *malfacteur* ! C'est Gaspard, hein, qui t'a dressé comme çà. Quand tu déchires du rouge, il l'empiffre de viande et te fait des caresses, le démon ! J'y ai p'tète pas vu ? Hou ! le vilain !

Elle appliqua sur le museau roux tendu vers elle une tape qui fit éternuer Castor, mais n'ébranla point sa conviction d'avoir acquis des droits à une récompense.

— Ayez pas peur, mamzelle, cria en même temps Gervaise à Jacqueline qu'elle venait d'apercevoir collée contre la porte, et se faisant toute petite. C'est pas t'à vous que le chien en veut. Y ne vous dit rien, vous voyez. C'est pas sa faute, allez ! Y ne fait que ce qu'on l'y a appris.

« Qui ?... Y a besoin que j'vous y dise ? Monsieur s'est fait assez d'ennui, y a trois ans, quand son chien a quasiment dévoré Verdier. Le pauv'garçon rentrait du service. Y vient travailler avec ses habits d'uniforme, y n'en avait point d'autres. Pas sitôt que Castor le voit, y l'y saute dessus.

« Gaspard l'a ben emmené en disant qu'il allait l'attacher pour le battre. Mais j'avais un gigot prêt à mettre au feu ; qui l'a mangé ? Ni Monsieur ni moi. Gaspard m'a soutenu que le chat l'avait pris sur la table. Un gigot plus gros que lui ! Y ne l'aurait pas porté loin. J'ai fait semblant d'y croire, à cause de Monsieur.

— A cause de Monsieur ? répéta Line ahurie.

Elle s'était décidée à quitter son angle de porte pour rejoindre Gervaise.

C'est dans ses yeux que celle-ci lut cette question.

Elle hocha la tête.

— Y a pas à dire, Gaspard a soin de M. Emerson comme si c'était son père. C'est des attentions ! Y lui lit des livres, des journaux, y l'amuse en jouant avec lui à des jeux d'aveugles, les *réchecs* que ça s'appelle.

« Et pour « son manger ! » Il a fait une liste de tout ce que Monsieur aime. Si j'ai le malheur de manquer un plat, j'en entends, allez ! J'suis sourde, mais Gaspard sait ben se faire comprendre !

« Y n'a pas son pareil. Je défie qu'on trouve à le remplacer auprès de Monsieur. Avec ça, il est « capable ». Y s'occupe des terres, des *écritements*, des réparations. Aussi j'l'y passe tout. D'abord la tranquillité du pauv' Monsieur. Le reste ?... J'y peux rien : j'endure.

« Castor, vilaine bête ! va-t'en ! »

Rien ne saurait rendre la stupéfaction du chien à se voir ainsi traité !

Il reprit entre ses crocs la carcasse du parapluie, la secoua dans l'intention évidente d'en faire ressortir la valeur, et enfin la tendit de nouveau à Gervaise, semblant lui dire :

« Voyons ! regarde donc ! Prends-en la peine. Ça

vaut bien quelque chose ; peut-être pas un gros gigot, mais quelque chose tout de même ! ».

A cet instant, le chien devina quelqu'un derrière lui : il se retourna, et, reconnaissant sa petite amie de la veille, agita la queue joyeusement.

— C'est vrai qu'il ne me veut pas de mal à moi. Il a repris son bon regard d'hier.

— Qu'est-ce que les Laubercie vont dire ! se lamenta Gervaise.

Jacqueline se plaça bien en face d'elle, puis, s'appliquant à imiter le mouvement des lèvres, qu'elle avait remarqué chez M. Emerson, elle articula posément :

— Je ne raconterai pas le bel exploit de Castor. Je dirai que j'ai laissé mon parapluie ici, voilà tout.

— Ah ! chère enfant du bon Dieu ! Nous vons pouvoir causer ensemble ! C'est ben ça que vous m'ez dit...

Et elle lui répéta sa phrase.

— Oui.

Le visage de Gervaise s'épanouit. Pouvoir causer avec quelqu'un, c'était pour elle un plaisir rare.

Elle réunit les morceaux de soie, les enfouit dans son tablier ainsi que l'armeture du parapluie, et elle remonta avec Jacqueline vers la maison.

— Surtout, lui recommanda-t-elle, ne mettez jamais de robe rouge pour venir.

— Je n'en ai point.

— Me v'là tranquille. Vous n'ez rien à craindre de Castor.

Le chien les suivait. Peu à peu, il se rapprocha de Jacqueline et finit par glisser sa grosse tête sous son bras.

La fillette le caressa, lui parla, mais la confiance avait peine à revenir. Elle se disait que si elle avait eu seulement son petit tablier rouge et blanc du matin, il l'aurait mise en pièces.

Elle tremblait encore lorsque Gervaise l'introduisit au salon.

M. Emerson se fit conter ce qui était survenu. Son inquiétude avait été grande, lorsqu'il avait perçu les abois du chien...

— Castor n'a pas fait mine de se jeter sur vous, chère petite ?

— Il ne m'a pas regardée. J'ai eu bien tort ; je ne risquais rien du tout.

— Non, vous ne risquiez rien. Castor ne reprend pas son amitié. Mais vous ne pouviez le savoir.

« Cet animal à l'antipathie du rouge. Dans son jeune âge, — Gaspard me l'a amené, il avait dix-huit mois, — il a dû être maltraité par un militaire ou par une personne portant un costume qui se rapprochait de l'uniforme ; voilà ce que nous supposons, Gaspard et moi !

« Tenez-vous beaucoup à ce que votre parapluie soit rouge »

— Plus à présent.

— Que diriez-vous d'une soie verte ou bleue.

— Bleue, je l'aimerais bien. J'écrirai à mon oncle Jacques...

— N'écrivez rien à Jacques; c'est moi que cela regarde. Où est le coupable?

— Vous n'allez pas le corriger, Monsieur. S'il allait vous mordre!

M. Emerson soupira.

— Mon infirmité m'interdit de me mêler du dressage d'un chien.

L'après-midi se passa dans le parc.

Lorsque, après un tour du côté de l'étang, le maître de Pierreclose demanda à s'asseoir sous le cèdre, Gervaise, qui avait la leçon faite, indiqua à Jacqueline le vieil épicéa sous lequel étaient disposés les sièges rustiques que l'aveugle avait coutume de rencontrer sous le cèdre jadis.

Pendant le goûter auquel Castor prit part, un vigoureux coup de cloche retentit au portail.

— C'est le facteur, dit M. Emerson. Si j'étais seul avec Gervaise, je m'en soucierais peu ; elle ne sait pas lire. Mais ma petite fée sait lire, elle.

— Depuis longtemps! Et écrire, et compter, et d'autres choses encore. J'allais en pension avant d'être malade.

— Allons voir s'il y a des lettres pour moi.

Il ajouta un peu mélancolique.

— J'en reçois rarement. Sachant queje suis obligé d'avoir recours à un secrétaire, mes amis se découragent de m'écrire. Quant à venir chez moi, j'ai eu beau les inviter, ma compagnie n'en a tenté aucun.

Ils cheminaient tous les deux dans l'avenue. Line avait pris la main de M. Emerson afin de le guider.

Celui-ci s'informa :

— Est-ce qu'il manque des arbres ici.

— On n'en a point enlevé. Mais j'en vois deux qui sont morts.

— Faites-les moi toucher, voulez-vous, mignonne.

— C'est singulier, remarqua-t-il lorsqu'il, se fut rendu compte de la place qu'ils occupaient ; ces arbres sont en face l'un de l'autre. Qu'est-ce qui a pu leur nuire sur cette ligne...

« Pas de terrain bouleversé, à l'entour ? »

— Pas du tout. Desdeux côtés, l'avenue est bordée de pelouses.

Le même fait se reproduisait trente pas plus loin. Mais Jacqueline ne le signala point, cette fois

La boîte aux lettres, abritée sous le porche profond, était fixée dans le portail même. En dehors, un étroit volet de cuivre protégeait l'ouverture destinée à recevoir les plis. A l'intérieur, bien qu'une telle précaution pût paraître superflue, une bonne serrure s'interposait entre la correspondance et les indiscrétions possibles.

Lorsque, à la demande de M. Emerson, Jacqueline tenta d'ouvrir la porte, elle s'aperçut qu'on en avait enlevé la clef.

— Gaspard est d'une prudence vraiment excessive, articula le vieillard contrarié. Mais ces clefs-là sont d'usage courant. Je suis certain que l'une ou l'autre de celles que je possède ouvrirait. J'en ai un trousseau.

— Si vous savez où il est, Monsieur, j'irai vous le chercher, proposa Jacqueline.

— A moins que Gaspard ou Gervaise ne l'aient changé de place, vous le trouverez dans le tiroir de ma table ; sur le devant. Je l'ai encore manié la semaine dernière. La clef est à mon tiroir.

« Cette table est placée entre les deux fenêtres de ma chambre actuelle. Gervaise vous l'indiquera. »

— Je serai vite revenue, promit Jacqueline.

— Il y avait, jadis, entre l'avenue et le premier massif d'arbres verts, une petite allée qui aboutissait à la cuisine ; si elle existe encore, suivez-là. Elle abrège beaucoup la distance.

— Je la vois d'ici.

Line partit en courant.

M. Emerson s'adossa au portail pour l'attendre. Et il se mit à réfléchir.

Il réfléchissait beaucoup depuis la veille...

Secouant l'apathie morne où il avait laissé peu à peu s'enlizer l'activité de son esprit, depuis que la vie, en arrière, aujourd'hui, demain, se présentait à

lui partout ennuagée de tristesse, il avait employé sa longue insomnie de la nuit à étudier les faits appris de Jacqueline.

Ces hécatombes de futaies, ce pont construit, ces tennis installés sans son assentiment, sans qu'un mot lui eût rien révélé, jamais, de ces innovations, provoquaient chez lui une sourde inquiétude.

Pourquoi donc comptait-il ? que devenait son autorité ? Quand s'étaient effectués ces changements ?

Ce ne pouvait être depuis son retour.

Son gendre l'avait fait interdire à l'époque de son accès de folie. Depuis, jugeant commode d'administrer lui-même une fortune qui reviendrait à ses enfants, il avait dû négliger de faire rapporter cette mesure.

Sa cécité avait servi les desseins de M. Bertin.

Aveugle, sans ressort, la volonté affaiblie, que pouvait-il ? En lui servant ses revenus avec exactitude, on lui enlevait tout prétexte de se plaindre.

Et à présent, sur qui s'appuyer ? de qui prendre conseil ? Ses amis s'étaient éloignés... On l'isolait même de ses petits-enfants !

M. Emerson avait tout pardonné jusqu'ici à son gendre, en faveur du choix excellent qu'il avait fait de Gaspard, cet incomparable serviteur devenu presque un ami.

Et voilà que, depuis hier, un sentiment intraduit

encore, mais troublant, l'incitait à discuter ses intentions et ses actes.

Il s'étonnait que jamais Gaspard n'eût laissé échapper un mot de la transformation de Pierreclose. Fallait-il qu'il se surveillât, pour que, dans le courant d'un entretien, il n'eût pas fait allusion une seule fois au pont, par exemple, dont il avait l'occasion journalière de se servir, non plus qu'aux jeux de tennis, dont la présence devait tout au moins le surprendre !

A quel sentiment attribuer une si complète possession de soi ? Au souci de respecter sa tranquillité d'aveugle, retranché du monde, ayant droit tout au moins au repos d'esprit ?

Oui, cela devait entrer dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée en principe.

Mais, inconsciemment, Gaspard avait fini par exagérer ces mesures préservatrices. C'était vraiment le trop considérer comme une quantité négligeable en sa propre maison que d'enlever la clef de sa boîte aux lettres, au lieu de la lui remettre en partant.

L'excuse de Gaspard c'était que rien n'eût servi à son maître d'être mis en possession de son courrier.

N'importe, il était temps de réagir.

— Cela m'amène à constater l'insuffisance de mon personnel, prononça M. Emerson à mi-voix. J'avais jadis quatre domestiques qui trouvaient chez moi à employer leur temps, plus un garde-chasse et deux

jardiniers. J'en suis réduit à une cuisinière, une brave femme et un vrai cordon bleu ! mais sourde et illettrée. Gaspard prétend suffire au reste ; c'est impossible. Tout doit être mal tenu. Mes revenus n'ont pas diminué. Pourquoi cette pleutrerie ? Je suis un imbécile de m'être laissé faire. Dès ce soir, je chargerai Gervaise de s'enquérir d'une femme de chambre. Et j'exigerai que cette dernière sache lire. La petite fée de Pierreclose ne sera pas toujours là. Une fée, oui ! une fée ! C'est elle qui m'a arraché à mon engourdissement stupide.

« Gaspard n'a pas prévu que j'aurais à ma disposition deux bons petits yeux pour lire ce que le facteur vient d'apporter. »

Mais qu'allait-il penser ? Des lettres ! Quand en recevait-il ? Le facteur avait annoncé comme d'habitude son passage... Et puis ?...

Jacqueline découvrirait dans la boîte ses journaux, quelques prospectus...

Elle accourait de toute sa vitesse, Jacqueline. Le joyeux cliquetis qui rythmait son pas annonçait le succès de ses recherches.

Mis en possession de ses clefs, M. Emerson tint à les essayer lui-même.

Ce ne fut pas une clef de pacotille, mais bien celle d'un coffret à bijoux, de facture compliquée, qui ouvrit la serrure.

— Que voilà des façons pour une boîte aux lettres,

se dit-il. Jadis, la serrure de ces objets-là était rudimentaire, quand ils en possédaient une. Voulez-vous prendre le courrier, mignonne.

Jacqueline retira sept lettres : six à l'adresse de Gaspard, une à celle de M. Emerson.

— Il y en a une pour moi ! Vous ne vous trompez pas ? l'adresse ne porte pas : « Gaspard Ridder, chez M. Emerson ? »

— Il y a cela sur les six autres, mais l'enveloppe de celle-ci ne porte que votre nom, Monsieur.

— Donnez ! donnez vite, mon enfant.

Line tendit la lettre, se demandant ce qu'il allait en faire.

D'abord, il palpa l'enveloppe ; puis il l'approcha de ses narines et aspira longuement le parfum qui s'en échappait.

— Elle est de Colette, dit-il ! Oh ! mon Dieu !...

— Il y a longtemps qu'elle ne vous a écrit ? s'informa Jacqueline étonnée de le voir en un tel émoi pour une chose si simple, elle qui écrivait à ses parents et à son oncle chaque semaine.

— J'ai reçu quelques lignes d'elle et de son frère à Noël, comme chaque année.

« Rentrons vite. Si vous n'étiez pas venue me voir, j'aurais été privé de cette joie trois jours de plus, chère petite fée. »

— Et les lettres de Gaspard nous les emportons ?

— Non. Réintégrez-les dans la boîte ; il les pren-

dra lui-même à son retour, puisqu'il a la clef, répondit M. Emerson. Remettez aussi mes journaux, ajouta-t-il après avoir réfléchi longtemps ; cette lettre seule m'intéresse.

Il referma la boîte, mit le trousseau dans sa poche, et tendant la main à Jacqueline :

— Remontons par l'allée que vous avez prise, elle nous ramènera plus vite.

Ils sont maintenant assis tous les deux, la petite fille et le vieillard, dans le salon dont fenêtres et persiennes sont largement ouvertes.

Jacqueline a fendu l'enveloppe. M. Emerson la lui reprend ; il la respire, déjà heureux d'y retrouver le doux parfum de violette qui lui signale les lettres de Colette.

— Voyez la signature d'abord, Line. Si je me trompais ?...

Il ajouta anxieux :

« Combien y a-t-il de lignes ».

— Les quatre pages sont pleines. Elles sont signées « Colette Bertin ».

— Quatre pages ! Je ne peux me le figurer. Autrefois, quand il m'était possible de les lire, elle m'écrivait des lettres de quatre pages. Mais depuis que je suis aveugle !... Lisez !... lisez vite !

La jolie écriture nette et bien formée de Colette ne présentant aucune difficulté à l'œil, Jacqueline lut sans arrêt ni hésitation :

« Grand-père chéri,

« La dernière lettre reçue de Pierreclose nous inquiète par ses termes et par sa brièveté. Vous n'y avez pas collaboré, vous ne l'avez pas signée comme vous le faites quelquefois ; donc Gaspard atténue encore la vérité en parlant de malaises, d'affaiblissement. Il insiste sur votre besoin de solitude, le seul remède qui agisse, prétend-il.

« Michel et moi ne pouvons endurer plus longtemps l'inquiétude que nous apportent ces nouvelles désolantes.

« Sur le conseil de ce bon Gaspard, mon père s'est toujours opposé jusqu'ici à ce que nous allions vous encombrer » : c'est son terme.

« Père ne pense pas à tout... Lui a ses affections ailleurs. Sa seconde femme, les trois petits lui ont recréé un foyer.

« On est très bon pour Michel et pour moi. Mais cela ne nous empêche pas de nous y sentir... comment dirai-je ? à demi étrangers.

« A nous, bien à nous, nous n'avons que vous, grand-père.

« Il suffit à papa de vous savoir bien soigné. Mais cela est loin de nous suffire à nous deux.

« Dès que Michel sera admis à Saint-Cyr, — et il le sera, je n'en doute pas, ni ses professeurs non

« plus, il a tant travaillé ! — nous louerons une auto « et nous nous ferons conduire à Pierreclose.

« J'ai vingt et un ans depuis un mois ! Je m'in- « surge ! Je vais me fixer auprès de vous. C'est ma « place. C'est à moi, votre enfant, que revient le droit « de vous soigner, de vous distraire.

« Ne vous inquiétez pas, je saurai respecter votre « besoin de solitude. La maison est assez grande « pour que je puisse l'habiter sans vous gêner en « rien. Et au moins je serai là, toujours prête à « accourir dès que vous m'appellerez.

« Je ne manquerai à personne ici. Bien que vous « ne nous réclamiez pas, je me figure que vous devez « quelquefois souhaiter de nous revoir.

« Et vous nous manquez tant à Michel et à moi, « cher grand-père !

« Quel dommage que vous ne puissiez me répondre « vous-même ! J'ai beau chercher, je ne vous retrouve « pas derrière le laconisme de vos lettres si rares ! — « Trois ou quatre par an.

« Il est vrai que Gaspard donne chaque mois per- « sonnellement de vos nouvelles à papa.

« Votre secrétaire ne me dit même pas si mes longs « bavardages vous distraient. Je vous écris chaque « quinzaine depuis trois ans. Avant, papa ne me per- « mettait qu'une lettre par mois... »

— Je rêve ! interrompit M. Emerson, ou bien Colette altère la vérité.

— Vous voulez dire qu'elle ment ? Oh ! non ! Il y a des larmes sur sa lettre. Les larmes. ça ne ment pas.

— Elle a pleuré en m'écrivant ! Le dit-elle ?

— Attendez ! Il y a encore quelques lignes.

« ...Je le comprenais ; vous veniez d'être malade ; « on vous imposait le repos d'esprit.

« Mais vous êtes guéri depuis si longtemps ! Il n'y « a plus entre vous et vos petits-enfants que votre « cécité passagère.

« Dans une des lettres que vous m'avez fait écrire, « Gaspard dit que l'oculiste a remis à trois ans l'opé- « ration. Il faut cela pour que la cataracte soit mûre. « Cette lettre, je l'ai sous les yeux. Elle est datée u « 17 juin 1911. Nous voici en mai 1914. L'heure « approche, je veux être là. Je vous en supplie, grand- « père tant chéri, permettez-nous d'aller à Pierre- « close.

« Nous vous embrassons bien tendrement, Michel « et moi.

« COLETTE BERTIN. »

« *P. S.* — Michel, qui est auprès de moi aujour- « d'hui, et à qui je viens de lire ma lettre, me fait « observer que l'examen oral n'aura lieu qu'en juillet. « Mais si vous y consentez, il peut m'accompagner, « et revenir plus tard achever auprès de vous ses « vacances. »

— Si je consens !... s'écria M. Emerson d'une voix qu'altéraient les larmes.

Il avança la main pour saisir la lettre.

— Je vous en prie, Monsieur, attendez ! Vous allez pleurer dessus. Et, ensuite, je ne pourrai pas vous la relire.

« On est content de relire ses lettres. Celles de mes parents et de mon oncle Jacques, je les relis jusqu'à six fois. Toutes les fois je me figure que je viens de les recevoir, tant j'ai de plaisir ! Je pourrais vous les réciter. Je les sais par cœur. »

— Vous avez raison, chère petite. Mais quand m'arrêterai-je de pleurer ! Cette lettre est pour moi un étonnement, parce qu'elle me révèle... Vous ne pouvez comprendre... Je ne pleure pas seulement de joie ; je pleure d'effroi, à cause de ce que je pressens... Je suis si troublé !... Ne m'interrogez pas.

— Je ne vous interrogerai pas, Monsieur. Mais à votre place, je sais bien ce que je ferais.

— Que feriez-vous ? demanda M. Emerson avec un sourire qui passa sur ses larmes comme un rayon de soleil sur une ondée de printemps, à la pensée de ce conseiller de dix ans dont il attendait l'avis.

— Je dicterais à Jacqueline, ce soir, tout de suite, par crainte que demain Gaspard ne soit revenu, une lettre pour Colette. Et, dans cette lettre, je lui dirais de se mettre en route aussitôt qu'elle pourrait.

— C'est-à-dire dès après l'examen écrit de Michel.

Oui, oui, c'est ce qu'il faut faire. Quand ils seront ici nous tirerons au clair tous les trois...

— Sans Gaspard ? interrompit la fillette étourdiment.

— Sans Gaspard, répéta M. Emerson d'une voix posée, où perçait quelque surprise que l'instinct d'une enfant eût traduit sa pensée secrète, nous tirerons au clair cette histoire de lettres perdues, ou... interceptées, acheva-t-il en lui-même.

— Sitôt la lettre écrite, je l'emporterai, reprit Jacqueline. J'irai prendre nounou, — je n'ai pas la permission de maman d'aller seule au village ; rien que dans la propriété, — et je mettrai moi-même votre lettre à la poste.

M. Emerson accueillit ce programme avec transport.

— Pour plus de sûreté, vous la recommanderez. Les lettres recommandées ne s'égarent pas.

Soudain, il esquissa un geste de contrariété.

— Ecrire !... Je n'ai rien de ce qu'il faut et je ne sais où cela se trouve. Serons-nous arrêtés par cet obstacle misérable ?

— Où Gaspard se met-il pour écrire.

— Mes lettres ? Il s'installe à côté de moi. Et je dicte.

— Vous dictez... répéta Jacqueline. Vous avez dicté cela ?

Elle relut à haute voix le passage dans lequel était

résumée par Colette la dernière lettre envoyée au nom de son grand-père.

— Je n'ai rien dit de tout cela, protesta celui-ci. C'est ce pauvre Gaspard qui l'a ajouté de son cru. Il redoute pour moi le bruit, la fatigue, la lumière, les visites... Que ne redoute-t-il pas?

« Il m'a accoutumé aux bonnets de coton, la nuit, à cause de mes yeux, dit-il. Je dois, pour le contenter, l'enfoncer jusqu'aux oreilles. Ces maudits bonnets me rendent, la nuit, aussi sourd que Gervaise !

« Colette ne fait aucune allusion aux trois pages que j'ai signées moi-même, afin que mes petits-enfants aient l'impression d'avoir encore leur grand-père, ajouta M. Emerson avec un sourire navré !

« Et voilà pourquoi je ne comprends plus rien à rien. »

Il se prit le front à deux mains.

— A rien ! laissa-t-il tomber d'un ton découragé, sentant trop lourde, pour lui, la tâche de débrouiller l'écheveau.

Jacqueline, de son côté, songeait.

— Une fois, dit-elle, j'écrivais à maman. Ma lettre n'était pas sèche, je pose le papier buvard dessus. Et, comme l'adresse était mise, je ferme l'enveloppe sans rien dedans. Si, des fois, Gaspard avait fait la même chose ? Qu'il ait envoyé seulement la feuille où il donnait de vos nouvelles, et que votre lettre à vous soit restée sans qu'il s'en aperçoive.

— Il l'aurait retrouvée et expédiée par la suite, petite fée, si cet oubli avait été involontaire.

« Ne cherchons pas, reprit M. Emerson d'un ton ferme. Ecrivons sans perdre une minute. »

Il mit la chaîne en branle.

Gervaise accourut.

— Nous avons besoin de papier, d'encre, de plumes, savez-vous où prendre tout cela ?

— Oui, Monsieur. Voulez-vous venir, mamzelle, vous choisirez ce qu'y vous faudra.

Le lieu où elle conduisit l'enfant, ce fut l'ancienne desserte. Cette pièce qui servait à Gaspard de chambre à coucher n'était meublée que d'un lit pliant, d'un vieux bureau et de deux chaises : une cellule des plus inconfortables

Gervaise éprouva le besoin de s'en excuser.

— Sa vraie chambre est au premier étage, expliqua-t-elle. C'est pour être près de Monsieur qu'y couche dans ce ch'tit cabinet. Mais, là-haut, j'pourrais pas vous y faire entrer ; la clef ne quitte pas sa poche.

« J'le vois toujours écrire dans celle-là. Probable qu'il y met ce qu'y faut. »

Jacqueline découvrit en effet, en ouvrant le sous-main, du papier à lettres, des enveloppes et même une feuille de papier buvard ayant déjà servi, mais encore utilisable.

Elle y joignit un porte-plume et retourna au salon où Gervaise la suivit portant l'écritoire.

— J'y suis, annonça-t-elle après avoir disposé sa petite installation tout à côté de l'aveugle, sur la table qui avait servi, la veille, pour le goûter.

Lentement, M. Emerson dicta :

« Ma Colette bien-aimée, ta lettre de ce matin est « pour moi une énigme. Je ne reçois de Michel et de « toi, depuis que je suis rentré à Pierreclose, que des « billets de quelques lignes, espacés de six en six « mois. Je m'en suis plaint souvent dans mes lettres. « Où passent donc toutes celles dont tu parles ?

« Vous allez venir, tout s'expliquera. Mais que je « n'aie pas de déception, mon enfant chérie. J'ai trop « souffert : une de plus me tuerait.

« Arrivez sans vous annoncer. Rendez-vous droit à « la Cerisaie. Demandez Mlle Mervent. Et laissez pro- « visoirement votre auto chez le fermier.

« Vous serez toujours attendus, mais si vous tenez « à me prévenir, adressez votre télégramme à « Mlle Jacqueline Mervent, chez Laurencie, à la Ce- « risaie.

« C'est Jacqueline qui vous introduira à Pierreclose. « Vous comprendrez, quand nous aurons un peu « causé ensemble, le motif qui me dicte ces mesures.

« Jacqueline me dit qu'elle les approuve C'est elle « qui me tient lieu de secrétaire, qui portera cette « lettre à la poste, et la recommandera

« Jacqueline a dix ans. Elle vient d'être malade. «Elle a été envoyée à la campagne sur l'ordre du

« médecin. C'est la petite-fille de mon ancien ami « et voisin, M. Lefers. Vous avez souvent rencontré « Joséphine et Jacques Lefers à Pierreclose, autre- « fois.

« Jacqueline et moi ne nous connaissons que de- « puis trois jours, mais si tu savais, ma Colette, quels « bons amis nous sommes.

« Elle est à la recherche des fées qu'elle croit exis- « ter dans notre Lorraine. Quand tu sauras que c'est « elle qui, après m'avoir lu ta lettre, m'a conseillé de « te répondre ce jour même, que je lui dois d'être « presque gai, tu diras comme moi qu'elle-même est « une fée !

« Michel, Colette, mes enfants chéris, rien qu'à « penser que je vais vous revoir, je me sens rajeunir ! « Que sera-ce donc lorsque vous serez redevenus les « hôtes de Pierreclose.

« Un bien tendre baiser à chacun.

« Votre heureux grand-père. »

Cette lettre finie, Jacqueline la lut à son auteur qui y apposa sa signature.

Puis elle la glissa dans l'enveloppe et mit l'adresse.

Comme elle se levait pour partir, M. Emerson la retint en saisissant la petite main qui venait de guider la sienne sur le papier.

Et il demanda :

— Demain, c'est dimanche, vous ne viendrez pas, sans doute.

— Si, un petit moment, après les vêpres.

— Tant mieux. Mais pour le cas où vous en seriez empêchée, je vais vous faire mes recommandations ce soir. Parce que... lundi, Gaspard sera de retour.

« Comprenez-moi bien, Jacqueline. Il faut que la lettre reçue, la réponse envoyée restent un secret entre nous deux. Gaspard ne doit pas se douter de la venue de mes petits-enfants.

« Dans la persuasion où il est que toute visite m'occasionne une fatigue, il serait capable de manigancer quelque chose pour empêcher ce voyage Oh ! à bonne intention ! je ne mets pas en doute son dévouement, protesta M. Emerson, qui se traitait à part lui d'ingrat, pour oser juger ce phénix des serviteurs. Mais ces bonnes intentions vont à l'encontre du but.

« A force de m'entourer de soins, il me rend malheureux. Vous allez emporter et serrer avec les vôtres la lettre de Colette. Je ne veux pas qu'en rangeant mes habits mon valet de chambre la découvre dans ma poche. Vous garderez de même le reçu de la poste.

« Aidez Gervaise à mettre en place ce que vous avez apporté tout à l'heure, voulez-vous, mon enfant. Qu'il ne reste aucune trace de notre petite conspiration. »

Il fit revenir Gervaise et lui dit ceci :

— Gervaise, pas un mot, à personne ! de la lettre

que Mademoiselle vient d'écrire. Cela ne regarde que moi.

— J'ai entendu. Monsieur peut être tranquille. Sa recommandation me donne du contentement.

— Pourquoi cela ? fit M. Emerson surpris.

— Pasque, dans ce monde, les choses « allons » toujours mieux quand que c'est le maître qui commande.

Jacqueline remit elle-même le porte-plume et l'écritoire où elle les avait pris. Mais elle garda la feuille de papier buvard, afin d'en envelopper la lettre qu'elle se voyait obligée de glisser dans sa poche pour éviter qu'on ne l'aperçût.

Cette précaution devait avoir, à un moment donné, des conséquences bien inattendues.

IX

Depuis son séjour à la Cerisaie, une fois dans son grand lit, en attendant venir le sommeil, Jacqueline a pris l'habitude de se remémorer les événements de sa journée.

A les vivre, on n'en voit que l'éparpillement. Cela l'amuse, le soir, de les grouper dans leur ensemble, d'en faire un tout.

« C'est comme un conte qui serait arrivé », se dit-elle.

Ce jour a été particulièrement intéressant. Pauvre M. Emerson ! Il était heureux pour lui qu'elle soit montée à Pierreclose ! Qui sait si Gaspard lui aurait remis la lettre de Colette ?

Avant de connaître un aveugle, Jacqueline n'avait

pas compris à quel point nos yeux nous sont indispensables.

« Non, jamais je ne l'aurais cru, se confie-t-elle, en souriant aux rayons de lune qui s'insinuent par les petits trèfles des volets et viennent, pareils à des fleurs d'argent, s'appliquer l'un au panneau de la grande armoire, l'autre sur le mur.

« Pourvu que Gaspard ne devine pas que M. Emerson a reçu une lettre! Un enchanteur, c'est comme une fée, presque. Je voudrais bien savoir où il serre sa baguette. Si c'était dans *l'arbre enchanté*? C'est cette baguette qui donne la puissance. Dans un conte que j'ai lu, la fée dit à la jeune princesse : « *Pour te punir, je vais te changer en crapaud* ». *La fée la toucha de sa baguette, et, à la place de la princesse belle comme le jour, vêtue d'or filé et de perles, apparut un crapaud immonde qui s'enfuit vers les jardins !* »

« Tant que je ne verrai pas Gaspard armé de la sienne, je n'aurai pas peur de lui. Mais si, un jour qu'il l'aura, il allait me changer en crapaud, moi ?...

« J'ai peur de ses yeux. S'il voit que j'ai écrit à Colette et que j'ai porté la lettre à la poste, qu'est-ce qui arrivera ?

« Oh ! non ! se reprit-elle. Il n'y a que le bon Dieu qui lise dans notre cœur, maman me l'a assuré. Un enchanteur c'est... c'est...

« Je ne sais ce que c'est, s'avoue-t-elle après avoir

cherché longtemps. Je le demanderai à mon oncle Jacques. Rien qu'avec lui, j'aime à parler de ça.

« M. Emerson avait un peu envie de se moquer de moi, quand il m'a fait écrire que j'étais à la recherche des fées de Lorraine. Il riait sous sa moustache, je l'ai bien vu.

« Elle va venir en auto, Colette. C'est laid, une auto. Pour que ce soit joli, il y faudrait un attelage de colombes. Oui... huit colombes sur deux rangs. Je le dirai à Colette.

« Encore... non ! Si elle allait se moquer de moi, elle aussi ? je ne sais pas pourquoi il y a tant de gens qui ne croient ni aux fées, ni aux génies, ni aux enchanteurs. Papa dit que je suis *un type !* parce que j'y crois. S'il avait vu Gaspard et son ami entrer dans l'arbre, il ne dirait plus que je suis *un type*, je pense ! »

Line n'avait point encore fini de creuser ce palpitant problème lorsque le sommeil vint fermer ses jolis yeux couleur noisette.

Le lendemain matin, elle s'attarda dans sa chambre, longtemps.

Il n'est pas de prescriptions de médecin qui tienne. Certaines choses réclament d'être faites : par exemple, serrer les lettres qui vous ont été confiées. Celle de Colette à son grand-père, ainsi que le petit papier reçu à la poste, attendaient encore sur la table. Il était temps de mettre cela à l'abri.

Etalant le papier buvard, dans l'intention de s'en servir pour envelopper le reste, elle effaça le mauvais pli que lui avait imprimé le séjour dans sa poche, la veille.

Tandis que ses petits doigts le lissaient doucement, elle l'examinait.

C'était un de ces papiers-réclames que certaines maisons de commerce distribuent en guise de prospectus. Celui-ci était couleur tabac clair, et portait au recto, en plusieurs langues, l'annonce d'un médicament fabriqué à l'étranger.

Les plis résistant de ce côté, Jacqueline retourna la feuille afin de recommencer son travail sur le verso. Quelques mots de sa propre écriture s'y étaient imprimés. Elle se félicita de n'avoir pas rendu le papier buvard à son propriétaire. C'en eût été fait du secret que M. Emerson désirait garder.

Elle s'amusait à épeler les lettres qui ressortaient ainsi en diverses places, lorsque son regard fut retenu par un très étonnant dessin.

« Ça ressemble à une araignée, se dit Jacqueline en riant. Il dessine mal, Gaspard, et il choisit de bien vilains modèles !

« C'est vraiment une araignée ! Voilà son corps, ses yeux, sa bouche... C'est drôle, toutes ses pattes sont placées en arrière. Et ça ? entre les pattes, qu'est-ce que ça représente ?... Sur ce petit carré, il y a le chiffre soixante. Plus bas, en voilà encore un.

Il est trop petit, je ne peux pas le lire. La bête a une patte tordue, sous celui-là. Et ce petit bout qui dépasse va s'appuyer à ce tube... Ce n'est pas un tube, c'est une mouche qu'il a voulu faire ! Elle a les pattes en l'air, la pauvre !

« Ah ! je comprends ! L'araignée l'a saisie et l'enveloppe de ses fils... Quelle drôle d'idée d'avoir dessiné cette horreur ! »

Elle haussa les épaules en un geste de dédain. La feuille étant bien lisse, elle posa sur une moitié la lettre et le reçu, replia l'autre moitié, noua le tout d'une ficelle rose, et enferma le paquet ainsi préparé dans le coffret où elle serrait sa propre correspondance, tout au fond.

— Mon bijou, il y a longtemps que ta soupe est trempée. Si tu tardes encore elle sera froide, cria, d'en bas, Vénérande.

Un tour de clef au coffret, un tour de clef à l'armoire. Jacqueline, consciente d'avoir pourvu à tout, descendit quatre à quatre, en déclarant qu'elle mourait de faim.

— Elle est bonne aujourd'hui, ta soupe, nounou ?

— Si elle est bonne !

Et nounou, soulevant le couvercle de la petite soupière, montrait à Line le bouillon doré où les premiers petits pois et les jeunes carottes voisinaient avec des pommes de terre venues sur couche, dont Clément gaspillait la production « pour régaler la petite ».

— Comme vous me gâtez, tous les deux ? s'écria Line avec un sourire reconnaissant. Je le dirai à maman quand je lui écrirai.

— Si tu crois qu'elle en doute ! Penses-tu qu'elle t'aurait envoyée chez nous, si elle n'avait pas été sûre que tu y serais « mignotée » comme elle l'a été autrefois.

— Embrasse-moi, nounou, je t'aime bien. Et toi aussi, Clément, ajouta la fillette, en tendant à Laubercie sa frimousse à présent rose comme une églantine de mai...

...Il n'était pas deux heures de l'après-midi, lorsqu'elle se rendit à Pierreclose.

Il lui tardait de raconter à M. Emerson comment elle s'était acquittée de sa mission, la veille, et où elle avait enfermé les précieux documents, ce matin.

Elle croyait déjà l'entendre lui répondre :

« C'est parfait, petite fée de Pierreclose, à présent nous n'avons plus qu'à attendre. »

Elle riait toute seule à penser qu'il serait content !

Et Gaspard ?... Gaspard devait être revenu. Lui... c'était autre chose... Un enchanteur n'est pas un chien ; on ne l'apprivoise pas avec des friandises !

« L'apprivoiser » devenait pourtant son ambition. Puisque Bertrand et Gervaise, qui ne l'aimaient pas, s'accordaient à dire que personne n'eût soigné M. Emerson comme lui, c'est donc qu'il était capable

de bonté. Pourquoi ne serait-il pas bon pour elle? Tout le monde l'était.

Comment se gagne l'amitié d'un enchanteur?... Voilà?...

Elle se promit d'être polie et aussi aimable que possible.

Ce qu'elle s'était engagée à taire ne la gênait nullement. Les maîtres ont bien le droit de garder leurs secrets. Son père ne confiait pas ce qu'il écrivait au commis de la perception; c'était à sa maman qu'il montait lire ses lettres; celles qu'il envoyait, celles qu'il recevait.

Gaspard n'avait à se mêler de la correspondance de son maître que parce que celui-ci était aveugle. Et pour ce qu'il s'en acquittait bien!

Elle ne l'accusait que de négligence, toutefois, étant incapable de soupçonner qu'un autre motif réglât tous ses actes, y compris sa conduite avec M. Emerson.

En arrivant, elle eut un premier déboire: la porte résista.

Elle se pendit à la cloche; puis elle réfléchit que si Gervaise n'avait pas enlevé le chiffon qui immobilisait le battant, c'était perdre ses peines.

Ramassant des pierres, elle prit du champ et les lança contre le vantail.

Ce tintamarre servirait toujours à attirer Castor. L'entendant aboyer, on viendrait voir.

Le calcul de Jacqueline se trouva juste. Le chien accourut le premier, mais Gaspard finit par venir.

Entendant marcher, Line s'était rapprochée de la porte.

Celle-ci s'ouvrit brusquement. Et, en levant les yeux, la pauvrette put contempler les traits durs, le menton hostile, le regard cruel dont elle avait gardé la vision terrifiante.

Elle avait franchi le seuil, mais la porte, derrière elle, restait ouverte.

Un instinctif mouvement de recul la rejeta sur le chemin.

— Tiens ! c'est vous, Mademoiselle. Eh bien, vous n'entrez pas ?

Les traits de Gaspard avaient subi une si rapide métamorphose que Jacqueline crût l'avoir mal regardé tout à l'heure.

Rassurée par son sourire affable, elle refit un pas en avant.

— M. Emerson m'attend, prononça-t elle. Il ne vous en a pas prévenu ?

— J'arrive, il y a un quart d'heure. J'ai à peine vu Monsieur. Il m'a paru assez souffrant. Je ne sais s'il pourra vous recevoir. Je cours m'en informer.

— Attendez !...

Il la regarda, se disant *in-petto* qu'elle venait de lui mentir et se ravisait sans doute.

— Avant d'aller rejoindre M. Emerson, je voudrais vous demander quelque chose.

Elle baissa la voix, comme si, de la maison, M. Emerson avait pu l'entendre.

— Hier, je n'ai pas parlé du cèdre, parce que Gervaise m'avait prévenue que je ne devais pas dire qu'il était arraché. M. Emerson a désiré goûter dehors. On a servi sous le vieil épicéa.

Gaspard eut un soupir allégé !

— Vraiment ! vous n'avez pas parlé du cèdre ?

— Non. Rien que du pont, des arbres qu'on a ôtés du parc et des tennis, j'ai parlé. Vous savez bien, quand vous avez causé avec mon oncle Jacques ? J'ai répété ce que vous aviez dit.

Un geste violent échappa au factotum.

« Avais-je assez raison ! gronda-t-il, se parlant à lui-même. »

Et, à Jacqueline :

— Voilà pourquoi j'écarte les visites. Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre, un malheur...

— Il n'est pas arrivé de malheur, interrompit Jacqueline. M. Emerson a été seulement un peu fâché contre M. Bertin.

— Vous avez nommé M. Bertin ! s'écria Gaspard abasourdi. Vous le connaissez ?

— Non. C'est vous qui avez dit à mon oncle que M. Bertin avait commandé ce qu'on a fait dans le parc, et même qu'il avait envoyé des jardiniers pour

ça. J'ai compris ensuite qu'il eût mieux valu ne pas parler de ces choses. Je ne voudrais pas recommencer, parce que je crains de faire de la peine à M. Emerson. Alors, j'ai pensé que vous qui avez tant de soin de lui...

— Qui vous a raconté ça? interrompit-il.

— Gervaise. Elle assure que personne ne saurait le soigner et l'amuser comme vous.

Gaspard parut surpris.

Il ne fallait pas être grand clerc pour lire, sur le visage sincère de Jacqueline, qu'elle n'inventait rien.

— Merci à Gervaise, fit-il avec un sourire énigmatique. Si je vous comprends, Mademoiselle, ce que vous me demandez, c'est ce qu'il faut cacher à Monsieur des changements apportés autour de lui.

« Plus rien... Il n'y a plus rien à lui cacher: le mal est fait... »

A cette déclaration, un geste échappa à Jacqueline et son regard se tourna vers le fond du parc.

Elle pensa à *l'arbre enchanté* dont Gaspard ne paraissait pas se souvenir... Pauvre Jacqueline! Il était heureux pour elle que Gaspard, tout occupé d'envisager les tracas dérivant de la situation, n'eût point suivi la direction de son regard!

Le front soucieux, la tête baissée, il poursuivait, se parlant à lui-même:

« Il va falloir que je m'explique avec lui, à présent. Moi qui me surveille depuis cinq ans que je ne

le quitte pas, afin de ne point lâcher un mot de trop !... En voilà de la peine perdue ! sans compter les reproches qui m'attendent.

Et, avec une condescendance qui eût éveillé l'attention d'une personne moins naïve que Jacqueline.

— Le parc, tel que M. Bertin l'a fait dessiner, est plus beau qu'il n'était, selon moi, reprit-il, s'adressant à elle, mais les vieillards tiennent à ce qu'ils ont toujours vu. Cela se comprend. Vous avez dû lui faire beaucoup de chagrin. Pauvre homme ! Il est déjà si malheureux !

Des larmes montèrent aux yeux de la fillette.

— Ne pleurez pas. Il voudra savoir ce qui vous fait pleurer. Cela fera encore une histoire.

— Il ne le verra pas.

— Il l'entendra à votre voix. Les aveugles sont habiles à saisir ces nuances.

Line retint ses larmes et s'essuya les yeux.

— Et le violoncelle, je peux lui demander d'en jouer ? C'est ce chant, qui s'entend de loin, qui m'a attirée à Pierreclose. Et puis... aussi... risqua Line en interrogeant la physionomie de « l'enchanteur », avant d'aller plus loin...

Appliqué à retenir une parole imprudente qui avait failli lui échapper, Gaspard ne prit pas garde, encore cette fois, au jalon posé par la curieuse.

— Ah ! vous aimez la musique. Oui, oui, faites-le jouer du violoncelle tant que vous voudrez... ou plu-

tôt, tant qu'il voudra. Ne le contrariez jamais. Vous pourriez lui proposer une partie de dominos.

— Un aveugle ! jouer aux dominos ?

— Et très bien. J'y joue souvent avec lui. Cela me fait perdre du temps, mais il faut bien le distraire.

— Si je vous remplace, vous pourrez aller où vous voudrez.

— J'irai à mes affaires : je ne m'en plaindrai pas, répliqua-t-il avec son sourire indéchiffrable.

« Vous êtes ici pour longtemps, Mademoiselle ? »

— Jusqu'à ce que le médecin dise que je peux rentrer à Tours.

Gaspard considéra une minute la petite créature qu'il avait devant lui, avant de poser la question qui courait sur ses lèvres ; à la fin, il se décida et dit :

— Monsieur le lieutenant ne reviendra pas vous voir.

Jacqueline soupira.

Justement, dans sa dernière lettre, Jacques lui apprenait qu'il lui serait impossible de se rendre en Lorraine cet été.

— Il ne viendra pas, non. Il ne peut pas. Cela m'ennuie bien.

— Vous dit-il pourquoi ?

— Non.

— Il faut le lui demander, insinua Gaspard.

Jacqueline ne répondit pas. Elle venait d'aperce-

voir M. Emerson qui s'avançait appuyé sur le bras de Gervaise.

Elle courut à lui.

— Eh bien, petite fée, vous avez trouvé la porte close. Qui donc avait mis le verrou ?

— Moi, Monsieur, répondit Gaspard. Le pays est envahi par les chemineaux, en ce moment. J'en ai croisé six en venant de la gare. Pierreclose est isolé. Il faut être sur ses gardes. Mais, dès que j'ai entendu Mademoiselle, je suis accouru.,

— Et Castor aussi, fit Jacqueline en passant la main sur la tête du chien qui se frottait contre son maître.

— Vous l'avez apprivoisé ! articula Gaspard ébahi.

— Avec des gâteaux, oui.

— Ce qui ne l'a pas empêché, hier, de mettre en pièces le parapluie de ma petite voisine, intervint M. Emerson.

« Vous allez comprendre, Gaspard. Ce parapluie était rouge. Vous connaissez l'horreur de ce chien pour le rouge. Il n'en guérira pas ! »

— Qui s'est chargé de le corriger ; c'est vous, Gervaise ?

— En fait de punition, Jacqueline l'a invité à partager notre goûter, avoua M. Emerson.

— J'en apprends de belles sur ton compte, mauvais drôle, fit Gaspard en menaçant Castor du doigt.

— Monsieur, reprit Jacqueline, Gaspard vient de

me dire que vous saviez jouer aux dominos. Moi aussi, je sais y jouer.

— Gaspard ne voit que mon plaisir, comme toujours. Je suis persuadé que ce jeu vous ennuie.

— Au contraire, il m'amuse beaucoup. J'ai pris l'habitude d'y jouer l'année dernière avec une petite fille qui habite la même maison que mes parents, tout en haut. Sa chambre est triste. Elle donne sur la cour. On ne voit presque pas le soleil. Elle s'était cassé la jambe ; et elle s'ennuyait bien, parce qu'elle était seule ; son papa et sa maman travaillent dans une librairie.

« Alors, le jeudi et le dimanche, tout l'après-midi, je montais près d'elle et nous jouions aux dominos.

Jacqueline avait pris la main de M. Emerson et le guidait vers la cour d'honneur.

Immobile au milieu de l'allée, Gaspard regardait s'éloigner le vieillard et l'enfant, tout en méditant sur les embarras où le jetait « cette petite peste de Jacqueline ».

Oh ! sans y entendre malice, il le reconnaissait. Elle lui aurait obéi, s'il lui eût défendu, à temps, de parler, tout comme elle avait écouté Gervaise à propos du cèdre.

« J'ai bien endoctriné le curé et le médecin, il y a cinq ans ! Il est vrai que « le vieux » avait encore le cerveau malade. Ils ont compris la nécessité

d'écarter toute contrariété. A présent, l'habitude est prise...

« Savoir s'il a la tête solide, aujourd'hui, l'ancien Chamboran ? »

Ce nom de gloire militaire amena sur les lèvres de Gaspard une crispation dédaigneuse.

« C'est la guigne que cette petite se soit faufilée à Pierreclose pendant mon absence ; tout marchait si bien ! J'enrage !

« Et il me faut faire bonne figure !... J'aurais cru que Gervaise me détestait. Elle fait mon éloge ! Ça... je ne m'y attendais guère.

« Si je soigne mon maître ! Ah ! fichtre ! je crois bien ! C'est le grand rouage, le rouage indispensable. Qu'il disparaisse trop tôt, ses héritiers ne seraient pas longs à se priver de mes services... Et alors tout pourrait arriver.

« Il faut qu'il dure ! La partie la plus utile de mon travail... Sept ans de ma vie !...

Il jeta un long regard sur le parc, un regard qui le transfigura une fois de plus, en fit un autre homme, quelqu'un d'assez différent du factotum de M. Emerson.

« N'importe, murmura-t-il en s'éloignant, il est temps que ça finisse. Heureusement, les nouvelles sont bonnes. »

Et voyant le chien revenir vers lui :

« C'est encore moi que tu préfères ? »

Gaspard se mit à rire, lui donna de petites tapes amicales sur la tête et lui dit, en se dirigeant vers une grande remise dont il tenait la clef dans sa main :

« Puisqu'on nous en laisse le temps, viens prendre une leçon ».



X

Ce matin-là, Jacqueline avait décidé d'emporter des cerises à son vieil ami. On était au dix juin : les fruits d'un cerisier précoce étaient mûrs.

Très fier de son élève, Clément avait appris à Line que le verger de la Cerisaie était le seul à posséder cette espèce dans le pays.

Et de fait, en parcourant le potager de Pierreclose, dont les allées étaient bordées d'arbres à fruits, elle avait constaté que M. Emerson ne mangerait pas avant quinze jours des cerises de son jardin.

Quelle bonne surprise cela lui ménageait !

Et, avec celle d'un dessert de primeurs, il en aurait une autre.

Colette avait écrit la veille à Jacqueline. N'osant

emporter sa lettre à cause de Gaspard, celle-ci l'avait apprise par cœur.

Si ce terrible homme les laissait seuls au cours de l'après-midi, ce qui ne se produisait pas tous les jours, elle réciterait au grand-père la lettre de sa petite-fille.

Colette annonçait leur très prochaine arrivée. Son frère avait passé son examen écrit de façon très brillante. M. Bertin ayant accompagné sa femme et les enfants à Allevard, Colette et son frère en avaient profité pour accomplir leur petit coup d'état. Elle s'expliquerait par lettre avec son père.

Un télégramme expédié en cours de route précéderait les voyageurs...

... Toute joyeuse, Line gagnait le verger, suivie de Laubercie portant une échelle double.

— Je veux choisir les cerises moi-même, déclara-t-elle.

— Entendu, mamzelle, vous cueillerez les cerises, mais moi, je tiendrai la corbeille d'une main et l'échelle de l'autre, repartit Clément de ce ton ferme qui lui réussissait toujours. Laissez-moi d'abord mettre l'échelle d'aplomb.

Elle attendit en le regardant faire.

— Que de précautions ! Je ne suis pas si lourde !

— Pas lourde, non, mais si des fois, en vous *frelassant* vous tombiez ? Vous ne restez guère en place.

Jambe cassée : quarante jours de lit. Pas drôle, ça ! Ouais, mamzelle !

« Encore une calle devant : là, vous pouvez monter. »

Bientôt les fruits s'entassèrent sur le lit de feuilles préparé à l'avance. La corbeille pleine à déborder, Jacqueline tira de sa poche un morceau de pain bis, s assit sur le haut de l'échelle et se mit à croquer des cerises.

— Tu en veux, Clément?

— C'est pas de refus. Moi aussi, j'ai apporté un quignon de pain ; les cerises, c'est mon régal.

Elle lui jetait des bouquets de fruits qu'il attrapait au vol.

Et tous les deux riaient.

Tout à coup, Jacqueline cessa de rire, de manger et de faire la cueillette.

Bien que le cerisier fût planté dans le troisième rang, le siège élevé d'où, tout en mangeant, elle contemplait le paysage, lui permettait d'entrevoir un coin du parc de Pierreclose. Tout à l'heure, tandis qu'elle s'asseyait, son regard avait rencontré l'*arbre enchanté.* Oh ! sans le chercher ! Toute à ses cerises, elle n'y pensait pas.

Une opulente floraison de grappes mauves se suspendaient aujourd'hui à ses longs bras de fer ; mais le tronc peint de même teinte que les arbres voisins, des bouleaux à l'écorce argentée, s'en distinguait par

un miroitement dont le moindre rayon de soleil décuplait l'intensité.

C'était cette « luisance » qui avait appelé son attention.

Et, voilà que, tout à coup, un scintillement donnant l'impression d'un miroir qu'on agite sous la lumière, la força de fermer les yeux : deux secondes, pas plus !...

Quand elle les rouvrit, Gaspard se tenait debout devant l'arbre, avec Castor à côté de lui.

Elle resta saisie.

Par-dessus son éternel costume de chasse, « l'enchanteur » portait une longue blouse blanche. Il tenait d'une main un pinceau, de l'autre un pot dans lequel il le plongeait, avant de le promener sur la fausse écorce de l'*arbre enchanté*.

Hissé sur une petite échelle, il avait commencé par le haut du tronc, et Jacqueline pouvait suivre l'effet du travail : peu à peu, de l'apparence d'un bouleau, l'*arbre enchanté* passait à celle d'un chêne.

« Par où est-il venu ? » se demanda-t-elle, secouée du frisson qui l'agitait chaque fois qu'une preuve nouvelle fortifiait sa croyance au mystérieux pouvoir de Gaspard.

Et elle se répondit à elle-même :

« Je suis sûre que c'est *par le dedans !* j'en suis sûre ! Tiens ! Castor joue avec un lapin qui ressemble à celui que Gervaise a tué hier pour le mettre

n pâté. Bon ! le voilà qui le mange ! Comment ? Gaspard ne lui dit rien ? Ah ! il s'interrompt de peindre, l se penche pour le lui reprendre... Non... c'était oour le caresser ! Voilà qui est un peu fort ! »

— Qué que vous voyez, Mamzelle Jacqueline, s'informa Clément intrigué. Je parie que, de là-haut, rous avez découvert le nid.

— Un nid ! Non. Je regardais Gaspard peindre un rbre.

Clément se mit à rire.

— Y a une glycine après. Le tronc est large omme celui du gros hêtre que je vous ai fait voir 'autre jour.

— Oui.

— Il est en fer. Bertrand m'a conté ça. C'est une node qu'on a amenée. J'ai vu un de ces semblants l'arbres-là au château de Morfontaine, où que l'aîné le mes garçons est régisseur. C'est un rosier qu'on vait fait grimper à c'te charpente. C'était superbe, a pas à dire. J'ai jamais tant vu de roses à la fois.

— La glycine aussi est bien fleurie, mais tu t'es pproché quelquefois de cet arbre, Clément ?

— Y a plus de sept ans que je n'ai pas mis les ieds là-haut. Passez-moi donc des cerises, Mamzelle, 'il vous plaît.

Vénérande, qu'ils n'avaient pas entendu venir, lemanda :

— Y en a pas pour moi ?

— Tu veux remplir ton immense panier ! se récria Line effrayée pour le coup et prête à céder la place.

— En goûter seulement. Le panier, c'est pour les fraises. Je fais tantôt les confitures de ta maman. De quoi donc que vous parliez ?

— De Pierreclose. Clément me disait qu'il n'y était pas allé depuis sept ans.

— Y t'a raconté pourquoi ?

Enchanté de passer la parole à sa femme, Laubercie fit signe que non.

— Personne n'osait seulement s'en approcher, de ce temps-là, reprit Vénérande. Pendant que M. Emerson était fou, y a couru des bruits... On disait qu'on voyait, la nuit, des flammes dans le parc, que les arbres tombaient tout seuls, que le tonnerre grondait sous terre... Est-ce que je sais quoi tant ? On n'osait plus passer, le soir, le long des murs.

— Il n'y avait personne dans la maison ?

— Il y avait Gaspard. Il est venu s'y installer sitôt le pauvre M. Emerson parti. Mais on ne le voyait guère. Je crois qu'y devait aller souvent en voyage.

— Qu'est-ce qu'il disait, lui, nounou, de ces flammes et de ce tonnerre ?

— Gaspard n'est pas un homme qui se laisse interroger, ma petite. Personne ne s'y serait frotté. Ce qui était connu, c'est qu'on mettait le parc sens dessus dessous, qu'on plaçait un pont sur lequel un

char pouvait passer, qu'on bouleversait tout, quoi !

— C'est M. Bertin, dit Jacqueline.

— Ça s'est peut-être fait par ses ordres, mais il n'est jamais revenu à Pierreclose depuis le jour où il en est sorti derrière le cercueil de sa femme. C'est un de ses amis, un M. Hottghen, qui l'a remplacé pour installer Gaspard.

« Ce M. Hottghen, nous l'avons bien connu. M. Bertin l'amenait souvent, du vivant de sa femme. Il venait emprunter notre carriole pour courir le pays de grand matin, afin de ne déranger personne à Pierreclose, qu'il nous disait.

« On ne l'y a pas revu depuis sept ans.

« Mais toutes ces histoires de revenants, ça a fini dès que M. Emerson a été de retour chez lui. Ne vas pas lui en parler, mon bijou. »

— Sois tranquille.

A part elle, Jacqueline songeait :

— Quand je le disais à tonton que Gaspard avait l'air de réciter des mensonges ! Je le savais bien, moi ! Ce que je me demande, c'est pourquoi il ment...

Elle descendit de son échelle.

— A présent, dit-elle, montre-moi le nid.

Clément la souleva. Elle put contempler cinq petits pinsons bien emplumés, en train d'étirer leurs ailes.

— Ils n'y seront plus demain, prédit Clément, qui

s'attendait à voir la fillette en cueillir un dans le tas, pour l'élever en cage, comme faisaient jadis ses propres enfants.

Mais Jacqueline avait appris de sa mère à respecter la liberté des petits oiseaux. Quand elle les eût regardés tout à son aise, elle leur envoya un baiser et se laissa glisser à terre.

Vénérande avait précédé son mari et « le bijou » au potager.

A genoux devant une bordure de fraisiers, elle commençait la cueillette lorsqu'ils redescendirent, portant, l'un sa corbeille, l'autre son échelle.

Jacqueline abrita ses cerises sous une plante de rhubarbe, puis revenant auprès de Vénérande :

— Tu as deux paniers ; donne-moi le petit, je vais t'aider.

— Celui-là, mon bijou, il est à remplir pour notre dessert.

Jacqueline mesura de l'œil le panier minuscule, puis, ayant compté sur ses doigts, elle déclara :

— Ça ne tiendra pas. On est huit à table et il faut la part de la bonne, qui mange après nous.

— Dans un mois tout mon monde aura des fraises ; mais elles n'abondent pas assez à c't'heure pour que j'en donne aux valets. Les confitures de ta mère d'abord. Il ne faut des fraises que pour toi et pour nous deux Clément.

Jacqueline, obstinée, repartit :

— Maman aimera mieux avoir moins de confitures et que les gens de la ferme ne soient pas privés de dessert, pendant que nous en aurons, nous trois.

« A la maison, la bonne a sa part de tout ce qu'on sert sur la table, de tout ! »

— Cueille, trésor, cueille ! Le bon Dieu me garde d'aller contre les enseignements de ta mère !

« Va chercher un autre panier, Clément. Tiens ! v'là Frisonne qui rapporte un agneau né au pré ; la mère la suit. Occupe-toi de l'ouaille et envoie ici la pastoure, elle nous aidera. »

Quand Frisonne apprit qu'il s'agissait de cueillir des fraises pour le dessert, elle accourut en se passant la langue sur les lèvres.

— La demoiselle n'en veut pas manger sans vous, lui dit Vénérande, se parant de cette bonté, comme si elle était son œuvre.

Les deux fillettes se sourirent.

Elles ne se voyaient guère qu'à table, depuis que Line montait si souvent à Pierreclose.

C'était même un étonnement pour Frisonne qu'elle pût tant s'y plaire.

— Y ne vous est rien arrivé ? Vous n'ez rien entendu ? s'informa-t-elle, dès que la cueillette les eût éloignées de la fermière.

— Rien.

— Et Gaspard, quoi qu'y vous dit ?

— Gaspard ?...

Jacqueline leva les épaules.

— Il me dit bonjour quand j'arrive, et pas toujours gracieusement.

— Vous y fiez pas, conseilla Frisonne. C't'homme là, c'est pas quéqu'z'un comme nous autres.

Entraînée par cette similitude d'opinion, Jacqueline lâcha son secret.

— C'est un enchanteur, confia-t-elle à la petite pastoure.

— Oh !... Vous y « crayez » ?

— Oui.

— Ben... J'osais pas vous y dire, mais moi aussi, j' « crais ». S'y n'est pas enchanteur, il est sorcier : c'est quasiment pareil.

« Qué que vous ez vu, vous, mamzelle ? »

— J'ai vu l'*arbre*...

Vénérande se rapprochait. Elle n'en dit pas plus...

...A peu près au même moment, dans le salon de Pierreclose, avait lieu, entre M. Emerson et Gaspard, un entretien dont l'ensemble plongea ce dernier dans un abîme de perplexités.

Depuis un mois, M. Emerson vivait absorbé par la pensée de ses petits-enfants. Il avait parfois d'inexplicables distractions. Les parties de dominos ou d'échecs étaient coupées de longs intervalles durant lesquels son esprit s'évadait du jeu.

Assis en face de lui, appliqué à scruter sa physio-

nomie, Gaspard voyait les beaux traits de l'aveugle traduire les impressions les plus opposées, parfois.

A une morne indifférence, avait succédé, ces derniers temps, une nervosité singulière.

Il se reprenait à s'occuper de choses qui, depuis longtemps, ne retenaient plus son attention. Les moindres bruits du dehors l'agitaient.

Ce matin de juin, il lui échappa de dire :

— J'ai cru entendre la corne d'une automobile... Serait-ce celle du docteur ? se hâta-t-il d'ajouter.

Gaspard se leva vivement et courut au portail.

— Monsieur s'est trompé, il n'y avait personne.

— Ah !... laissa tomber M. Emerson, d'une voix lasse.

— Au portail il n'y avait personne, reprit Gaspard. Il se peut qu'une auto ait traversé le village et monte en ce moment la côte.

Il étudiait avec une curiosité fiévreuse l'effet de ses paroles sur le malheureux vieillard qui, ne se sachant pas observé, ne surveillait guère ses jeux de physionomie.

— Comme Monsieur s'intéresse au passage des autos. Est-ce qu'il attend quelqu'un ?

— On attend toujours quelqu'un lorsqu'on s'ennuie, répondit évasivement M. Emerson.

— Et Monsieur s'ennuie ! Cela devait arriver. Mlle Jacqueline n'amuse plus Monsieur.

— Chère petite ! Sa présence me fait, au contraire,

plaisir, très grand plaisir ! Et puis, elle aime la musique ; ce m'est une joie d'en faire pour elle. Mais qu'est-ce que je l'ai ? Deux ou trois heures, et, encore, pas tous les jours !

– C'est la faute de Vénérande. Il est vrai qu'elle a sa consigne. Elle m'a fait lire l'autre jour l'ordonnance du médecin : c'est précis. L'enfant doit vivre au grand air du matin au soir.

— Et moi, j'ai trop pris l'habitude de vivre enfermé.

— Par la volonté de l'oculiste, se hâta de rappeler Gaspard.

— Avouez, Gaspard, que c'est aussi un peu par la vôtre. Je vous ai si souvent parlé de mon parc, les premiers temps ! Vous avez craint mon désespoir en apprenant que mon gendre avait profité de mon absence pour tout saccager.

— Il y a un peu de cela, en effet, Monsieur, avoua Gaspard.

— Vous n'y avez pas peu de mérite. Cinq ans de discrétion sans une défaillance !

— La tranquillité de Monsieur m'est si chère !

— Merci, mon garçon, merci. Votre dévouement me touche, croyez-le.

« Il va falloir l'appeler ou aller le trouver, l'oculiste, reprit M. Emerson. Nous approchons de la date qu'il a lui-même fixée pour tenter l'opération.

— Je me permets de faire observer à Monsieur que

l'été est une saison défavorable. L'immobilité, la chambre obscure, l'air peu renouvelé, doivent être plus pénibles à supporter pour l'opéré qu'en septembre, par exemple. On pourrait remettre jusque-là.

— Nous verrons... J'y réfléchirai.

« Qu'y a-t-il là-dessous, se demanda Gaspard. Ce n'est pas l'ennui qui se lit sur sa figure, c'est l'impatience. Il faut que j'essaie de faire causer la petite. »

Voilà comment il se fait que lorsque Jacqueline se présenta à Pierreclose, chargée de sa corbeille de cerises, elle fut reçue par Gaspard, planté devant la porte à attendre.

— Qu'est-ce que nous apportons, Mademoiselle Jacqueline, exclama-t-il, de son air le plus avenant.

— Devinez !

En elle-même elle songeait :

— Ce ne doit pas être difficile à un enchanteur.

...Surtout lorsqu'un bouquet de cerises émerge de sa toiture de feuilles !...

— Ce sont des cerises ! s'écria Gaspard.

Sans s'apercevoir que son présent s'était révélé lui-même, Line, troublée, écarta la verdure.

— Vous l'avez su sans le voir, murmura-t-elle. C'est, c'est... surprenant. Elles sont très bonnes ; goûtez-y.

Gaspard en accepta quelques-unes en remerciant beaucoup.

Mon Dieu, qu'il était donc aimable ! Jacqueline n'en

revenait pas. C'était peut-être avec des cerises qu'on apprivoisait les enchanteurs. Quelle bonne idée elle avait eue d'en apporter.

— Cette attention aura, je l'espère, le don de dérider votre vieil ami, Mademoiselle, reprit le factotum. Depuis ce matin il est tout morose. Il rêve d'automobiles. Il croit à chaque instant en entendre corner. Cela lui a inspiré le désir d'en faire usage. Le voilà qui projette une absence.

— Un voyage ! Il veut aller en voyage, s'écria Jacqueline abasourdie. Et..

— Et quoi ?

S'il n'eût rien demandé, peut-être la pauvrette aurait-elle laissé échapper un mot imprudent. Mais loin de l'inciter à le dire, cette interrogation, soulignée par la curiosité qui se lisait dans les yeux de Gaspard, l'avertit de se taire.

— Et... que lui servira de voyager, lui qui ne voit pas où il passe ? reprit-elle, quand, laborieusement, elle eût extrait cette phrase de son cerveau aux abois.

Une voix glapissante interrompit ce colloque semé d'embûches.

Gervaise appelait Gaspard avec de grands gestes tragiques.

— Dépêchez-vous ! C'est Monsieur...

— Monsieur ?

Gaspard chancela. Mais d'un effort de volonté, il se raidit et prit sa course vers la maison.

Jacqueline en fit autant avec une certaine prudence, toutefois, à cause de l'instabilité de sa corbeille.

Elle était parvenue au bas du perron et se disposait à monter, lorsque Gervaise sortit du vestibule.

— Ah ! vous êtes là, mamzelle Jacqueline. Et vous apportez des cerises. Une bonne idée. Monsieur en réclamait justement ce matin.

— Que lui est-il arrivé ?

— V'là ! Y faisait la sieste. J'me figure qu'il a voulu se retourner. Quand on est aveugle !...

« J'l'ai trouvé par terre. En tombant du canapé, y s'est foulé le poignet. Va falloir le médecin. Avant de l'aller quérir, Gaspard enveloppe le bras de Monsieur de compresses et de bandes mouillées.

— Je peux entrer ?

— Dans un petit moment, quand y sera installé vers sa fenêtre, il a dit.

— Il faudrait mettre ces cerises au frais. Nounou les garde à la cave, elle.

— Moi aussi. Ces fruits-là ça tourne vite. J'vas les y descendre en portant au garde-manger ce qui est arrivé ce matin.

« J'sais pas ce qu'y a pris à Monsieur de faire venir un *niokre.* »

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous connaissez pas le jambon de *niokre ?* Ben vous en mangerez à Pierreclose. Y a encore dans la caisse une terrine de foies gras, des tas d'affaires !

Monsieur pense à vous inviter à déjeuner avec M. Lavaure, le médecin, pis M'sieu le curé !

« A présent, avec son poignet foulé, j'sais pus c'qu'y fera, reprit Gervaise. »

Tout en parlant, elle était retournée à la cuisine et Jacqueline l'y avait suivie.

La cave ouvrait à côté, au bas d'un escalier extérieur, entouré d'une rampe que Gervaise utilisait comme séchoir.

Gervaise se munit d'une lampe et du colis à déballer.

Lui voyant les deux mains embarrassées, Line, toujours serviable, s'empressa de déclarer :

— Ne vous occupez pas des cerises ; je vais les descendre.

Elle suivit en effet Gervaise, chargée de sa corbeille.

Mais elles n'avaient pas fait trois pas dans la cave que la lampe s'éteignit.

— Guignon de guignon ! grommela la servante, dépis quéques jours, ça me fait tout le temps ça. J'comprends pas d'où que vient c'te *soufflance*. Y doit s'être fait un trou dans le mur... J'ai point pris d'allumettes. Attendez-moi, mamzelle, je reviens.

Tandis que Gervaise remontait, Jacqueline regarda autour d'elle, cherchant à percer les ténèbres de cette cave profonde et obscure.

Tout à coup, un air vif souleva ses boucles courtes t lui glaça la nuque.

Elle fit volte-face ; le courant froid la frappa en lein visage.

« C'est de là que vient ce vent, se dit-elle. »

Sans poser sa corbeille, que Gervaise aurait pu eurter et renverser, craignait-elle, Jacqueline iarcha dans la direction qui lui était indiquée par action du courant.

A mesure qu'elle avançait, cette action perdait de a force. Quand elle toucha le mur, aucun vent ne se t plus sentir.

Par contre, un sifflement continu lui devint pereptible.

« Ça chante comme dans les greniers de la Ceriaie, lorsque nounou donne de l'air, constata Jacqueine. D'où ça vient-il ? »

Elle déposa sa corbeille à ses pieds.

A présent, appuyée au mur, elle écoutait et palpait utour d'elle, cherchant à découvrir l'issue qui donait entrée au vent dans la cave de M. Emerson.

Elle eut, tout de suite, la sensation de toucher uelque chose de plus froid et de moins rugueux que crépi où s'était promenée un instant sa main, dans es premiers tâtonnements.

L'idée lui vint de frapper contre la paroi qui l'avait lacée.

Son petit poing, appliqué de toute sa force pro-

voqua un bruit sourd et prolongé, comme si, de proche en proche, les échos le portaient loin, toujours plus loin...

Gervaise redescendait.

— J'ai découvert par où vient le vent, lui dit Jacqueline.

Mais, ne pouvant, dans cette nuit, à peine étoilée par la lueur fumeuse de sa lampe-pigeon, lire les paroles sur les lèvres qui les prononçaient, la pauvre sourde ne se douta même pas qu'on venait de lui parler.

Elle était du reste fort pressée.

Elle appela :

— Mamzelle Jacqueline ! Où que vous êtes ?

Line reprit sa corbeille si vivement qu'elle la pencha un peu. Il en tomba quelques cerises.

Courant rejoindre la servante auprès du garde-manger :

— Serrez cela s'il vous plaît. Et puis regardez-moi et écoutez.

— Pas le temps, mamzelle. La crécelle tourne ; c'est que Monsieur a besoin de moi. Faut que je remonte.

— Alors, laissez-moi la lampe. J'ai fait tomber des cerises, je veux les ramasser. Je refermerai la cave.

Gervaise était déjà à moitié de l'escalier...

Il s'écoula dix minutes avant que Jacqueline ne remontât.

Elle avait fait, grâce à la lampe, une étonnante découverte.

Sur la partie du mur qui résonnait comme un gong, les moellons et la crépissure avaient été imités avec une perfection telle que le toucher, seul, permettait de découvrir la supercherie

Et Line, emballée, se disait que ce devait être une porte, et que cette porte avait peut-être bien pour mission de garder tous les secrets de Pierreclose, de moitié avec l'*arbre enchanté.*

Fée, princesse, follets, qui logeait là?... Elle ne savait...

Mais sûrement ! sûrement ! quelqu'un habitait dans ces profondeurs qui venaient de se révéler à elle, et dont Frisonne pressentait depuis longtemps l'existence.

Elle rapporta la clef et la lampe.

Pour les cerises, elles gisaient encore où sa maladresse les avait laissé choir.

Lorsqu'elle entra à la cuisine, Gaspard s'y trouvait, occupé à se donner un coup de brosse.

— Tiens, Mademoiselle, vous étiez à la cave ? s'écria-t-il tout étonné.

— J'y ai descendu les cerises. Il y fait beaucoup de vent.

— Du vent ! Vous dites qu'il fait du vent à la cave ?

— Oui, beaucoup. Tout le temps la lampe s'éteint.

Elle avait, en lui répondant, une mine tout à la fois apeurée et satisfaite.

Il en fut frappé.

— Est-ce que vous avez eu peur, à la cave? Il est vrai qu'il y a des rats, de très gros rats.

Line se répéta intérieurement pour se rassurer.

« Rien que le bon Dieu qui peut lire en nous ce que nous pensons. »

Et elle répondit à Gaspard.

— Je n'ai pas peur des rats. M. Emerson va mieux?

— Pas mieux du tout. Je me prépare pour descendre chercher le médecin. Si vous pouviez, en attendant qu'il soit là, rafraîchir de temps à autre les compresses que je viens de mettre à Monsieur, cela le soulagerait.

« Vous trouverez préparé sur la table tout ce qu'il faut. »

« De quoi a-t-elle peur, se demanda Gaspard en enfourchant sa bicyclette. C'est en me voyant qu'elle a pris cette mine effarée. Je la regardais monter les escaliers de la cuisine, elle était plutôt souriante, avec de la curiosité plein les yeux.

« Que cette petite me gêne ! Elle fait plus ; elle m'inquiète. D'où vient le vent qui souffle dans la cave ? Je verrai cela en rentrant. »

Jacqueline avait rejoint son vieil ami.

Celui-ci endurait patiemment son mal. Il l'oublia

tout à fait en écoutant sa jeune secrétaire lui réciter la lettre de Colette. Si Gaspard les eût entendu rire, tous les deux, qu'eût-il pensé, pour le coup ?

— Mon pauvre Michel sera obligé d'écourter son premier séjour, dit M. Emerson ; le voilà admissible. Il reste l'oral...

« Je l'aurai pendant toutes les vacances si son tour vient de bonne heure. La lettre par laquelle commencera l'appel des candidats va en décider.

« Si c'est le C qui sort, l'alphabet tout entier défilera avant que son nom ne soit appelé. »

— Mais si c'est une des dernières lettres, on reviendra à l'A, puis au B, vous me l'avez expliqué, l'autre jour. Ce sera comme ça, vous verrez ! Je l'ai demandé au petit Jésus, à Marie, et même au bon saint Joseph ! Ainsi...

« Est-ce que vous avez prié, vous aussi, Monsieur ?... »

— Si j'ai prié, Line ! Prier c'est l'emploi de mes nuits, ces temps-ci surtout ! L'attente m'enfièvre. Je ne puis dormir. Je redoute que quelqu'un ne traverse nos projets.

— Qui ?

— Le sais-je ? Bertin, peut-être... Gaspard doit se douter de quelque chose. Il est sur le qui-vive, je le devine au son de sa voix.

« Je finis par penser qu'il y a de la jalousie dans

le souci que lui cause tout ce qui peut le rejeter à sa vraie place.

« Auprès de moi, en ce moment, il a presque rang d'ami. Je ne saurais jouer aux échecs avec lui sans le traiter en égal. Si j'avais mes petits-enfants auprès de moi, cela changerait. Il ne serait plus appelé que pour son service. »

Line écoutait sans penser à émettre un avis.

D'avis, au sujet de Gaspard, elle n'en avait plus. Son opinion changeait plusieurs fois dans la même journée.

A dix ans, on subit l'impression du moment, et si le moment qui suit en apporte une autre, on s'y range sans analyser les causes de cette fluctuation.

C'est ce qui survenait à Jacqueline.

Après avoir déclaré Gaspard « méchant de visage », par conséquent « mauvais dans son cœur », après en avoir fait un enchanteur puissant et redoutable, témoin de ses attentions pour M. Emerson, de sa douceur, elle gratifiait l'énigmatique personnage des plus rares qualités.

— Cette fois, s'écria soudain M. Emerson, c'est bien une auto qui corne. Voulez-vous envoyer Gervaise ouvrir le portail, mignonne. Ce doit être le docteur qui nous arrive.

C'était lui, en effet.

— J'entrais à la maison en même temps que Gaspard, dit M. Lavaure. Je n'ai eu qu'à faire faire

demi-tour à mon auto. Lui remonte à bicyclette.

« Ce n'est pas souvent que je vous vois seul, ajouta-t-il. Profitons-en pour causer un peu. Vous êtes très bien soigné, mais vous êtes beaucoup trop *gardé* par Gaspard, permettez-moi de vous le dire. »

— Cela va changer, docteur. Mes petits-enfants viennent me voir ces jours-ci, et j'espère conserver indéfiniment Colette. C'est encore un secret.

— Ah ! la bonne nouvelle ! Comment avez-vous réussi à combiner ce voyage sans que votre garde du corps en soit instruit ?

— Voici ma complice.

M. Emerson présenta Jacqueline, mit le docteur au courant de ce qui la concernait, et de ce qu'ils avaient accompli de moitié.

M. Lavaure se frottait les mains.

— Vous voilà hors de tutelle, Dieu merci !

Et, après avoir observé un instant l'adresse de la fillette, sa légèreté de main :

— Je vois que Mlle Jacqueline est aussi bonne garde-malade qu'habile secrétaire.

« Examinons ce poignet. Il faut que nous ayons l'air d'avoir fait quelque chose. Votre homme sera ici dans deux minutes. »

Gaspard parut sur le seuil comme le docteur achevait de prononcer ces mots.

— Déjà ! Vous êtes remonté bon train. Je vais avoir besoin de vous pour tenir le bras du malade.

« Mademoiselle, nous allons vous demander de faire un tour dans le parc. Si vous étiez présente à l'opération, votre vieil ami s'abstiendrait de nous invectiver, peut-être ; et, comme nous allons lui faire très mal, je tiens à lui en assurer la liberté ; c'est un bon dérivatif. »

— Petite fée, ajouta Emerson, je vous confie le soin de faire préparer le goûter. Rappelez à Gervaise que le docteur prend du thé, du thé fort, et qu'il préfère à tout les tuiles aux amandes.

— Je vous ai apporté des cerises. Faut-il aussi en faire servir ?

— Des cerises ! Je crois bien. Comme vous me gâtez ! Gaspard a beau m'y avoir accoutumé, j'y reste sensible.

... Le poignet était remis, le bras en écharpe le maintenait dans la position voulue : M. Emerson déclarait ne plus souffrir.

Gervaise entra chargée du plateau.

Sachant Jacqueline accoutumée à faire les honneurs du goûter, discrètement, Gaspard sortit du salon.

Toutefois, il n'alla pas plus loin que sa chambre.

Sur son bureau un broc plein de bière blonde et des sandwichs au jambon l'attendaient.

Entre Gervaise et ce singulier valet de chambre, les distances s'étaient établies d'elles-mêmes.

Pour la plus grande satisfaction de la cuisinière,

qui redoutait son voisinage, il prenait ses repas seul chez lui, à ses heures.

En prêtant l'oreille au bruit de ses pas, le docteur avait laissé échapper un sourire. Une seule porte interceptait les sons, car celle de Gaspard restait toujours ouverte lorsque son maître avait quelqu'un.

Se sachant surveillé, ce bon docteur entretint son ami des nouvelles de la région, le mit au courant de la politique et questionna Jacqueline sur son genre de vie à la ferme.

Puis il se leva en annonçant :

— Je reviendrai demain dans l'après-midi. Le matin, j'ai en perspective une tournée formidable : il y a beaucoup de malades en ce moment.

« Vous ne serez guère privé qu'une quinzaine de jours de jouer du violoncelle. Vous avez eu de l'esprit, de vous fouler le poignet gauche ! A demain, mon vieil ami.

« Mademoiselle, je compte sur vous pour distraire notre malade. Emerson, savez-vous où j'ai chance de rencontrer Gaspard. J'ai quelques recommandations à lui faire à votre sujet. »

— Il se tient habituellement dans sa chambre afin d'être à portée de m'entendre si je l'appelle, mais il a toujours à faire dans le parc, et comme il vous sait auprès de moi, il se peut qu'il s'y soit rendu. Gervaise vous renseignera.

Gaspard attendait le médecin sur le seuil du vestibule.

— Je pensais bien que vous auriez des instructions à me donner, Monsieur, dit-il pour expliquer sa présence.

— Nous allons avoir une petite réaction, et très probablement, un peu de fièvre, cette nuit. Ce soir, souper très léger : un potage et un œuf à la coque. Vous avez encore des cachets ?

— Oui, Monsieur ?

— Vous en administrerez un s'il est nécessaire pour provoquer le sommeil.

Les deux hommes, tout en causant, se dirigeaient vers le portail par le plus court.

Lorsque Gaspard eut refermé les deux lourds battants de la porte cochère sur l'auto du docteur, au lieu de se rendre auprès du malade, il alla droit à la cuisine.

Gervaise se lamentait de la disparition de son lapin.

Un sourire narquois souleva un instant la lèvre du factotum, mais il n'interrogea pas la bonne vieille.

Allumant une lanterne, il décrocha la clef de la cave.

— C'est-y que vous « vez » y chercher mon lapin ? demanda Gervaise d'un ton hargneux ; pas la peine, j'en ai fait mon deuil. Mais si vous pouvez bouch le trou par où que vient ce vent, je vous en saurai gr

D'pis quéques jours j'peux pas descendre sans allumettes. En ouvrant la porte ma lampe s'éteint,

— Vous n'avez qu'à faire comme moi, répliqua-t-il en lui montrant sa lanterne. Le vent pourrait souffler en tempête, il ne l'éteindrait pas. Enfin je vais voir à supprimer ce courant. C'est quelque soupirail dont le volet sera tombé.

Aussitôt dans la cave, Gaspard assura la liberté de ses mouvements par deux tours de clefs.

Puis il marcha sans une hésitation vers la paroi truquée devant laquelle s'était arrêtée Jacqueline.

Tout de suite la vérité lui apparut.

« Malédiction ! Je l'avais incomplètement fermée. Et le volet ? Aurais-je laissé le volet ouvert ? C'est il y a huit jours, quand Gervaise m'a appelé pour cette dépêche d'Hottghen que j'ai fait ce beau coup ! Cornes du diable ! »

Il appuya sur un bouton invisible à l'œil, peint qu'il était comme le reste.

La massive plaque d'acier qui tenait lieu de porte descendit dans le sol, laissant entrevoir, à la lueur du falot, un couloir large de deux mètres, assez haut, pour qu'un homme de très grande taille et coiffé d'un casque pût y circuler sans atteindre au plafond.

Ce couloir se prolongeait sous terre dans la direction de l'étang.

Peu de jour et beaucoup d'air s'y engouffrait par une ouverture encastrée dans la pile du pont.

Gaspard le suivit en maugréant.

« J'ai bien laissé le volet ouvert ! Je pensais revenir, et il m'a fallu courir au rendez-vous que m'assignait Hottghen, parbleu ? J'ai été stupide de m'affoler pour une lettre égarée ! Tout pouvait arriver.

« On finit par trop compter sur les atouts qu'on a en mains. Si Emerson est aveugle, si Gervaise est sourde, Jacqueline, la petite peste ! voit et entend pour trois.

Il doit y avoir à Pierreclose des choses qui l'intriguent. Son esprit est en éveil. Deux ou trois fois, je l'ai surprise à m'examiner comme on considère ce qu'on ne définit pas. A plusieurs reprises, elle a ouvert la bouche, tentée de me questionner. A quel propos ?... Qu'est-ce qui l'a retenue de parler ?... de quoi se méfie-t-elle ?...

Gaspard était parvenu à l'étroite ouverture par laquelle s'aérait le passage souterrain. D'un geste rageur, il releva le volet pris entre deux rainures, comme la porte donnant dans la cave, l'assujettit à l'aide d'une barre mobile et s'essuya le front.

« J'en ai chaud, murmura-t-il. »

Sans aller plus loin, il revint sur ses pas. Il n'était plus qu'à cinq ou six mètres de la porte, lorsque son pied glissa sur quelque chose de mou : il faillit tomber.

« Sur quoi ai-je marché !... »

La lueur de son falot projetée vers le sol, où il se

penchait, lui fit découvrir le bouquet de cerises qu'il venait d'écraser.

« Des cerises !... là ?... »

Sa conviction fut faite en un instant. Jacqueline avait voulu savoir ce qui provoquait le courant d'air dont se plaignait Gervaise...

Attirée vers la porte, le haut ne joignant pas, elle avait tout de suite compris qu'il lui fallait diriger ses recherches par là.

« Et... si invraisemblable que cela pût paraître, elle avait découvert le bouton qui déclanchait le ressort.

« Le hasard ! un hasard imbécile a conduit sa main ! Elle est entrée : en voilà la preuve. »

La pensée ne lui vint pas que ces cerises, tombées au pied du mur, s'étaient attachées à son soulier pour s'en détacher un peu plus loin... et se rencontrer sous son pied en revenant.

« Ma tête éclate ! ah ! je t'écraserai, atome ! »

Il sortit du couloir en titubant, comme un homme ivre. La porte du couloir bien fermée, cette fois, il alla jusqu'à l'escalier de la cave, qui se prolongeait à l'intérieur, de quelques marches, et se laissa tomber sur la dernière.

Quand il se releva, sa résolution, une résolution implacable, se lisait dans ses yeux cruels, pâlis par la colère jusqu'à n'avoir plus que la couleur de l'acier.

« Une vie en regard de ce que je défends, ça ne compte pas, laissèrent passer ses dents serrées...

XI

Lorsque, vers six heures, Jacqueline quitta Pier reclose, Gaspard l'accompagna.

Il la reconduisit jusqu'à la petite porte. Durant la traversée du parc, ils causèrent.

Gaspard avait le teint terreux, sa mâchoire de dogue s'avançait, agressive. Il dérobait l'expression de son regard derrière le voile de ses paupières à demi baissées : il semblait observer le sable qu'il foulait, rien autre!

Mais sa voix, dont il savait jouer comme d'un instrument docile, sa voix prenait, en s'adressant à sa petite voisine, des inflexions d'une douceur suave.

Comment se défier d'un homme dont les paroles ont l'air de glisser sur du velours?

Line, avec sa confiance de petit agneau cheminant à côté du loup, l'écoutait lui dire :

— Vous m'obligeriez, mademoiselle Jacqueline, en venant demain par le boqueteau de Rosey. Je serai occupé à attacher les espaliers le long du mur de la rigole. Je risquerais de ne pas vous entendre, ou de vous faire attendre beaucoup, si vous veniez par le chemin.

« En arrivant au pont, appelez-moi. Je n'aurai que deux pas à faire pour monter vous ouvrir. »

Le pont de l'étang, comme on désignait dans le pays cet ouvrage sans rapport avec sa destination, ne possède point de rampe. Mais sa longueur et sa largeur ont été calculées de façon que ses portes, en s'ouvrant, forment parapet.

Destinée à un aveugle, cette combinaison s'explique. Ce qui se comprend moins, c'est la nécessité d'une porte à chaque extrémité du pont.

Cette double défense donne un faux air de forteresse au pacifique domaine de Pierreclose, ainsi que le fit remarquer le docteur Lavaure, la première fois qu'il traversa le pont, lequel venait alors d'être posé !

A cette critique, Gaspard avait répondu :

— M. Bertin estime que la proximité de l'étang l'exige. Il ne saurait oublier que son beau-père a été fou.

— J'ai la conviction que cette crise a été purement

accidentelle, avait affirmé le docteur. Mais je ne saurais blâmer M. Bertin d'un excès de prudence. Dément, mon ami Emerson ne le redeviendra pas ; tandis qu'il y a peu d'espoir, je le crains, qu'il recouvre la vue. En combien de temps a-t-il cessé de voir ?

— Lorsqu'il a quitté l'établissement du docteur Blanche, ses yeux étaient déjà bien malades. Six mois avant de rentrer à Pierreclose, il ne pouvait déjà plus se guider.

— C'est alors qu'on aurait dû tenter l'opération.

— De l'avis de l'oculiste, elle n'était pas possible, tant à cause de l'état général qu'à cause de celui des yeux.

— Alors, soyez logique. Vous empêcherez votre maître de tomber dans la rigole, c'est parfait ; mais que ce ne soit pas pour le laisser tomber dans l'eau deux pas plus loin. Entourez l'étang d'un treillage et fermez-le par une porte solide.

Le docteur avait ajouté en riant :

— Emerson, qui tient tant à ses brochets, les verra ainsi défendus contre les maraudeurs.

— M. Bertin, lorsqu'il m'a fait l'honneur de me confier Monsieur, m'a interdit une fois pour toutes de l'ennuyer de ces détails. Je ne parlerai donc pas à Monsieur de ce treillage.

« Mais votre conseil sera suivi, Monsieur le docteur. M. Bertin se reprochera, comme je me le re-

proche, de n'avoir pas prévu le danger que vous me signalez. »

« C'est décidément un garde-malade précieux que ce garçon, s'était dit le docteur. »

Son opinion devait évoluer... Mais le jour où cet entretien avait lieu, ce temps était loin encore...

... L'étang avait donc été pourvu d'un treillage résistant, fermé par une porte cadenassée, et qui rendait ce chemin aussi sûr que l'autre.

Jacqueline le savait.

A la demande que lui fit Gaspard de modifier son itinéraire, elle répondit :

— Je viendrai par Rosey, je vous le promets. Bonsoir, Gaspard.

— Bonsoir, mademoiselle Jacqueline.

Une ou deux minutes, il la regarda s'éloigner. Puis il ferma la porte, mit le verrou et, à pas lents, reprit le chemin de la maison.

Comme il traversait l'avenue, il se rappela soudain n'avoir pas ouvert son courrier, pris en passant, lorsqu'il était remonté du village.

Deux lettres attendaient au fond de sa poche.

Il les amena au jour.

L'une était timbrée de Mulhouse, l'autre de Compiègne.

Celle venant de Mulhouse contenait ceci :

« Mon cher neveu,

« Le mariage de ta cousine est décidé. La date n'est pas fixée encore, mais c'est une question de semaines. On s'occupe des violons. Il y aura une belle musique. Tiens-toi prêt. »

Un mot d'amitié, une signature illisible terminaient ce court billet.

La seconde lettre était beaucoup plus longue. Elle émanait d'un ami qui annonçait sa très prochaine visite. Elle était signée Willem.

« Je la *grillerai* ce soir », se dit-il, glissant cette dernière missive dans sa poche.

Il relut une fois encore celle qui lui annonçait le *mariage de sa cousine.*

Tandis qu'il en méditait les termes, ses traits se transfiguraient.

« S'il me faut filer illico, je ne serai pas en avance de beaucoup. Moi parti, que surviendra-t-il ? »

Un long moment de réflexion le retint sur place, cette question posée.

« Moi parti, s'affirma-t-il enfin, rien ne peut survenir non, rien... Le volet se perd dans la maçonnerie. Jacqueline a découvert la porte de la cave, guidée par le courant d'air. En admettant qu'elle parle ce soir, comme demain elle ne sera plus là pour faire la preuve et que l'indication qui lui a servi fera

défaut, les autres ne découvriront rien. L'escalier de l'arbre? je défie qu'on le soupçonne. Les dessous de la remise sont à l'abri du regard le plus subtil...

« Néanmoins, j'ai été bien inspiré de ne pas consentir à ce que voulait Hottghen.

« On n'ira pas chercher sous la Cerisaie, et plus loin, les boyaux creusés à cinq mètres sous terre! Guidés par les arbres entaillés, nos hommes parviendront à les répérer du dehors quand il le faudra.

« Si j'avais permis une ouverture en plaine, sous bois, ces enragés braconniers que Laurencie tolère pouvaient tomber dessus.

« C'est moi qui ai eu raison contre Hottghen, l'avenir le prouvera, s'accorda Gaspard avec un redressement soudain du buste, un air d'autorité qui lui donna l'allure d'un chef.

« Quelques semaines!... Dans quelques semaines la noce! » se répéta Gaspard, les traits illuminés d'une joie farouche.

« Une si longue attente!... Qui en serait capable hors *nous!* »

Tout en songeant, il continuait à descendre l'avenue.

Il se porta jusque devant la remise, contre le mur de laquelle s'appuyait la niche de Castor.

Le chien somnolait, résigné à sa chaîne.

Eveillé au pas de son maître, il bâilla et s'étira d'un air ennuyé.

Gaspard le détacha.

— Patience, mon vieux, ça va finir. Va faire ta ronde.

Et d'un geste impératif, il lui indiqua les profondeurs du parc.

Le chien, docile, fonça droit devant lui.

Gaspard pénétra dans la remise et s'y enferma.

Au milieu, l'avant tourné vers la porte, une auto mobile attendait, prête pour un départ impromptu.

Il en vérifia toutes les pièces, s'assura que la provision d'essence suffirait à un long trajet, tira du coffre une casquette et des gants, ainsi qu'une perruque et une barbe noires faciles à adapter.

Puis il mesura de l'œil la position de l'auto par rapport à la porte.

« Ça va... murmura-t-il. »

Il s'en alla ensuite décrocher trois mannequins revêtus d'uniformes français, coiffés de képis, les porta vers un angle poussiéreux, encombré de paille, d'ustensiles hors d'usage. Sans y toucher, il pesa sur une barre de fer affectant la forme d'un porte-selle, fixée dix pas plus loin dans le mur.

Aussitôt, vers l'angle, deux dalles se soulevèrent avec leur charge de ferraille, laissant entrevoir un étroit escalier de pierre.

Gaspard prit les mannequins, et, l'un après l'autre, les fit passer par l'orifice.

Et la trappe retomba.

Il roula encore dessus une vieille brouette, s'assura que la poussière recouvrait partout les dalles, et se dirigea vers le fond de la remise.

Là, tout dut lui paraître en ordre, car il sortit aussitôt.

« Je crois que j'ai tout prévu. J'aurai affaire là-haut ! Mais la nuit est longue !...

« Va reprendre ton service, Gaspard, se commanda-t-il avec un rire dont l'insolence eût donné fort à penser à M. Emerson s'il avait pu l'entendre... »

La nuit devait se passer autrement que ne le prévoyait ce singulier serviteur.

Quand vers neuf heures, il voulut quitter la chambre de M. Emerson, celui-ci le retint. Il se sentait fiévreux, surexcité et craignait de rester seul.

— Installez-vous sur la chaise-longue, dit-il. Je sens que j'aurai besoin de vous. Et d'abord, j'ai soif.

Gaspard, qui l'avait prévu, apporta au malade un verre de citronnade et lui fit prendre en même temps un cachet, espérant ainsi provoquer le sommeil.

En effet, peu après, M. Emerson s'assoupit. Gaspard en profita pour gagner le premier étage. Mais une demi-heure plus tard, un vigoureux coup de sonnette le rappelait.

Vers une heure du matin, le malade s'étant endormi, il s'évada de nouveau.

Revenu dans la pièce du premier dont il s'était octroyé la possession, il courut d'abord au secrétaire.

En un clin d'œil, les papiers que renfermait ce meuble, jetés dans la cheminée, flambèren

Il glissa dans sa poche la réserve d'or et de billets qui constituaient sa fortune personnelle, classa dans son portefeuille, — et ce fut le plus long, — les pièces qu'il prévoyait lui être nécessaires, dans le cas où les circonstances l'obligeraient à fuir.

Car... Il était urgent de tout prévoir.

Qu'un témoin de ce qu'il méditait fût assez proche pour ne point se tromper à son geste ;ce geste auquel il se jugeait obligé, au nom d'intérêts qui primaient tout à ses yeux ?... Il lui fallait être en une heure de l'autre côté de la frontière.

Il se rapprochait de la cheminée pour activer la destruction des lettres qui brûlaient à feu mort, lorsque la sonnette de M. Emerson retentit trois fois de suite.

Gaspard eut un geste de révolte. Un instant il hésita. Enfin il prit le parti de descendre.

— Où donc étiez-vous ? s'informa le malade.

— A l'office, Monsieur. J'étais si en peine à votre sujet hier soir que je n'ai pu dîner. Et j'ai été pris tout à l'heure d'une vraie fringale. Je viens de manger un morceau.

— Avez-vous eu le temps d'achever votre collation ? Je serais peiné de l'avoir interrompue.

— Monsieur est bien bon ; j'ai fini. Monsieur veut-il que je lui fasse la lecture.

— Non, non. Reposez-vous. Il me suffit que vous soyez à portée de m'entendre.

La nuit s'acheva sans nouvel incident. Vers le matin, la fièvre tomba et M. Emerson s'endormit d'un sommeil profond.

Pour la troisième fois Gaspard remonta chez lui. Le mystérieux travail auquel il se livra lui prit près d'une heure.

Ce travail consistait à traduire en chiffres le contenu d'une liasse de papiers qu'il brûla ensuite avec un soin spécial, un soin dont il n'avait pas témoignagé pour le contenu des tiroirs.

Lorsque les cendres des documents écrits eurent été elles-mêmes enfouies au fond de la cheminée, et triturées jusqu'à n'avoir plus apparence de papiers brûlés, Gaspard glissa, dans la poche intérieure de son veston, le calepin où s'alignaient d'interminables chiffres.

« A présent, se dit-il, tout peut survenir, j'ai pourvu à tout. »

Pour la première fois, en quittant sa chambre, il n'emporta pas la clef ; la cage vide... à quoi bon ?

Gervaise le guettait du seuil de la cuisine, afin d'apprendre comment son maître avait passé la nuit.

— Pas trop bien, mais la fièvre l'a quitté. Il dort d'un bon sommeil. Que lui préparez-vous, à déjeuner ?

— Ben... des œufs à la coque.

— Il en a mangé hier soir.

— C'est pourtant vrai ! Y me reste un demi-poulet rôti. J'vas le mettre en blanquette avec une garniture de quenelles et de champignons.

— Et puis ?

— Dame ! J'avais compté sur les œufs. Comme légumes j'ai des petits pois.

— C'est maigre, pour un homme de bon appétit, qui n'a pas dîné hier. Je vais vous pêcher un brochet. Vous le mettrez au court-bouillon, et, pour l'accompagner, vous ferez cette sauce à l'estragon que Monsieur aime tant.

Lentement, en articulant bien, Gaspard répéta deux fois ses instructions.

— J'ai entendu, affirma la bonne vieille, qui ajouta, toute contente :

« Vous ez une bonne idée, Monsieur va se régaler. Allez quérir le brochet, je m'occupe du court-bouillon. »

Elle reprit, souriant à Gaspard :

— J'suis pas flatteuse, mais, vrai, quand j'vois le mal que vous vous donnez pour que Monsieur ne trouve point « d'os » dans son poisson, j'me dis que vous ez du mérite.

Gaspard s'éloigna sans répondre à ce compliment. Il fut absent une heure, mais il revint chargé d'un brochet de trois livres.

— Vous y ez mis le temps ! fit observer Gervaise.

— Il est pris depuis une demi-heure. Ce qui m'a retardé, c'est le cadenas. Je l'ai laissé tomber dans l'herbe ; impossible de remettre la main dessus.

— Vous l'ez pas retrouvé ?

— Non. Il va falloir que je remonte. Voulez-vous que j'assomme le brochet auparavant.

— C'est pas de refus. J'crains de tuer ces bêtes-là.

— Poule mouillée !

Gaspard traîna un peu dans la cuisine, après cette exécution. On eût dit qu'il cherchait à se faire employer. Puis l'heure vint de servir à M. Emerson sa tasse de lait, de l'aider à s'habiller.

Lorsque le vieillard fut installé au salon, il était dix heures.

Gaspard alla prévenir Gervaise qu'elle pouvait faire la chambre.

— Et ma sauce ?... Enfin, j'y vas. Mais j'aurai pas le temps de cueillir des fraises.

— Je vous les cueillerai, promit l'obligeant valet de chambre.

Il s'arrêta, eut l'air de se rappeler une chose oubliée :

— Ce qui m'ennuie, dit-il, c'est cette porte d'étang qui est restée ouverte. Il faut absolument que je remonte.

— Les fraises « pressont » plus que ça. Vous ez le temps d'ici ce soir. On ne veut pas venir voler le poisson en plein jour.

— Au fait, vous avez raison, approuva Gaspard, ayant l'air de se laisser convaincre.

Et, muni d'une corbeille, il se rendit au potager. Il avait réussi, Gervaise avait prononcé exactement les paroles nécessaires. Tout le servait...

... Vers une heure et demie, il remonta du côté de l'étang.

Un pli dur barrait son front. Ses yeux pâles éclataient d'une résolution froide. Son œuvre se dressait entre lui et tout sentiment humain.

Il tressaillit violemment, toutefois, lorsqu'une petite voix bien connue, qui vibrait joyeuse, lança à deux reprises :

— Gaspard ! Gaspard !

« Je ne vais pas « flancher », voyons !... »

Jacqueline contournait l'étang.

Tout en courant, elle agitait en l'air un papier bleu et criait :

— Ils viennent ! ils viennent ! ouvrez vite ! Il faut que je les annonce.

— Annoncer qui ? interrogea Gaspard.

— Michel, Colette.

— Eux !... Si je recule, tout est perdu !... A commencer par moi.

Cette pensée galvanisa sa volonté prête à se dérober.

Son plan, calculé d'avance, avec une précision mathématique, se vit exécuté comme une manœuvre.

En ouvrant la porte du pont qui bordait l'allée de l'étang, il feignit une glissade, chancela et fit quelques pas en oscillant d'une jambe sur l'autre, les bras tendus en avant.

Telle était la précision des gestes exécutés que sa main vint s'appuyer juste sur l'épaule de Jacqueline.

— Ah ! mon Dieu ! vous tombez !

Elle se raidit, mit toute sa force à le soutenir debout.

Mais sa force à lui pesait sur elle, l'obligeait à reculer... Ses petits pieds se posaient maintenant sur l'herbe glissante... L'eau les affleurait...

L'instant était venu...

Gaspard se redressa, étourdit Jacqueline d'un coup de poing à la tempe et la poussa dans l'étang.

Elle tomba sans un cri.

« Pas de témoins ? Vite un alibi, se dit le coupable : au village par le plus court !

En formulant intérieurement ces mots, il faisait du regard le tour de l'horizon. Et soudain, dans son rayon visuel, Michel surgit !... Michel qui, parvenu au tournant de l'allée à la seconde où le poing de Gaspard s'abattait sur l'enfant, avait assisté impuissant à ce drame rapide... Michel qui courait, et tout en courant, lançait son chapeau au hasard, arrachait veston, gilet et criait à sa sœur :

— Tandis que j'essaie de la sauver, Colette,

appelle les gens de grand-père ; qu'on arrête cet homme !

Mais Gaspard fuyait. Le pont traversé en six enjambées, il ramenait les vantaux en place en faisant jouer le mécanisme, poussait les verroux, mettait la barre : Colette n'escaladerait pas ! Et parvînt-elle à passer ?...

Un rire moqueur crispait ses lèvres.

« Les gens de M. Emerson ! Michel ignore que je les représente. S'il pouvait donc rester au fond de l'étang, lui aussi ! *Ça ferait un de moins !* se disait-il en courant à travers massifs et plates-bandes.

A envisager ses chances, le sang-froid lui revenait. Il détacha Castor et le fit entrer avec lui dans la remise.

— Je t'emmène, toi. Je ne t'ai pas dressé pour rien.

Trois minutes plus tard, l'auto sortait du parc...

Et Gaspard, méconnaissable, la lançait à toute vitesse sur un chemin qui contournait le village sans le traverser.

Au moment où Jacqueline, ramenée sur le bord de l'étang par Michel, reprenait connaissance, Gaspard avait déjà fait vingt kilomètres ; avant une heure, il serait hors d'atteinte, à cette allure-là !

Que se passait-il à Pierreclose ? La petite sortait de table ; elle avait dû être asphyxiée tout de suite. N'avait-il oublié aucun papier compromettant ?

« Non ! » s'affirma-t-il à lui-même.

Il s'avoua :

« J'aurais préféré éviter tout ça, mais je n'avais pas le choix. Jacqueline a fait elle-même sa destinée... »

Gaspard n'avait omis qu'une chose, en partant, c'était d'ouvrir la boîte aux lettres et d'y prendre ce que le facteur venait d'y déposer pour lui.

XII

Aussitôt Jacqueline revenue à la vie, Michel et Colette, agenouillés de chaque côté de l'enfant, et qui n'avaient échangé jusque-là que les paroles nécessaires pour les soins à lui donner, se communiquèrent leurs impressions.

— Je la crois sauvée, dit Michel. Son front ne saigne plus. Vois. Elle a dû heurter une pierre et s'évanouir en tombant. Elle n'a pas absorbé d'eau, ou très peu ; l'estomac s'est débarrassé... Mais quelle alerte ! De toute évidence, c'est un crime.

— Il est heureux que tu te sois trouvé là. Non, elle n'est pas restée longtemps sous l'eau, deux ou trois minutes à peine. Et on dirait qu'elle n'y a pas respiré, tant la suffocation a cessé vite.

— As-tu appelé ? Je ne vois venir personne.

Colette fit signe que non.

— Je tremblais pour toi, pour cette pauvre enfant. Savais-je de quoi cet homme était capable. Et s'il avait voulu t'empêcher d'atterrir ? Je vous gardais. On le rattrapera toujours.

Jacqueline regarda autour d'elle.

— Gaspard est là ? demanda-t-elle, de l'épouvante dans les yeux.

— C'était Gaspard ! s'écrièrent ensemble le frère et la sœur stupéfaits.

— Oui. Où est-il ?

— Il a fui, répondit Colette.

— Ah ! tant mieux !

Sa tête pâle se laissa aller sur le bras de la jeune fille qui la soutenait.

Elle respira à plusieurs reprises. On devinait qu'elle eût voulu parler ; mais la force lui manquait encore.

Elle essaya de s'asseoir sans y parvenir.

Bien que le soleil de juin, très chaud ce jour-là, frappât d'aplomb à la place où on l'avait étendue, elle était toute secouée de frissons.

« Où passer pour l'emporter à la maison, se demandait Colette. Cet homme a refermé la porte. J'ai entendu grincer des verrous, retomber une barre. »

Michel traversa le pont, se hissa à la force des poignets sur l'un des battants, en dépit des piques barbelées, et sauta dans le parc.

La barre déclanchée, les verrous tirés, les vantaux se rangèrent d'eux-mêmes à droite et à gauche.

— C'est drôlement machiné, se dit-il, immobilisé par la surprise.

Mais le moment eût été mal choisi pour étudier ce mystérieux mécanisme. Il retraversa le pont en courant, enleva Jacqueline sur ses bras ; Colette se chargea du veston, du gilet et du chapeau de son frère.

C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans le domaine familial.

— On n'aperçoit pas un domestique, remarqua Michel.

— C'est Gaspard, le domestique, dit Jacqueline.

— Comment ! il est seul !

— Oh ! non. Il y a Gervaise ; seulement elle est sourde. Elle ne vous entendra pas. Ce n'est pas la peine de l'appeler.

— Grand-père est bien monté ! dit Colette.

Debout au seuil du vestibule d'où elle surveillait le sommeil de son maître qui, brisé par sa mauvaise nuit, s'était assoupi dès au sortir de table, Gervaise regardait venir ces étrangers portant... quoi ?...

En reconnaissant Jacqueline, elle commença de s'émouvoir et marcha, à la rencontre du petit groupe.

— C'est-y qu'est arrivé du mal à la nièce à M. Jacques ? s'informa-t-elle.

— Je suis tombée dans l'étang, répondit elle-même

la fillette. Mais je n'ai fait que toucher le fond, M. Michel m'a retirée tout de suite.

Elle leva les yeux vers le jeune homme, lui sourit et prononça :

— Merci. Je ne pouvais pas le dire tout à l'heure.

— Vous ez toujours eu le temps de vous faire un trou dans la tête, répartit Gervaise, dont le regard allait, sans discontinuer, de Michel à Colette et de Colette à Michel.

Un souvenir très ancien, celui d'un jeune sous-lieutenant de hussards, remontait des profondeurs de sa mémoire, à la vue des deux visages juvéniles si pareils.

Ces yeux bleus, ombragés de cils et de sourcils bruns, ces cheveux d'un châtain clair, dont le creux des ondes se dorait au soleil, ces jolis traits encadrés dans l'ovale allongé des contours, ce menton coupé par une fossette, c'était le portrait « du Chamboran », comme on appelait Antonin Emerson au village : ce Chamboran qui était resté, dans ses yeux de jeune fille comme une merveille de beauté.

— Ce serait-y pas les petits-enfants de Monsieur, que j'aurais l'honneur...

— Eux-mêmes, interrompit Michel, ponctuant sa réponse d'un signe affirmatif. Mais nous causerons plus tard. Pour l'instant, ce qu'il nous faut, c'est un grand feu, un matelas et une couverture de laine,

énonça-t-il en s'efforçant d'accentuer comme il venait de voir faire à Jacqueline.

— Tout de suite, Monsieur.

Passant la première, elle les orienta vers la cuisine, dont le large foyer se prêterait mieux aux circonstances.

Bientôt le feu flambait ; le matelas, la couverture étaient chauds.

Tandis que Michel courait, tout ruisselant, embrasser son grand-père, Colette dévêtait Line, la séchait, la frictionnait et la roulait dans la couverture brûlante.

Son front ne saignait plus.

— Je suis bien, dit la petite malade.

Et, tout d'un coup, en une seconde, elle s'endormit.

Gervaise, les bras retombés le long du corps, en une attitude désolée, gémissait, se parlant à elle-même.

— Dire que c'est p'tête moi qui en suis la cause !

Michel revenait en courant. Son grand-père l'envoyait se sécher.

Il jeta un demi-fagot sur le feu, se planta debout sur le matelas, aux pieds de Jacqueline.

Il fut bientôt enveloppé d'une buée.

— Je serai sec dans dix minutes, et peut-être cuit, fit-il en riant.

— J'vas vous déchausser, M'sieu Michel, proposa Gervaise.

Le jeune homme se laissa faire.

— A présent, ma bonne, dit Colette, expliquez-nous ce que vous venez de prononcer. Comment pouvez-vous être cause de ce qui est survenu à Jacqueline.

Lorsque, après avoir fait répéter trois fois ce qu'on attendait d'elle, Gervaise eut fini par le comprendre, elle raconta d'un bout à l'autre, avec le luxe de détails et la précision que mettent les paysans dans le récit d'un fait qui leur paraît important, son entretien avec Gaspard, lorsqu'il rapporta le brochet.

Le frère et la sœur échangeaient d'un regard leurs impressions.

— C'est voulu, déclara Michel. Il fallait que l'étang restât ouvert, sans que cela parût prémédité. Rappelle-toi, d'autre part, Colette, l'explication que nous a donnée Jacqueline, quand j'ai manifesté mon étonnement, au sujet du chemin qu'elle nous faisait prendre pour venir ici. Je te le répète, nous sommes en présence d'un crime.

— Tu dois être dans le vrai. Mais avant d'en discuter, mon petit, je cours embrasser grand-père. Que doit-il penser ?

— Il sait que Jacqueline a besoin de toi. Et il paraît tant aimer cette enfant ! Cet « accident » l'a bouleversé.

— Dois je lui faire part de nos soupçons ?

— Pas tout de suite. Il est très ému. Laisse-le se

remettre. Heureusement, la joie de nous savoir là contrebalance son ennui !

A l'instant où Colette s'engageait dans le couloir, Gervaise, qui depuis un instant réfléchissait, s'écria tout à coup :

— Savoir ousqu'est passé Gaspard ?

Ce nom, prononcé par la voix glapissante de la pauvre sourde, éveilla Line en sursaut.

Elle ouvrit les yeux, se souleva sur un coude, et, l'air apeuré, demanda :

— Qui appelle Gaspard ?

— Personne ne l'appelle, mignonne, répondit Michel. Gervaise s'informe à moi où il est.

— Vous le savez ?

— Non.

— Fermez bien les portes. S'il revenait, il me jetterait peut-être dans le feu, puisqu'il n'a pas pu me noyer. Je ne lui ai rien fait, pourtant !

— S'il revient, il n'entrera pas.

Afin de la rassurer, Michel alla pousser le verrou de la porte qui ouvrait sur le parc.

— Et par ici ? fit Jacqueline indiquant le couloir.

— Me voilà sec. Je vais retourner auprès de grand-père un instant, puis je descendrai à la Cerisaie et je vous ramènerai Mme Laubercie. En attendant, Gervaise vous gardera.

— Elle n'est pas si forte que Gaspard.

— C'est vrai ; mais j'aperçois à la porte du couloir

une bonne serrure. Elle donnera deux tours de clef dès que je serai sorti. Et elle n'ouvrira qu'à Colette jusqu'à mon retour. Dormirez-vous tranquille ?

— Oui, promit la pauvrette.

Toutefois, elle ne referma les yeux qu'après avoir vu Michel s'en aller par le couloir et Gervaise tourner deux fois la clef dans la serrure, dès qu'il fut sorti.

Mis au courant de ce qui avait eu lieu, M. Emerson n'admit pas le crime. Trop de choses plaidaient en faveur de Gaspard. Il énumérait à ses petits-enfants les soins dont l'avait entouré cet homme. Ne connaissant de lui que sa voix, au timbre amorti, son pas silencieux, ses gestes pondérés, sa constante préoccupation d'écarter de lui l'ennui, le souci, la fatigue, le vieillard ne parvenait pas à se représenter ce serviteur exemplaire sous la figure d'un criminel.

— Où peut-il bien être ? il se sera caché. Cherchez-le, mes enfants, amenez-le moi. Je désire l'interroger moi-même. Dites-lui bien que je ne l'accuse pas. Assurez-le que Jacqueline est sauvée.

On respecta ses illusions. Michel sortit sans discuter avec son grand-père, et ce dernier put le croire occupé à chercher Gaspard.

De fait, le jeune homme se dirigea du côté des communs.

Il fut vite édifié par les traces de roues partant de

la remise, passant sous le porche et se dirigeant vers le chemin de traverse.

« Il est parti et voilà où il a passé, se dit-il. »

La fuite du meurtrier devait lui être confirmée à la ferme.

Bertrand y arrivait en même temps que le jeune homme.

Encore ébahi de cette rencontre, il rapporta qu'il avait croisé, une heure auparavant, une auto dans laquelle il avait reconnu Castor.

— C'est épatant, ajouta-t-il. Le chien ne suit que Gaspard. Il n'obéit qu'à lui. Y a que lui qui ait pu le décider à monter dans cette voiture. Et ce n'était pas Gaspard qui conduisait !

Michel demanda, railleur :

— Comment le savez-vous ?

— Le chauffeur avait une barbe noire.

— Si vous la lui aviez tirée, sa barbe noire, elle vous serait venue à la main, c'est probable.

« Est-ce que mon grand-père possède une automobile ? »

— Ni auto, ni chevaux, ni voitures. Tout a été vendu pendant qu'il était fou, répondit Bertrand. On a dû croire qu'il n'en reviendrait pas, le pauv' Monsieur.

— Cela élargit singulièrement le champ des suppositions, se dit à part lui le futur Saint-Cyrien, qui était un garçon réfléchi. La présence dans la remise

de Pierreclose d'une auto, prête à démarrer, accuse cet homme. Il a joué la comédie à Gervaise. On me dirait qu'il l'a jouée pendant cinq ans, à mon grand-père, je ne serais pas surpris.

« Et mon père qui le croyait confié à une perle ! Nous arrivons à point ! C'est à croire que Dieu est intervenu lui-même pour régler toutes les circonstances de notre voyage à Pierreclose. »

Toutes ces réflexions, Michel eut la prudence de les garder pour lui.

Après avoir donné au chauffeur l'ordre de préparer l'auto, il changea de vêtements, et monta en voiture avec Vénérande.

— Passez l'auto en revue, nous repartons dans dix minutes, annonça Michel, en mettant pied à terre devant l'avenue de Pierreclose.

Jacqueline s'était rendormie. Un peu de couleurs avaient reparu sur ses joues, sa respiration semblait normale.

— N'importe, dit-il à la pauvre Vénérande qui faisait de grands gestes et contemplait « le bijou » d'un air consterné, je vais vous envoyer le médecin.

— Je le préfère pour ma tranquillité, Monsieur. Une enfant que sa mère me confie !...

« Enfin, comment que ça a pu se faire ? »

Michel voyait poindre la scène, les larmes, toute la désolation qui couvait sous la coiffe de la bonne créature.

— Pas de bruit, surtout, se hâta-t-il de recommander. Si vous êtes raisonnable, l'accident n'aura pas de suites, c'est à peu près certain. En provoquant de l'agitation chez cette pauvre petite, vous pouvez déterminer un accès de fièvre et... qui sait?... un transport au cerveau.

— Ah ! seigneur ! Elle qui sort d'en avoir un !

« Je serai muette, Monsieur. »

Michel passa chez son grand-père.

— Eh bien ? Et Gaspard ? s'informa M. Emerson en reconnaissant son pas.

— Saviez-vous qu'il y eût une auto dans votre remise, grand-père ?

— Une auto ! chez moi ! Non. Comment le saurais-je?... La mienne a été vendue en mon absence, ajouta-t-il d'un ton un peu amer. Je l'ai appris lorsque j'ai exprimé le désir d'en faire usage. Je ne l'ai pas remplacée.

— Eh bien, Gaspard a dû s'en offrir une. La remise est ouverte ; le portail est ouvert. Les roues de l'auto ont marqué leur passage de l'une à l'autre. Quant à la niche de votre chien, elle est vide.

— Mais Gaspard ?

— Gaspard a filé avec son auto et le chien. Un cousin des Laubercie a reconnu l'animal sur la voiture.

— A-t-il reconnu Gaspard ?

— Non. Le chauffeur portait une barbe noire. Mais

que prouve une barbe ? La nécessité de se déguiser.

« Ce que Bertrand affirme, c'est que Castor n'aurait suivi personne autre que Gaspard. »

— Cela, je le crois, dit M. Emerson assombri.

— Les clefs de la remise et du portail ont disparu. Il les a sans doute emportées avec celle de la boîte aux lettres.

— Fais changer les serrures aujourd'hui même, mon enfant, recommanda le vieillard dont les illusions commençaient à battre de l'aile. Pour la boîte aux lettres, j'ai une seconde clef, je vais te la donner.

Il se fit apporter le trousseau, en détacha la clef du coffret à bijoux et la remit au jeune homme.

— C'est grâce à elle et grâce à la chère petite fée de Pierreclose que j'ai été mis en possession de ta lettre, ma Colette, reprit-il.

— A présent je m'explique ce que devenaient ma correspondance et la vôtre, grand-père. Gaspard devait vous faire signer une feuille blanche, écrire au-dessus de votre nom les quelques lignes qui me parvenaient. Quant aux miennes, il les subtilisait, c'est prouvé. Quel était son but ? Quel motif l'a poussé au crime ?... Le saurons-nous jamais ?

— Ah ! mes enfants ! s'écria M. Emerson, sortons bien vite de ce cauchemar, afin de pouvoir ensuite être heureux à plein cœur.

— Cela vient, grand-père chéri, ne vous faites pas de tourment.

— Il nous faudrait du monde, intervint Michel, pressé de se mettre en route. A qui puis-je m'adresser pour découvrir les domestiques dont nous avons besoin ?

— A notre curé ! Il connaît ses paroissiens mieux que personne. Tâche de découvrir d'abord un valet de chambre pour nous deux, une femme de chambre pour Colette. Nous verrons ensuite à nous procurer des jardiniers.

« Bertrand viendra en attendant, et peut-être même pourrons-nous le conserver. »

Appelant sa sœur d'un signe, Michel lui glissa à l'oreille, une fois dans le vestibule :

— Je rentrerai tard. Amuse grand-père, qu'il ne s'aperçoive pas de l'heure.

— Où vas-tu ?

— Au chef-lieu, prévenir la justice. Pour la sécurité de Jacqueline, pour celle du grand-père, il est urgent qu'on arrête Gaspard.

Colette approuva d'un signe de tête. Puis elle retourna s'asseoir à côté de son grand-père, prit sa main valide dans les siennes et lui dit gaiement :

— A présent, causons de nous. Je vais vous raconter notre voyage et vous lire la dernière lettre de papa. Elle vous contentera tout à fait.

« Il m'autorise à résider auprès de vous aussi longtemps que cela ne vous gênera pas. Il me réclame un

mois par an, afin de ne pas perdre complètement sa fille, voilà tout. »

— Il pourrait venir te voir ici.

— Ne le lui demandez pas, grand-père. Même à présent qu'il s'est créé un nouveau foyer, il souffre à la seule pensée de revoir Pierreclose.

— Pour faire saccager mon parc, jeter bas ma passerelle, tout transformer, il a cependant bien fallu que ton père vienne donner des ordres, protesta M. Emerson.

— Papa ! Il ne s'est occupé de rien. C'est un de nos voisins, son meilleur ami, M. Hottghen, vous l'avez connu ?

— Oui, oui... Je ne l'aimais pas. Eh bien ?

— C'est lui qui s'est chargé d'installer Gaspard à Pierreclose. Tous les ordres qui ont été donnés l'ont été par lui. Jamais, du reste, il ne nous a parlé du parc. Nous ignorions qu'on y eût touché.

— Ma petite-fille, je ne sais plus où nous allons.

« Ah ! une auto : celle du docteur. Veux-tu le recevoir. Il est entendu, n'est-ce pas, que, avec lui comme avec Vénérande, nous ne parlerons aujourd'hui que d'un accident, pour Jacqueline. »

— Il aurait fallu lui faire la leçon. Elle s'est fort bien rendu compte du geste de Gaspard.

— C'est inouï ! Je ne vois pas d'explication à un acte pareil.

— Moi non plus. Mais remarquez que nous ne sa-

vons rien de Gaspard, ni les uns ni les autres. M. Hottghen seul le connaît bien. Et j'en viens à me demander s'il a dit à mon père, au sujet de cet homme, toute la vérité.

— Il ne l'a pas trompé, quant à ce qui me concerne. Gaspard m'a parfaitement soigné et servi, répéta le vieillard.

Le docteur entrait.

La présentation faite entre lui et Colette Bertin, il examina le poignet malade, tout en interrogeant la jeune fille.

— Que m'a dit votre frère ? Jacqueline est tombée dans l'étang ! Comment la porte n'était-elle pas fermée ? a-t-elle eu un éblouissement, l'a-t-on heurtée ?

— Elle nous précédait dans le but de préparer grand-père à nous voir paraître. Elle courait très vite, Michel l'a vue tomber ; moi, non ; j'étais un peu en arrière.

« Si vous voulez venir auprès d'elle, docteur ?

« Grand-père, nous vous laissons un instant. »

— Oui, oui, allez bien vite. J'ai hâte d'être rassuré par le docteur lui-même.

Jacqueline venait de s'éveiller. Elle avait trop chaud, disait-elle, et demandait à se lever.

Le docteur s'assura que la plaie du front était superficielle, écouta la respiration et parut surpris de la trouver si libre, si égale.

— Elle a dû s'évanouir en tombant, dit-il.

— C'est après mon coup à la tête que je n'ai plus rien senti, expliqua la fillette. Mais avant je n'ai pas respiré. Je sais qu'on ne doit pas respirer lorsqu'on plonge ; papa me l'a appris.

— Vous savez nager.

Elle se mit à rire :

— Une fois, j'ai traversé la Loire avec papa. Je n'ai pas peur dans l'eau.

— Mes compliments, dit le médecin. On devrait apprendre aux enfants à nager comme on leur apprend à marcher. Voyez les résultats. Voilà une gamine qui, sachant qu'on ne doit pas respirer sous l'eau, a observé instinctivement ce précepte.

« Et il s'ensuit que, le secours étant venu sans retard, un accident grave se réduit à rien.

« Ne vous étonnez pas s'il lui reste un peu de courbature. Mais, je vous le confirme, son bain forcé n'aura aucune suite. »

Il ordonna une boisson chaude, puis il exprima à Colette le désir d'aller jusqu'à l'étang.

Ils s'y rendirent.

Sur l'eau, pas très loin du bord, un papier bleu flottait.

— C'est Jacqueline qui apportait ce télégramme, s'informa M. Lavaure.

— C'est elle. Elle a dû le lâcher en tombant.

— La porte de l'étang et celles du pont sont

fermées, d'habitude. Qui donc les avait ouvertes.

— Gaspard, sans doute. Il attendait Jacqueline par ce côté de la propriété. Ils étaient convenus la veille qu'elle prendrait ce chemin.

— Gaspard était là... il était là, répéta le médecin avec lenteur, et c'est votre frère qui s'est jeté à l'eau... Je ne comprends pas.

« Où est-il en ce moment, Gaspard ? Je ne l'ai pas aperçu, le portail était ouvert... c'est la première fois que le fait se produit. »

— Gaspard a disparu, murmura Colette acculée à la vérité.

— Allons donc ! s'écria M. Lavaure, faisant claquer ses doigts comme des castagnettes. Il y a longtemps que je sens venir cela !

« Pour le public, jusqu'à nouvel ordre, il serait peut-être bon de laisser s'établir la légende de la dépêche lâchée par Jacqueline et qu'elle aurait imprudemment essayé de rattraper.

« La vérité... c'est à la justice qu'il faudrait la dire. »

— Ce doit être fait. Lorsqu'il vous a quitté, mon frère se rendait au chef-lieu. Il doit également rapporter des serrures pour la remise et le portail.

— Gaspard a gardé les clefs ! C'est du toupet !

— Que penser autre chose puisqu'elles manquent ?

— Je me demande à qui nous avons affaire. Comme domestique, Gaspard m'a toujours inquiété ;

il était trop parfait. Je lui ai tendu souvent des pièges ; je ne l'ai jamais pris en défaut. C'est plus beau que nature.

« Vous êtes ici pour longtemps, Mademoiselle Colette ? »

— Mademoiselle ! Oh ! docteur ! Oubliez-vous que vous m'avez arraché ma première dent de lait ? Colette tout court, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers. Alors, dites-moi, Colette, jusqu'à quand êtes-vous ici ?

— Pour toujours. Je ne quitterai plus grand-père.

— Bien cela. Un bon point à Bertin. Je lui en ai donné assez de mauvais en lui voyant dévaster le parc.

— Je viens d'éclairer grand-père à ce propos : je vais vous éclairer aussi, docteur.

« Mon père n'est pour rien dans tout ce qui a été fait à Pierreclose. Ceux qui en ont l'initiative savaient sans doute qu'il s'était juré de n'y jamais rentrer... »

— Tout est inexplicable dans cet enchaînement de circonstances. Et plus inexplicable que tout le reste est le crime de Gaspard, confirmé par sa fuite. Je vous dirai un jour ce que je pense de ce gaillard-là. Aujourd'hui, il est trop tôt... je me borne à ce conseil : complétez le personnel de Pierreclose et ne vous entourez que de gens du pays.

— Deux jardiniers logés dans les communs, avec leur famille, un valet de chambre, une femme de chambre et la bonne vieille Gervaise. Voilà ce que nous jugeons nécessaire, grand-père, Michel et moi.

— Mon vieil ami commence à se ressaisir : cela me rassure. Mais, en ce moment, il doit me maudire de vous accaparer ainsi, le jour de votre arrivée. Allons le retrouver.

XIII

Michel avait fait du chemin. A quatre heures et demie on l'introduisait dans le cabinet du procureur de la République de X...

Après avoir mis ce magistrat au courant du crime dont il avait été témoin, et que, seule, son intervention avait empêché d'avoir son plein effet, le jeune homme l'entretint de la situation de son grand-père et de Gaspard.

Puis, prenant dans sa poche un paquet de lettres, de prospectus, de journaux, cueillis dans la boîte de Pierreclose en partant, il ajouta :

— Bien que je tienne cet homme pour un scélérat, je n'ai pas jugé devoir ouvrir sa correspondance : la voici, Monsieur le procureur.

Et il déposa le tout sur le bureau auprès duquel M. Dermont l'avait prié de s'asseoir.

— Permettez que je pare au plus pressé. Un chien de forte taille transporté en auto ne saurait passer inaperçu, s'il n'est pas trop tard...

— Le fugitif a deux heures d'avance.

— En auto c'est beaucoup. Si près de la frontière... c'est trop, j'en ai peur.

Les ordres donnés, afin que Gaspard fût signalé à tous les postes frontières, M. Dermont revint prendre sa place à son bureau.

— Voyons ces lettres, dit-il.

La première qu'il ouvrit portait le timbre de Mulhouse.

Elle disait :

« Mon cher neveu,

« La noce de ta cousine est retardée de quelques jours. Tu seras averti de la date ; viens aussitôt.

« Pas reçu cartes postales ; fais diligence.

« A bientôt. »

La signature, composée d'une demi-douzaine de jambages informes, encadrés d'un paraphe compliqué, resta indéchiffrable.

Le magistrat passa à la seconde enveloppe.

— Les voici, les cartes postales ; ce sont des photos. L'envoi vient de Compiègne.

Michel se pencha vivement.

— L'adresse a été mise par M. Hottghen, dit-il. Je n'en suis pas surpris ; il est en correspondance suivie avec ce Gaspard Ridder. Il le protège ; c'est lui qui l'a recommandé à mon père.

— Vous connaissez l'expéditeur de ceci ?

— C'est un ami de mon père, son plus intime ami. Ses études finies, mon père a passé deux ans à Berlin dans la famille Hottghen, pour apprendre l'allemand, et cette hospitalité a été rendue à M. Willem Hottghen par mes grands-parents Bertin. Voilà la genèse de cette amitié.

« M. Willem Hottghen s'est fixé en France ; il s'est fait naturaliser il y a dix ans. »

Le magistrat observait le jeune homme tout en l'écoutant, et s'étonnait à part lui de ce qu'il croyait lire dans ses yeux.

Il s'informa :

— Est-ce que M. Hottghen s'occupe de photographie?

— C'est sa distraction favorite. De chacun de ses voyages il rapporte des vues intéressantes

— Ces cartes ne le sont guère : voyez.

Michel eut un haut-le corps.

— Encore des bêtes ! Celle-ci ressemble à une araignée. J'en ai vu chez lui qui représentaient la

teigne de je ne sais plus quel végétal. C'est décidément une manie.

Michel devenait de plus en plus soucieux.

— Voyez donc, Monsieur le procureur, les deux imperceptibles signes qui semblent souder ce carré long à la naissance de cette patte ; on dirait deux chiffres.

M. Dermont s'arma d'une loupe.

— Ce sont des chiffres, en effet : je lis soixante.

Il passa la loupe à Michel :

— Moi aussi. C'est singulier, sous la lentille l'aspect d'ensemble se modifie. La ressemblance avec une araignée disparaît en dépit de la toile au milieu de laquelle se développe le dessin.

« Ce que je prenais pour une mouche ayant les pattes en l'air est en réalité un tronc d'arbre muni de courtes branches. »

— Voyons la troisième, se dit le magistrat préoccupé.

Cette dernière épître, expédiée de Genève, semblait répondre à une commande faite précédemment par le destinataire.

Toutefois, elle ne portait pas d'en-tête commerciale,

On annonçait l'envoi des articles demandés. Tous concernaient l'automobile livrée en mars et dont on se disait heureux que M. Ridder fût satisfait.

La signature n'était pas plus lisible que celle de la première lettre.

Soudain, le magistrat esquissa un geste de surprise. Au verso de la feuille, à la loupe, il venait de distinguer d'imperceptibles traits incolores, mais révélateurs par cela même.

L'entrée de son secrétaire interrompit cette étude instructive.

On venait de téléphoner que l'auto portant un chien avait franchi la frontière à quatre heures moins le quart.

Le passeport du chauffeur, au nom de Willem Hottghen, était en règle.

— Ils sont toujours en règle, fit ironiquement le magistrat. A quoi ressemble le M. Hottghen que vous connaissez, monsieur Bertin ?

— Il est brun, le teint coloré, les traits massifs, les yeux gris acier.

— Il porte toute sa barbe.

— Oui, Monsieur.

— Gaspard s'est fait sa tête, c'est évident. Comment est-il en possession de ce passeport ?... L'affaire est complexe. Je me demande quelles surprises elle nous réserve. Je vous serais reconnaissant de veiller à ce que tout demeure en l'état dans la pièce occupée par le valet de chambre de M. Emerson.

— Ah ! Et ces prospectus. Ils sont adressés à ce Ridder ; je les conserve. Voici les journaux de M. Emerson.

Michel prit congé.

A l'instant où les deux hommes allaient se séparer, le magistrat retint Michel pour lui dire :

— Il serait préférable que cette enfant ne quittât point Pierreclose avant notre visite.

« Je désirerais que M. le juge d'instruction et moi puissions avoir la primeur de ses confidences.

« Parviendrons-nous à percer le mystère de haine qui a poussé Gaspard à tenter de supprimer cette pauvre petite ? »

— En ce moment elle est terrorisée. Le seul nom de Gaspard l'affole. Je puis passer chez le docteur et obtenir de lui, pour Mme Laubercie, un mot enjoignant à celle-ci de ne point emmener Jacqueline avant demain.

— Quel est le nom de ce médecin ?

— Lavaure. C'est un vieil ami de grand-père ; un vrai Français, celui-là.

— Voudriez-vous dire que l'autre... le naturalisé, soit un Français de contrebande ?

— Votre question m'embarrasse fort, Monsieur. Ni ma sœur ni moi n'aimons M. Hottghen. Il nous est d'autant moins sympathique que nous avons toutes raisons de le croire l'instigateur des refus constants que notre père oppose depuis cinq ans à notre désir de revoir notre cher vieux grand-père.

« Mon père est bon, absolument honnête et droit, mais il est confiant à l'excès.

« Quant à M. Hottghen... Je suis trop prévenu

contre lui pour émettre une opinion. On est, je crois, facilement injuste lorsqu'on n'aime pas les gens. »

Le magistrat tendit la main à Michel.

— De tels scrupules s'expliquent. Réservez donc votre appréciation. Ne nous occupons aujourd'hu que de ce qui concerne Gaspard. Désirez-vous emporter une de ces photos afin de l'étudier à loisir en nous attendant. Nous serons à Pierreclose demain vers dix heures.

— Je n'osais vous en demander une, Monsieur le procureur, mais il est bien vrai que j'ai un grand désir d'étudier ce dessin *sur place*.

Le magistrat laissa échapper un sourire discret.

— Je vois que nous nous sommes compris, dit-il. .

Il était huit heures lorsqu'on se mit à table à Pierreclose.

Jacqueline parut au dîner. Elle se rassurait un peu. Elle se rassura davantage lorsqu'elle apprit de Michel que Gaspard et Castor avaient été vus à la frontière et devaient avoir atteint Metz.

Une crainte lui restait ; une seule ! C'est que ce terrible enchanteur eût emporté sa baguette et que cette baguette eût le pouvoir d'agir à distance.

— Qu'est-ce qu'il pourrait bien me faire ? se demandait-elle.

Et cette question, dont la réponse restait encore en suspens, grosse de menace, la gardait encore craintive, elle ordinairement si brave.

Prenant Vénérande à part, Michel lui avait remis le billet demandé au docteur en passant.

— Je ne peux pas quitter ce bijou, Monsieur, déclara Vénérande. Après ce qui est arrivé !...

— Elle n'a plus rien à redouter de Gaspard.

— Ça se peut ; mais, moi, je réponds d'elle à sa mère.

— Eh bien, couchez ici. Que l'enfant prenne du mal à sortir en pleine nuit pour rentrer chez vous, après son immersion, quels reproches ne vous adresseriez-vous pas ?

— Je veux bien coucher ici, Monsieur. En apportant le linge de nuit de Jacqueline, j'apporterai le mien. Il lui faut aussi d'autres effets pour demain.

— Tandis que vous descendrez à la Cerisaie, Gervaise et Colette prépareront les lits, et moi j'aiderai grand-père à gagner le sien. A tout à l'heure.

M. Emerson fut couché en dix minutes. Cette journée lui avait apporté tant d'émotions diverses qu'il avait grand besoin de repos.

— Dormez bien, lui dit Michel dans son baiser du soir.

— Oui, je dormirai bien. Je sais que demain, au réveil, Colette et toi serez à mon chevet. Cette certitude, mieux que les drogues dont on me sature depuis sept ans, m'aidera à m'endormir. Ah ! le bonheur ! quel médecin !

Revenu au salon, où avait été servi le dîner, Mi-

chel s'assit sous la lumière de la lampe, tira de son portefeuille la carte postale que lui avait confiée M. Dermont et se mit à l'étudier.

— Ce n'est pas une araignée. Une gosse de six ans ayant, seulement une fois, examiné une araignée, aurait disposé ses pattes comme elles s'offrent à l'œil. Qu'est-ce que ça peut bien représenter ?...

Il tournait la carte en tous sens, l'éloignait de lui, la rapprochait, la faisait évoluer d'une clarté intense à la pénombre du bord de la table pour la ramener brusquement sous la lumière crue de la lampe.

Il la tenait ainsi à bout de bras, et, les yeux mi-fermés, l'étudiait cette fois renversée, quand, derrière lui, vibra cette exclamation :

— Tiens ! l'araignée !

Michel se retourna.

C'était Jacqueline qui avait parlé. Après avoir aidé à préparer les lits, avant de se coucher, elle revenait dire bonsoir à Michel.

Il lui était devenu très cher. Si elle n'avait pas su le bien remercier de l'avoir sauvée, elle lui gardait une reconnaissance infinie et une grande admiration.

— Vous avez déjà vu ce dessin, mignonne ? demanda celui-ci.

— Oui. N'est-ce pas qu'il est laid.

— Vous avez de ces cartes ?

— Non, monsieur Michel, je l'ai vu sur une feuille de papier buvard que j'avais pris dans...

Michel eut un geste triomphant.

— Je brûle !... s'écria-t-il, je sens que je brûle ! Où était ce papier ?

— Dans le sous-main de .. vous savez bien...

— Gaspard, hein ?

Elle inclina la tête. Chaque fois qu'il lui fallait évoquer le souvenir de cet homme, ses terreurs réapparaissaient.

— Pourquoi avez-vous pris ce papier buvard ?

— Pour appuyer dessus la feuille sur laquelle j'écrivais à Colette. J'aurais risqué de faire des pâtés, si je n'avais pas séché souvent mes lignes. Je ne suis pas encore très habile à écrire, vous comprenez.

« Quand la lettre a été finie, cachetée, j'ai reporté l'encre, la plume, mais le papier buvard, je l'ai gardé pour en envelopper la lettre par crainte qu'elle ne se salisse. M. Emerson tenait à ce que je la serre dans ma poche, afin que personne ne la voie. Et, dans ma poche, il y avait eu des gâteaux. Alors elle n'était pas très propre.

« Vous pensez peut-être que je n'aurais pas dû emporter ce papier ? »

— Je pense au contraire que vous avez obéi à l'inspiration du bon Dieu en le gardant, petite Line ! Mais où donc portiez-vous cette lettre ?

— A la poste. Grand-père Emerson a voulu que je l'y mette moi-même.

— C'était prudent, en effet, repartit Michel, songeant au sort de celles qui avaient précédé !

« Et, ce papier buvard, vous l'avez jeté sans doute ?

Il tremblait que tel eût été le sort de cette pièce capitale.

— Non, Monsieur. Le reçu qu'on m'a donné était si petit que je l'ai enveloppé dedans ; j'avais peur de le perdre.

— Et... maintenant, où est-il ?

— Avec le reçu, dans le coffret où je serre les lettres de mes parents et celles de mon oncle Jacques. Celles de Colette y sont aussi, M. Emerson a voulu que j'emporte la sienne ; il avait peur, s'il la gardait, que... Gaspard la trouve.

— Comment ! vous, si vaillante, vous pâlissez encore en prononçant ce nom ! s'écria Michel voyant le visage de Jacqueline devenir blanc comme un lys. Sachez bien qu'il est hors d'état de vous nuire désormais. Un mandat d'amener est lancé contre lui ; il ne peut repasser la frontière sans être arrêté ; d'autant plus que j'ai donné son vrai signalement, et que, brun ou blond, il sera reconnu.

Jacqueline secoua la tête.

— Il est puissant, allez ! monsieur Michel.

— Je vous en prie, Line, ne m'appelez pas monsieur ; vous me rendez jaloux de ma sœur que, tout de suite, vous avez appelée Colette, sans plus. Vous

avez été si bonne pour grand-père ! Il semble que, tous trois, nous soyons ses petits enfants.

Jacqueline riait doucement, elle acquiesça :

— Je veux bien vous dire rien que Michel.

— Merci. Où est ce coffret, petite fée de Pierreclose ?

— A la Cerisaie, dans l'armoire de ma chambre. La clef est cachée sous mes mouchoirs de poche, dans le tiroir du milieu.

— Je ne pourrai jamais attendre à demain matin, se déclara Michel à lui-même. Je descends à la Cerisaie. Je remonterai avec Vénérande. Pensez-vous qu'elle me confie votre coffret ?

— Bien sûr que oui ! Si elle fait des façons, dites-lui que je vous ai envoyé le chercher.

— Entendu !

Enfiévré d'impatience, Michel prit à grand pas le chemin de la Cerisaie.

Jacqueline regagna la chambre où elle devait coucher.

C'était une jolie pièce tendue de cretonne rose qui avait été la chambre d'enfant de Colette. La jeune fille avait tenu à habiter celle de sa mère. Le deuil jeté par une mort tragique sur ses joies d'enfant ne les avait pas effacées : jamais elle ne s'était sentie plus proche de sa chère disparue que dans le cadre où, durant tant d'années, ils avaient été si heureux tous !

On avait monté, pour Michel, un lit dans la

chambre de son grand-père. Et cette disposition ne serait point modifiée tant qu'un nouveau valet de chambre ne viendrait pas le relever de garde.

Le jeune homme remonta au bout d'une demi-heure, en compagnie de Vénérande.

Il rapportait le précieux coffret.

— Jacqueline est endormie, s'informa-t-il à Colette.

— Pas même couchée ; elle attend son linge de nuit. Elle vient d'achever sa prière, poursuivit la jeune fille en riant ; une très longue prière qu'elle a voulu faire à genoux, bien qu'elle soit pas mal courbatue, la pauvre chérie.

« De ma chambre, je l'entendais faire ses recommandations à la Sainte Famille.

« Elle a supplié « son cher petit Jésus » d'enlever à Gaspard *sa baguette d'enchanteur*. A Marie, elle a recommandé de veiller sur la princesse — *s'il y en a une*, — dans les profondeurs d'où sortent les « *rrrrrr* » pareils au tonnerre quand il gronde, et les « han ! han » que Frisonne a entendus.

« Quant au bon saint Joseph, elle lui a confié la mission d'empêcher que grand-père, toi et moi n'approchions de *l'arbre enchanté*.

« Que dis-tu de cette prière ? »

— Je te répondrai demain. Conduis-moi auprès de Jacqueline.

— C'est que Vénérande doit procéder en ce moment à sa toilette de nuit.

— Eh bien, porte-lui ce coffret. Elle sait ce que j'attends.

Colette ne fut pas longtemps absente. Elle remit à son frère la feuille de papier buvard.

Du premier coup d'œil, Michel reconnut « l'araignée ».

Maintenant, revenu au salon, muni d'une loupe, il reprend la prière de Jacqueline au bon saint Joseph ; mais c'est pour lui demander :

— Vous qui savez où est cet *arbre enchanté*, mon bon saint Joseph, conduisez-moi tout droit vers lui, je vous en prie ! Vous savez bien qu'il le faut !...

XIV

« Il est cinq heures du matin.

Les oiseaux s'éveillent dans le parc de Pierreclose ; car depuis que le gros cerisier à fleurs doubles s'est transformé en neige parfumée, que le vieux chêne a reverdi, que les bouleaux se sont habillés de vert pâle et d'argent, les oiseaux ont repris confiance : ils sont revenus.

D'un arbre à l'autre, tout en lissant leurs plumes, ils jacassent : c'est un vacarme assourdissant.

Soudain, plus de concert : quelqu'un vient...

C'est un homme. Il n'a pas de fusil, mais avec ces perfides, sait-on jamais quelle forme prend le piège qu'ils préparent aux oiseaux ?

Abrités sous un bouquet de feuilles, le cou tendu, le bec fermé, les pauvrets épient le fâcheux.

C'est Michel.

Michel avance indifférent à ce joli réveil du jour. Il n'a d'yeux que pour l'araignée qui allonge ses pattes à l'angle de la carte postale.

Toutes ses facultés sont tendues vers le but qu'il poursuit : traduire ce dessin, *qui est un plan*, il en a la certitude.

Le plan de quoi ?...

Il remet encore un peu à se répondre. Il s'est arrêté au bord du premier tennis. De là, il tient sous son regard toute la partie du parc qui joint le verger de la Cerisaie.

Il compare. Il compte les pattes de l'insecte, il compte les allées... L'orientation, le nombre, tout concorde.

« C'est le plan de Pierreclose, *je le savais!* dès hier je le savais! »

Il marche jusqu'à l'extrême bord du tennis et constate qu'il pose le pied à la place même où, sur la carte, on lit le chiffre soixante.

Il marche en comptant. Le soixantième pas l'amène en vue d'un massif composé d'un cerisier à fleurs doubles, d'un chêne, de quelques cytises et d'un arbre qui, tout de suite, retient son regard.

Cet arbre a l'écorce d'un chêne et ce sont les grappes mauves d'une glycine qui se balancent à ses rameaux : ce n'est qu'un simple support.

« Un mannequin ! » le qualifie Michel.

Et, sans se douter qu'il exécute la seconde indication représentée par un chiffre illisible, le chiffre quatre, inscrit sur l'araignée, au niveau du porte-glycine, il franchit la bordure de gazon et marche droit à lui.

Le « mannequin » doit avoir été peint récemment : sur les rugosités de l'écorce, ses doigts s'engluent.

« Mon bon saint Joseph, murmure Michel en riant, est-ce que *ça le serait ?...* »

Il en fait le tour. La peinture s'oppose à ce que l'on reconnaisse la nature du métal.

Michel en racle quelques centimètres avec l'ongle.

« C'est de l'acier ! De l'acier pour supporter une plante sarmenteuse ! Il a vu ailleurs de ces « mannequins ». Ils étaient en mauvaise fonte. Pourquoi de l'acier ?... »

Celui qui, chez M. Hottghen, sert d'appui à une clématite bleue, se divise jusqu'à une certaine hauteur. Cela constitue une porte. Cette porte donne accès dans un réduit où l'on entasse pliants, balles de tennis, raquettes : c'est un placard.

En va-t-il de même pour celui-ci ? Michel examine le tronc sous toutes ses faces, il ne distingue pas une fente, rien qui révèle une disjonction, rien !

Il s'en dépite, et s'en prend au bon saint Joseph de son échec.

Le bon saint reste sourd à ses reproches. Michel remonte vers la maison un peu fâché.

Mais c'est un persévérant. Il reviendra, muni des ingrédients appropriés ; il lavera cette peinture qui vient d'être posée, et l'arbre-mannequin livrera les secrets de sa fabrication.

Inutile de s'attarder auprès de lui ce matin. Il est sept heures ; et tant d'autres soins le réclament !

Il n'a cependant pas perdu sa matinée : sa conviction est faite, la maison, les communs, le second tennis, le pont, correspondent aux divers signes qui, tant bien que mal, composent le corps, la tête de l'araignée.

Un point reste obscur, toutefois. En quoi la configuration du domaine de Pierreclose peut-il intéresser des gens qui habitent Mulhouse. Et qui sont ces gens ?

Enigme sur énigme...

Il ne reste plus à Michel que le porche à visiter.

Il a parcouru la remise, en a critiqué la tenue déplorable. Le pied enfonce dans un lit de poussière, de paille, de foin sous lequel disparaît le dallage.

— L'auto est bien mal, fait-il oberver au chauffeur. Je l'aimerais mieux dans la desserte qui sert de bûcher ; celle-ci est propre, au moins.

Le transport s'opère, l'auto est en effet très bien dans le bûcher, mais Michel qui « *brûlait* » tout à

l'heure, à présent « *gèle* ». Il a passé à côté du mot de l'énigme...

— Michel ! Michel ! où es-tu ? Viens déjeuner.

— Dans cinq minutes.

Il a encore à inspecter le porche : une vraie forteresse !

Mais cette forteresse ne possède point d'issue. Par où a-t-on accès dans le pigeonnier ; il se le demande.

La réponse viendra plus tard. Colette appelle de nouveau.

— Michel, presse-toi un peu. Ne laisse pas refroidir la soupe !

— La soupe !

— Eh oui ! Jacqueline est vouée aux potages de légumes le matin. Alors Gervaise a imaginé d'en faire pour tout le monde. La soupière est sur la table. Il s'en échappe un parfum de petits pois, d'asperges, de chou, de carottes... Est-ce que je sais tout ce qui est entré dans la confection de ce potage? Ce doit être exquis. Viens vite.

Quel amusant déjeuner !

M. Emerson lui-même voulut y prendre part.

Les convives étaient servis, Jacqueline transportait la première cuillerée à sa bouche, lorsque Michel, sans la regarder, mais observant du coin de l'œil sa physionomie, prononça :

— J'ai parcouru le parc ce matin, grand-père?

Tout n'est pas à approuver dans les modifications qu'il a subies, mais j'ai découvert un arbre magnifique.

« Quand je dis un arbre, se reprit le jeune homme, je me trompe. Il s'agit d'un simple mannequin en métal dont l'armature est envahie par une glycine. Quelques-uns de ses rejets se sont agrippés à un cerisier à fleurs doubles, son voisin de gauche. Plus près de l'allée, des cytises balancent leurs grappes d'or. Cela complète la gamme des couleurs. L'ensemble est charmant. »

Plus lentement, observant toujours Line, il poursuivit :

— L'arbre-support m'a beaucoup intrigué. Le tronc est énorme. Je m'en suis approché, persuadé qu'il devait s'ouvrir. Mais j'ai eu beau chercher la porte...

La cuiller de Line glissa de sa main tremblante sur son assiette qui se brisa.

— Heureusement, petite Line, il reste de la soupe, dit Michel amusé.

Et, se levant, il courut lui-même chercher une autre assiette qu'il remplit et posa devant sa petite voisine.

— Vous avez touché à *l'arbre*... murmura celle-ci tout bas ; et il ne vous est rien arrivé ?

— Si : je me suis sali les doigts, parce que la peinture était fraîche.

— Ça !... ça ne compte pas. Mais vous n'avez pas senti qu'on vous tirait pour vous faire tomber.

— Tomber où ?

— Je ne sais pas...

Voyant son grand-père écouter, Colette détourna l'entretien en parlant de Frisonne, sans réfléchir que ce n'était pas s'écarter du sujet brûlant.

Qui était cette Frisonne que Jacqueline avait nommée dans sa prière.

— Frisonne, c'est la « pastoure des ouailles ». Voilà comment dit nounou.

— C'est-à-dire la bergère des moutons de la Cerisaie, intervint M. Emerson. Drôle de petite bonne femme que cette Frisonne, je l'écoutais causer le soir avec sa tante, elle m'amusait.

— Vous l'avez eue à Pierreclose, grand-père. En qualité de quoi ?

— En qualité d'invitée, répondit-il plaisamment. Durant une maladie de sa « mère-grand », je lui ai donné l'hospitalité. Elle n'a pas dû se plaire à la maison, elle n'a jamais reparu depuis.

Colette, qui voulait tenir son grand-père en dehors des « légendes » auxquelles l'avait initiée la veille la prière de Jacqueline, regarda celle-ci et posa un doigt sur ses lèvres.

— Et qu'as-tu remarqué encore dans le parc demanda-t-elle à son frère.

— Deux tennis établis en bonne place, auxquels il ne manque que des joueurs.

— Vous n'aurez pas de peine à en recruter au village, assura M. Emerson. Vos petits amis d'autrefois ont fait comme vous ils ont grandi, mais ils sont là. Et notre curé, à sa dernière visite, m'a appris que le nouveau notaire avait deux filles charmantes.

— Cela vous fatiguera de recevoir, énonça Colette.

— Me fatiguer ! Ce qui me fatiguait, c'était cette claustration. Je veux tout de suite voir mon oculiste, afin d'être fixé sur mes chances de recouvrer la vue. Oh ! mes enfants ! mener la vie de tout le monde ! un rêve ! Ce serait presque pour moi comme si je sortais vivant du tombeau !

— Mon pauvre grand-père ! Oui, nous verrons sans tarder votre oculiste. Il habite Paris ?

— Non ; Strasbourg.

— Et il se nomme ? interrogea Michel.

— Le docteur Otto Stokaer.

— Encore un Allemand ! On dirait que nous manquons d'oculistes célèbres. Nous vous conduirons à Paris ou à Lyon aussitôt mon examen passé. Je me méfie de votre docteur allemand.

— « Grand-père, qu'il y a donc de gens dont je me méfie à cette heure, insista Michel, entraîné par le flot de ses préoccupations à en dire plus qu'il ne voulait.

Désespérant d'attirer l'entretien sur le terrain banal

où elle eût souhaité le voir s'établir ce matin, Colette proposa :

— Grand-père, allons respirer, nous aussi, le parfum des cytises et de la glycine, voulez-vous ? Tu viens, Michel.

— Pas tout de suite. Je vous rejoindrai. Je monte explorer le premier étage. Je suis à la recherche d'une jumelle marine.

— Si on n'a pas touché à la mienne, elle doit être dans l'une des vitrines de la bibliothèque. Tu te souviens, Michel, c'est la pièce qui se trouve au-dessus du vestibule.

Michel découvrit sans peine ce qu'il cherchait. Avant de redescendre, il entra dans la chambre de Gaspard, en ouvrit les persiennes. Mais il remit la clef dans sa poche.

Il agit de même pour le petit bureau du rez-de-chaussée. Puis il s'assura que le papier buvard portant « l'araignée » était toujours, avec la carte postale, dans son portefeuille.

Dix heures ayant sonné, il descendit ouvrir le portail, et se tint sur le seuil.

Les magistrats ne tardèrent pas beaucoup.

En apprenant que M. Emerson se promenait au fond du parc, le procureur de la République et le juge d'instruction, qu'accompagnaient un scribe, demandèrent à Michel de les conduire d'abord à la chambre de Gaspard.

Ainsi qu'ils s'y attendaient, la perquisition ne livra aucun document.

La cheminée fut moins discrète que les meubles. Tout un paquet de lettres avait échappé au feu. Michel reconnut celles que lui et sa sœur avaient écrites à leur grand-père, en ces dernières années. Il ne fut surpris que d'une chose, c'est que Gaspard eût attendu jusqu'à ce jour pour les détruire.

Avec ces lettres, les cendres ne livrèrent que des parcelles sans valeur.

— J'ai toujours ceci, annonça alors le jeune homme.

Et il mit la feuille de papier buvard sous les yeux de MM. Dermont et Monthoy.

— Tout à l'heure vous constaterez vous-même, Messieurs, que cette bestiole est un plan du parc. Et, à présent, je vais vous raconter d'où me vient le papier buvard. Je tiens de la même source des renseignements d'un certain intérêt, non au point de vue du crime... *à l'autre.*

— N'écrivez rien, Blaizy, dit M. Dermont. Vous n'avez à enregistrer que ce qui concerne le crime.

Le vieux petit greffier qui avait déjà préparé son stylographe le réintégra dans l'étui.

— Il sera intéressant de faire causer votre jeune amie, mais nous devons d'abord tirer au clair la tentative de meurtre. Voulez-vous nous conduire sur les lieux, monsieur Bertin, demanda le procureur.

— Ne pourrait-on voir cette « Frisonne » qui, d'après la prière de Mlle Jacqueline, a entendu des bruits si étonnants? ajouta le juge d'instruction.

— Je vais l'envoyer chercher.

Vénérande en fut chargée. Michel irait lui-même appeler Jacqueline, qui avait accompagné sa sœur et son grand-père dans le parc.

La pauvrette était fort en peine.

Elle n'avait pu empêcher Colette et M. Emerson de s'approcher de l'*arbre enchanté*. Ils rôdaient alentour. Qu'il ne leur survînt pas quelque aventure terrible?

— Vous devriez leur dire d'aller ailleurs, conseilla-t-elle à Michel.

— Voyez, ils s'éloignent d'eux-mêmes. Venez, mignonne, on nous attend.

— Qui nous attend?

— Des amis. C'est donc bien l'*arbre enchanté*, ce fameux porte-glycine! interrogea-t-il en riant.

— C'est celui-là, répondit Jacqueline très grave.

— Comment savez-vous qu'il est enchanté?

La petite bouche de Jacqueline se pinça, tout son visage s'emplit de mystère.

— Je le sais parce que je l'ai vu, répondit-elle.

Les deux magistrats se promenaient aux environs du premier tennis. La petite voix claire de Line leur parvenait distincte. Ils prêtèrent l'oreille.

— Vous voulez que je vous le dise? prononçait-elle.

Vous m'avez sauvé la vie. Il faut bien que je vous fasse plaisir. Eh bien, voilà ce que j'ai vu.

« L'arbre était pareil à aujourd'hui. Et voilà que Gaspard l'a touché avec sa baguette...

— Vous l'avez vue, sa baguette ?

— Il me tournait le dos, je ne pouvais pas la voir. Mais il l'avait, bien sûr ! Sans ça l'arbre ne lui aurait pas obéi.

— Et qu'a-t-il fait, l'arbre ?

— Il s'est ouvert *tout seul !* Gaspard est entré dedans, et, après une petite minute, *l'autre* est entré aussi... L'arbre s'est fermé... Et voilà !,..

— C'est épatant ! déclara Michel sans rire.

Soudain, il se produisit cette chose extraordinaire. Ayant relevé la tête, Jacqueline aperçut les deux magistrats, et, au lieu de s'arrêter, intimidée par la présence de ces étrangers, elle lâcha la main de Michel et se mit à courir vers l'un d'eux en criant :

— Monsieur Charles ! Quel bonheur !

Et elle sauta au cou du juge d'instruction.

— Comment, c'est toi qu'on a voulu noyer, ma pauvre Line, fit-il, enlevant la fillette et lui mettant deux baisers sur les joues.

— Oui, c'est moi. Si mon oncle Jacques avait été ici, Gaspard n'aurait pas osé me jeter dans l'étang !

— Mais Jacques est loin... Et puis il ne soupçonnait pas que tu fusses en danger à la Cerisaie.

« Ah ! çà ! pourquoi te hait-il, ce Gaspard ? »

— Je n'en sais rien, je ne lui ai rien fait.

M. Monthoy amena Jacqueline à son collègue et lui expliqua :

— Jacqueline Mervent est la nièce d'un de mes bons amis. Jacques Lefers a fait ses études avec mon frère cadet. Mon père était son correspondant, Jacques et les siens sont de la famille.

« Ne te bouleverse pas, petite Line. Te voilà tremblante comme un oiseau pris. M. le procureur et moi veillons sur toi. Nous sommes venus aujourd'hui afin de réunir les preuves nécessaires à faire arrêter Gaspard où qu'il soit. Raconte-nous ce qui s'est passé. »

Oh ! à présent, Jacqueline voulait bien. La présence d'un ami de son oncle la rassurait.

Elle se prêta à la reconstitution du crime, elle conta par le menu sa première visite à Pierreclose, son installation sur le pommier qui lui servait d'observatoire, ses conversations avec Frisonne la pastoure, à propos des follets, des lavandières et du reste.

Même, elle parla de la visite de son oncle Jacques à Pierreclose, et répéta ce qu'il avait dit à propos du pont : « Que sa batterie y tiendrait et qu'elle serait même bien placée ».

Les deux magistrats échangèrent avec le futur Saint-Cyrien un regard entendu.

— C'est dans l'intention d'explorer les lointains que je m'étais muni de cette jumelle marine, dit Michel.

— Remontons jusqu'au pont, proposa le procureur.

Après avoir mis au point la lorgnette que le jeune homme lui avait passée, M. Dermont rencontra d'un côté l'une de nos forteresses, de l'autre les pentes dont la colline de Pierreclose était la sentinelle avancée.

— Voyez donc ça, Monthoy, dit-il. Pierreclose est une position stratégique de premier ordre.

— Comment ! Voilà Frisonne ! s'écria tout à coup Jacqueline. Elle qui ne voulait pas revenir !

Traînée par Vénérande, Frisonne remontait en effet une allée que l'on apercevait du pont.

Elle pleurait.

Son petit bonnet noir, mis de travers, lui cachait presque l'œil droit et ses cheveux ébouriffés s'échappaient en paquet de l'autre côté du front.

— Va donc chercher cette petite pastoure, puisque tu la connais, Jacqueline, insinua M. Monthoy. Elle paraît amusante.

Jacqueline courut à sa rencontre.

Que lui dit-elle pour la rassurer ?

Ce qui est certain, c'est que Frisonne ne pleurait déjà plus que d'un œil, lorsqu'elle aborda « ces étrangers ».

Ils étaient si charmants l'un et l'autre, ils savaient si bien s'y prendre que, moins de deux minutes après leur avoir dit, au commandement de Jacqueline, un

bonjour rechigné, Frisonne babillait à son habitude, ayant repris tout son aplomb.

— Oui, M'sieurs ! J'ai entendu des « *rrrrrrrr* » qu'on aurait dit le tonnerre. Ça grondait par là-dessous, précisa-t-elle en allongeant sa main brune dans la direction du potager. Pis, ça faisait des « *han ! han* » comme le mitron quand qu'y geint en battant sa pâte. Pis, quand je couchais ici, j'ai entendu rouler des chars. Même qu'un chevau s'a ébroué. Et le matin ? Bernique ! pas une marque de fer ni de roue. Pis la nuit d'après y est venu quat'autos. J'avais été voir par le volet de l'aut'chambre, ce coup-là. J'les ai comptées. Gaspard les a fait entrer dans la remise. Y s'étions *longes* quasi comme des maisons !

« Le matin, avant d'aller à l'école, j'vas regarder par le trou de la serrure ; Gaspard était descendu au village pour les commissions ; je risquais rien. Ben, *crayez-y* si vous voulez, les quat'z'autos étions pas dans la remise ! Et, devant le portail, on aurait pas dit qu'y avait passé des voitures. C'est pas sorcier, ça ? Mamzelle Jacqueline dit que Gaspard est un enchanteur. Elle a ben raison, allez ! »

— Elle a sûrement raison, opina le procureur. Mais comme Gaspard a quitté Pierreclose et qu'il n'y reviendra pas, tu peux, toi, y revenir sans crainte, petite Frisonne.

On la congédia. Et Jacqueline fut dépêchée à

M. Emerson, avec mission de lui annoncer qu'il avait des visites.

— Voilà de quoi occuper vos vacances, monsieur Bertin, dit l'un des magistrats, tandis qu'ils étaient seuls.

— Ces recherches seront en effet leur emploi, Monsieur le procureur.

— Ne perdez pas de vue qu'il vous faut opérer seul. Rien ne doit transpirer, de ce qui touche à ce côté de l'affaire ; la défense nationale y est intéressée. Le jour où vous aurez un résultat acquis, venez me voir, je vous dirai qui doit en être informé.

XV

Pierreclose semblait à M. Emerson l'antichambre du paradis.

Autour de lui, en quinze jours, tout s'était transformé !

La maison, sortie de son long sommeil, était rétablie dans son premier état. Le vestibule remeublé, orné des panoplies qui existaient jadis, avait repris un air habité.

Le personnel, recruté dans le village même, était au complet.

Bertrand, nommé chef jardinier, s'était adjoint un aide de son choix dont il répondait. Les Réveillé, de braves gens, autrefois domestiques à Pierreclose, et que Gaspard avait renvoyés aussitôt investi d'un pouvoir sans contrôle, avaient été heureux de reve-

nir. La femme, Estève, remplissait l'office de femme de chambre, le mari était attaché au service de M. Emerson, et, à ses moments perdus, secondait Bertrand au potager.

Toutes les serrures extérieures avaient été changées.

La sécurité de Pierreclose assurée par ces mesures prudentes, on s'efforçait d'oublier Gaspard.

L'enquête s'était poursuivie discrètement.

La version de la dépêche tombée dans l'étang, et que Jacqueline avait tenté imprudemment de rattraper, ce qui aurait amené sa chute, n'ayant pas été démentie, faisait son chemin dans le village.

Rien n'entravait donc l'œuvre de la Justice. Gaspard passait pour être parti en coup de tête, à l'arrivée des jeunes maîtres. S'il était tenu au courant des événements par des gens à lui, il ne pouvait manquer d'être pleinement rassuré.

On comptait sur cette sécurité pour qu'il revînt se faire prendre de ce côté-ci de la frontière.

Mais les choses devaient se passer tout autrement.

Colette venait d'apprendre qu'il n'existait à Strasbourg aucun oculiste du nom d'Otto Stokaer. Qu'y avait-il encore là-dessous ?...

Assurée que si elle consultait son père, elle n'aurait en fin de compte que l'avis de M. Hottghen, elle était entrée en correspondance avec le docteur D... le célèbre oculiste de Lyon. Il était convenu qu'elle et

Michel lui conduiraient leur grand-père dès le retour du jeune homme.

Car l'examen oral devant avoir lieu incessamment, M. Bertin venait de rappeler son fils.

Ce départ malencontreux, mais nécessaire, interrompit des recherches que tout faisait pressentir à Michel devoir être hérissées de difficultés.

L'arbre enchanté avait, il est vrai, livré le secret de sa porte, mais, en l'ouvrant, Michel s'était vu devant un réduit étroit dans lequel voisinaient une petite échelle en fer, et quelques instruments de jardinage.

Pas la moindre apparence de mystère.

Le seul point à retenir, c'était l'épaisseur de l'acier employé pour la fabrication du mannequin, et les deux petites ouvertures percées à hauteur d'homme du côté opposé à la porte, que dissimulaient des branches de glycine.

Le porche, escaladé de l'intérieur à l'aide d'une échelle de maçon, s'était montré plus discret encore que *l'arbre enchanté* : il n'avait rien révélé du tout.

La destination de ce singulier édifice ne se définissait pas. Rien n'était préparé pour y installer des pigeons. Le logis, large et long de trois mètres, présentait une étroite ouverture sur chaque face, et faisait plutôt penser à la logette d'un guetteur des anciens castels fortifiés.

De ses fenêtres, guère plus larges que des meurtrières, on dominait de trois côtés les environs, et, du quatrième, grâce à la disparition du cèdre, on tenait Pierreclose, et par delà, toute la région boisée et la plaine, au bout de son fusil.

Mais cela ne prouvait rien.

Le pauvre explorateur qualifiait ses maigres découvertes d'échec et se dépitait !

D'un autre côté, Michel appréhendait les questions de son père à propos de Gaspard, et plus encore celles de M. Hottghen.

A ce sujet, Colette et lui étaient convenus de ne dire que l'indispensable.

Voici la thèse :

« A la suite de l'accès de colère qui l'avait entraîné à pousser Jacqueline dans l'étang, la croyant morte, Gaspard avait pris la fuite. Eux arrivaient. La genèse du drame leur était inconnue. Inutile de les questionner. Ils ne savaient rien et n'avaient rien appris. »

Ce bref compte rendu suffirait à M. Bertin, mais Michel prévoyait que M. Hottghen ne s'en contenterait pas. Il redoutait beaucoup la finesse astucieuse de cet homme, habile à se faire dire ce qu'il tenait à savoir.

— Tu m'écriras bien vite comment tu t'en es tiré avec lui, recommanda Colette à son frère.

Michel promit et tint parole.

Sa lettre, parvenue à Pierreclose le 30 juin, respirait l'allégresse.

« Ma chère Colette », écrivait le jeune homme, « tout s'est bien passé. Ma bonne chance a voulu que M. Hottghen fût absent. Et non pas seulement lui, toute la famille! Ils sont aux eaux de Baden.

« Papa a écouté sans commentaires ce que je lui ai raconté de Gaspard. Il reconnaît aujourd'hui que ta présence auprès de grand-père Emerson s'imposait.

« Je rentre ce soir à Saint-Louis pour le dernier coup de collier. Dès le 7, vous me verrez poindre.

« Donc, ma sœur chérie, à bientôt. Bons baisers à à toi, à grand-père et à Line. »

« MICHEL. »

Son examen oral brillamment enlevé, le futur Saint-Cyrien reprit en effet le chemin de la Lorraine.

Il rapportait des nouvelles alarmantes.

L'orage grondait de l'autre côté du Rhin. On comptait encore sur la diplomatie pour accorder le vieux monde ; mais Michel avait recueilli, dans un milieu bien informé, des « tuyaux » qui le gardaient sceptique.

Avec une hâte fiévreuse, le lendemain de son retour, dès l'aurore, il se remit en chasse.

L'heure était grave. Il fallait à tout prix déjouer les pièges qu'avait pu préparer ce domestique *soi-disant* fils de l'Helvétie, dont la patrie réelle et la vraie personnalité apparaissaient tout autres à Michel.

Mais Pierreclose garda ses secrets.

« Après tout, se dit le jeune homme, ce plan peut n'être que celui du parc. Il a déjà une telle importance stratégique !

« On ne saurait se fier à une enfant comme Frisonne. Quand on croit aux follets et aux lavandières, on peut bien rêver de bruits souterrains, de chars, d'autos... Jacqueline n'a-t-elle pas cru voir Gaspard disparaître dans ce fameux *arbre enchanté ?* alors qu'il en a tout simplement ouvert la porte afin de prendre l'échelle ou le râteau sans doute. »

Michel se tenait ce raisonnement pour essayer de se convaincre : au fond, une voix lui disait :

« Tu te mens à toi-même. Tu sais qu'il y a plus et mieux. Cherche encore... »

« Je passerai demain l'inspection des communs », se dit le jeune homme.

Il entra d'abord dans la remise. Les portes en étaient grandes ouvertes. Bertrand l'avait balayée et venait d'y installer son mobilier en attendant que la petite maison du jardinier fût remise en état.

Sur la trappe, inaperçue, — le travail était si bien fait ! — se dressait son armoire. A l'autre bout, il avait entassé sa provision de bois.

Le soleil furetait en maître dans les moindres recoins. Michel fit le tour du bâtiment pour la forme, persuadé qu'il perdait son temps...

Et Jacqueline avait omis de signaler cette paroi de la cave qui sonnait creux !

Pauvre Jacqueline ! C'est qu'aussi tout se liguait pour modifier sa conception des choses.

Elle voyait chaque jour Colette ouvrir l'arbre enchanté, y prendre, y rapporter le sécateur qui lui servait à couper ses gerbes de roses, sans être une fois, une seule ! menacée du moindre danger ?

C'était déconcertant !

Eh ! quoi ? Aucun mystère à Pierreclose, pas de princesse captive, pas d'enchanteur, pas de fée ? rien du tout ?...

Encore un peu, ce serait son papa qui aurait raison ?

Comment, dans cette faillite de ses rêves d'enfant, le souvenir d'une porte dissimulée dans une cave eût-elle surnagé ?

Elle n'y pensait plus.

On était au 25 juillet. L'orage approchait... La France luttait encore pour la paix, mais le petit coq Gaulois commençait à se dresser sur ses ergots, à relever sa crête.

On entrevoyait son plumage éclatant derrière les habits chamarrés des diplomates. On entendait sa

voix claire lancer à l'aigle noir dont les serres se tendaient, rapaces :

« *Essaie, seulement ?* »

Et derrière le petit coq Gaulois, l'armée, la jeunesse, les pères de famille, les vieux, *toute la France!* grondait d'une seule voix.

« Oui ! essaie ! tu nous trouveras ! »

Et la foudre éclata soudain...

Les hordes sauvages se ruèrent sur la pauvre Belgique, la Belgique héroïque, la Belgique martyre...

Et la France se mit en marche.

— Je pars, grand-père, je vais m'engager, annonça Michel, le jour où la guerre nous fut déclarée :

« Par Guillaume et *son drôle* », disant irrévérencieusement Bertrand.

— Attends, conseilla le grand-père. Mets-toi en rapport avec tes camarades, prends le vent. Je me souviens qu'en 1870, les Saint-Cyriens de première année reçurent leurs galons de sous-lieutenants. Peut-être, après une courte préparation, en ira-t-il de même pour vous, les admis de 1914.

Michel se rangea à cet avis. Il fut bien inspiré : il advint ce qu'avait prévu l'ancien Chamboran.

Le Saint-Cyrien dut s'engager, il est vrai, mais lui et ses camarades devaient être envoyés peu après dans un champ d'instruction devenu une pépinière

d'officiers. Dans deux mois, il serait au feu, la manche ornée du galon d'or.

Le grand-père était content. Il y en aurait un de son sang à la revanche !...

L'automobile qui avait amené ses petits-enfants, trop peu résistante pour être réquisitionnée, fut achetée par M. Emerson, qui conserva également le chauffeur, un homme de cinquante ans, connaissant bien son métier.

Il pouvait être si utile d'avoir à sa disposition un moyen de locomotion rapide et indépendant !

Et la vie s'organisa, un peu angoissée, mais heureuse quand même, en ce coin perdu de la campagne lorraine, pour les habitants de Pierreclose et pour Jacqueline, dont les journées s'écoulaient maintenant tout entières entre « grand-père » Emerson, — elle ne l'appelait pas autrement, — et son amie Colette.

Cependant les premiers échos de la guerre parvenaient jusqu'au village. Matin et soir Réveillé descendait copier les communiqués officiels reproduits à la craie sur de grands tableaux noirs derrière les vitres de la mairie.

Bientôt, après l'envahissement de la Belgique, on apprit la pénétration chez nous...

Jacqueline était sans nouvelles de son oncle Jacques. Son père, officier de réserve, lui avait écrit un mot d'adieu avant de rejoindre son corps. Deux

jours plus tard, était arrivée une lettre alarmée de Mme Mervent. Elle réclamait sa fille. Sachant par celle-ci que Pierreclose possédait une auto, elle demandait qu'on en fît usage pour transporter à Tours Jacqueline et Vénérande.

Mais les événements marchaient.

La poussée vers Paris s'était changée en une déroute qui rejetait l'ennemi vers « les portes de sortie ».

Toutefois, le premier affolement passé, il se cramponnait sur cette terre de France si enviée, qu'il voulait faire sienne, et la guerre de tranchée commençait des Vosges à la mer.

Un matin, Réveillé apporta la nouvelle que des uhlans avaient été aperçus aux environs.

Il ne pouvait plus être question de voyage ; M. Emerson décida que Jacqueline habiterait désormais Pierreclose, mieux protégé que la Cerisaie. Mme Mervent fut avisée par lettre des dispositions prises, les télégrammes privés ne passant plus.

Pierreclose était à l'écart, le village aussi, il ne commandait ni route importante, ni rivière, l'ennemi passerait sans le voir, supposait le vieillard que Michel n'avait eu garde d'instruire de ce qu'il savait, de ce qu'il avait deviné et surtout de ce qu'il se désolait de n'avoir point découvert avant son départ.

— Cueillons toujours nos fruits d'été et faisons nos

confitures, dit Colette, après avoir ouï, de la bouche de Réveillé, le récit des derniers événements.

« Il se peut que nous soyons un certain temps bloqués dans notre coin, réduits à nos propres ressources, imitons la fourmi.

« Grand-père, je suis d'avis que nous fassions sans tarder notre provision de farine. Gervaise dit qu'elle sait faire le pain. Il y avait un four autrefois. Qu'est-il devenu ? »

— Il doit toujours exister, je suppose. Le fournil touche à la maison du jardinier : informe-toi.

— J'y vais voir moi-même.

Le fournil n'avait subi aucune transformation, le four était en bon état.

Réveillé fut dépêché au moulin pour y faire une commande de farine.

Restait à s'occuper du fruitier.

— Le fruitier ? je ne sais plus, répondit M. Emerson. Autrefois il était à la cave.

— C'est vrai, je me souviens, s'écria Colette. La porte était placée à peu de distance de l'escalier, à gauche. C'était une pièce étroite et longue, munie de rayons d'un seul côté. Je n'ai qu'à demander la clef à Gervaise.

Mais à cette requête de sa jeune maîtresse, Gervaise tomba des nues.

— Le fruitier, Mademoiselle, je ne l'ai jamais vu à la cave. Quand Gaspard m'a gagée comme cuisi-

nière, y m'a fait serrer les fruits dans une mansarde.

— Ils doivent geler en hiver.

— On les couvre.

— Je juge l'ancien fruitier préférable. Donnez-moi une lanterne et la clef de la cave, s'il vous plaît.

Jacqueline qui, du matin au soir, suivait sa grande amie, assistait à ce colloque.

Il éveilla chez elle un souvenir.

Elle sourit, déçue une fois de plus, en disant à Colette :

— Je l'ai vue, la porte du fruitier. Elle est peinte comme la muraille. Elle n'a pas de serrure. Je me demande comment tu feras pour l'ouvrir. Un jour, il venait du vent par-dessus.

Une porte de fruitier ! Voilà ce qu'elle avait pris pour l'entrée de quelque cité mystérieuse, séjour des enchanteurs et des fées du pays de Lorraine !

Pauvre Jacqueline ! Elle en aurait pleuré !

Son cœur était si lourd de ce dernier mécompte qu'elle ne put se tenir de le confier à Colette.

Colette la consolerait ; elle était bonne et pas du tout moqueuse. Elle ne rirait pas.

Non, Colette ne rit pas.

Si Gaspard avait dissimulé une porte avec tant de soin, ce ne devait pas être sans motif.

Michel n'avait point de secrets pour sa sœur.

Colette n'ignorait rien de ses recherches. Elle s'y était associée plusieurs fois.

Le cœur lui battait à la pensée que peut-être...

— Viens, Line, dit-elle. Descendons vite. J'ai bien hâte...

XVI

Colette et Jacqueline sont à la cave.

Immobiles toutes deux devant la partie du mur qui résonne, elles observent.

— Oui, dit Colette, c'est bien là qu'était le fruitier. Mais on y entrait par une vieille porte en bois dont les gonds branlaient. J'ai plusieurs fois accompagné ma pauvre maman quand on serrait les fruits. Tout cela me revient.

« Devant quoi sommes-nous ?

« Veux-tu monter chercher deux chandeliers munis de longues bougies, Line. Nous ne découvrirons rien avec notre lanterne. »

Jacqueline grimpa l'escalier quatre à quatre. L'étonnement de Colette lui rendait l'espoir, — un tout petit espoir ! — que sa croyance aux fées n'était

pas « illusion pure », ainsi que le prétendait son papa.

Si c'était vrai ?... Si cette porte massive gardait, comme elle l'avait cru un instant, le jour de sa découverte, les secrets de Pierreclose ?

A présent que Gaspard était de l'autre côté de la frontière, Line se sentait capable de tout affronter, oui, tout !

Qui sait si une fée n'habitait pas là, servie par les follets et par les lavandières. Ce serait plus beau qu'un conte.

La tête lui en tournait.

Elle rapporta non seulement les deux chandeliers et une boîte d'allumettes, mais deux chaises qui devaient les aider à explorer le mur sur toute sa hauteur.

— Tu es pleine d'esprit, chérie, déclare Colette.

Et les voilà toutes les deux perchées sur leurs chaises, l'une à droite, l'autre à gauche de la paroi suspecte, l'interrogeant par des chocs répétés, et promenant leurs bougies allumées là où elles présument qu'il peut y avoir solution de continuité entre la porte et le mur.

Tout à coup, Jacqueline dit d'une voix que l'émotion étrangle un peu :

— Colette ! Regarde !

La flamme de sa bougie, tout à l'heure immobile, a des balancements légers. On dirait que, de l'autre

côté, un souffle malin la poursuit, essaie de l'éteindre.

— Crac !... c'est fait !

En haut de la bougie de Line, il n'y a plus qu'une mèche fumante.

Colette saute à terre, rapproche sa chaise, promène sa bougie allumée à la hauteur où Jacqueline tient la sienne ; la seconde bougie s'éteint !...

— Je monte chercher un couteau, dit la jeune fille.

— Tu crois qu'il y en aura besoin ? Ils ne sont pas méchants.

Colette n'a pas entendu ou pas compris ; elle continue de gravir l'escalier.

Elle reparaît munie d'un couteau, remonte sur sa chaise et tente d'introduire la lame, là où le souffle d'air a passé.

La lame pénètre... Elle entre jusqu'au manche.

— Mon Dieu ! pense Jacqueline, si c'est un follet qui éteint nos bougies, il va se mettre en colère. Après tout, se dit-elle pour se rassurer, ce n'est peut-être que le vent, comme l'autre jour.

Et elle observe, sans rien dire, la manœuvre de Colette.

Celle-ci promène la lame de son couteau en droite ligne sans rencontrer d'abord aucune opposition. Mais peu après, quelque chose l'arrête, en dedans. De quelle nature est l'obstacle ?... Pour

essayer de s'en rendre compte, elle retire la lame et l'introduit un peu plus loin.

La lame passe !...

Colette revient en arrière ; elle se heurte au même obstacle, seulement, par là, il n'est pas rigide. On dirait qu'il cède... Oh ! d'un rien ! d'une ligne à peine, mais il cède...

Colette appuie de toute sa force.

Soudain Jacqueline porte la main à son genou et dit :

— J'ai senti là quelque chose qui a remué !

— Ne bouge pas, mignonne. Je viens.

Colette descend de sa chaise, palpe le mur.

— C'est là, dit Jacqueline en appuyant le doigt sur la place qu'elle indique.

Elle n'a pas achevé qu'un déclic se produit à l'intérieur. Colette l'enlève, la dépose en arrière : il était temps ! La plaque s'enfonce dans le sol entre deux rainures.

Devant elles, c'est le vide !...

Colette s'assied sur sa chaise, Line s'assied par terre et elles se regardent à la lueur de leur lanterne posée à l'écart.

— Mon petit soldat, que n'es-tu avec nous dans la cave de Pierreclose ! s'écria la sœur de Michel.

— Tu crois que c'est le fruitier, ce corridor, demanda Jacqueline avec un sourire incrédule et triomphant.

— Non, Line, je ne le crois pas.

— Moi non plus.

Et sa bouche se rapetissa jusqu'à n'être plus qu'un point rose, et ses yeux prirent un éclat incomparable.

Mais il allait être midi. Grand-père devait les attendre. Il fallait remonter.

— Que lui dire? se demandait Colette, anxieuse.

Elle décida d'annoncer qu'elle avait trouvé l'ancien fruitier. Les rayons n'existaient plus; on en serait quitte pour en faire mettre de neufs.

Se levant, elle ramassa son couteau, son chandelier, passa sa chaise à son bras et conseilla à Jacqueline de l'imiter.

— Tu ne fermes pas la porte, Colette? Et s'*ils* se sauvent, tandis que nous n'y serons pas?

— Se sauver! Qui, mon chou?

— Mais les... les... ceux qui habitent là, répondit Jacqueline d'une voix de mystère, la main tendue vers les profondeurs qui s'annoncent.

Colette, déjà en pleine lumière, se retourna pour la considérer.

Jacqueline lut dans ses yeux un étonnement extrême, frisant l'ébahissement. Elle en fut un peu offensée.

— Tu as donc oublié ce qu'a entendu Frisonne? *Ils* y sont, va!

— Eh bien, qu'*ils* s'en aillent! répliqua Colette en

riant. Nous sommes chez nous. *Leur* logis nous appartient.

— Ah ! tu crois ?

— J'en suis sûre. Viens, viens, petite fée.

— Pourquoi m'appelez-vous tous fée ?

— Parce que tu as accompli les choses merveilleuses que l'on prête aux génies, aux enchanteurs et aux fées... Oh ! sans t'en douter ! Parce que le bon Dieu t'a conduite et inspirée...

« Petite chérie, supplia Colette, n'ajoute pas un mot à ce que je me propose de dire à grand-père. Il est âgé, vois-tu ; il est aveugle. Dans sa situation, on s'inquiète vite. Lorsque nous aurons tout exploré, je lui rendrai compte, mais seulement alors. »

M. Emerson refusa de faire la sieste l'après-midi. Il ne put donc être question, pour les jeunes filles, de redescendre.

— *Ils* seront tous partis ! déplorait Jacqueline.

Mais qu'y pouvait-elle ?...

... Enfin, les revoilà libres ! M. le curé vient de monter. Il propose à M. Emerson une partie d'échecs en échange d'une heure de musique : marché conclu !

Colette s'excuse d'abandonner les joueurs. Elle a à s'occuper des fruits, des confitures ; l'heure du goûter les réunira.

Elles redescendent.

Jacqueline ne cache pas son émotion joyeuse.

Colette est grave.

Où sa petite compagne entrevoit la réalisation de rêves enfantins, elle pressent tout autre chose. Mais en ce moment, chacune garde pour soi ses pensées.

Munies de lanternes, de bougies, les deux amies s'engagent dans le couloir.

D'instant en instant, Colette élève son falot, porte la lumière ici ou là.

Elle se voit en présence de travaux gigantesques, d'une solidité à défier tous les assauts. Les parois sont en ciment, les plafonds sont blindés.

— Tu n'as pas peur, Line.

— Non, je suis bien contente, au contraire.

A leur gauche se présente un volet en fer, posé au fond d'une profonde embrasure Elles l'ouvrent.

L'obscurité n'en est guère diminuée. Outre qu'il donne sous le pont, une ronce, en le dissimulant, intercepte la lumière que l'intérieur eût pu en recevoir.

Désirant s'assurer s'il serait possible d'entrer ou de s'évader par cette voie, Colette écarte la ronce.

Ce geste l'amène à faire une singulière découverte : la ronce qui pend devant le volet est artificielle.

— C'est par crainte de se piquer qu'*ils* l'ont suspendue à un fil de fer. Et, comme elle est bien faite ! Elle ressemble absolument au vrai roncier qui part de la rigole.

A côté du volet, un robinet de cuivre semble indiquer la présence d'une conduite d'eau.

— Tu veux que je l'ouvre, Colette, propose-t-elle.

Sans attendre la réponse, elle tourne la clef.

L'eau coule...

— On l'a amenée de l'étang, c'est ingénieux, fit remarquer Colette.

— *Ils* sont adroits, n'est-ce pas?

Le couloir partant de la cave tournait à angle droit, mais à gauche, un peu plus loin, ouvrant sur la voie nouvelle, un retrait profond existait une vraie chambre, solidement voûtée.

Cette chambre était vide.

Le second couloir sinuait un peu.

— Nous sommes sous l'allée qui relie le premier tennis au deuxième, se dit la sœur de Michel. Cette courbe suit celle d'en haut. Elle s'imposait, à cause des arbres. On en a arraché beaucoup, mais il a bien fallu en laisser.

Elle ne s'étonnait plus.

C'était là travail d'ingénieur, d'officier du génie, ce qu'était probablement Gaspard Ridder. Il avait dû être envoyé à Pierreclose afin de préparer le gîte de l'étape...

Sournoise entreprise, travail de taupe. Mais le Teuton a cela dans le sang. Il glorifie l'espionnage, à l'égal des plus hautes vertus militaires. La guerre d'embûches, les manœuvres déloyales, s'adaptent

comme un gant à ses instincts de carnassier. Tout un cortège d'hypocrisie, de mensonge se joint, par cela même, à ce fond méprisable. Nous voyons, en ce moment, ce qui peut s'ajouter de férocité chez certains, de haine envieuse chez le plus grand nombre, à ces instincts de race.

Voilà pourquoi dans l'avenir, la paix régnât-elle sur le monde, nous devons nous garder des Teutons. Notre âme latine, si franche, si confiante, si chevaleresque, se laisserait encore duper par eux.

Bannissons la haine de nos cœurs, parce que nous sommes chrétiens, mais plus jamais n'ouvrons, à nos ennemis séculaires, ni notre patrie, ni notre maison, ni notre cœur.

..La voie suivie par les deux jeunes filles aboutit à une immense rotonde, soutenue par des piliers et revêtue, au plafond, de plaques de blindage.

De cette rotonde, partaient de nouvelles artères diversement orientées. Elle avait dû être occupée souvent. Le pourtour gardait encore des amas de foin, où se modelaient en creux les formes de ceux qui y avaient dormi.

Elle était fort malpropre, cette rotonde. Au centre, s'étaient entassés des débris de nourriture, des bouteilles cassées, des légumes en décomposition, toutes les horreurs !

— Je te le disais bien, que les follets sortiraient, si

nous laissions la porte ouverte. Ils sont partis avant d'avoir fait le ménage, les petits étourdis.

— Des follets, s'écria Colette, riant aux éclats.

— Est-ce que toi non plus tu ne crois plus aux fées, aux enchanteurs, aux follets?...

— Des fées... Je n'en ai jamais vu. J'y ai cru, pourtant!

— Ah! tu vois! Moi non plus, soupira Jacqueline, je n'en ai jamais vu. Mais ce palais est bien la preuve...

— Un palais! interrompit Colette. Ce que tu vois est l'ouvrage de Gaspard lui-même et des gens qui ont vécu ici, travaillant sous sa direction.

— Il est donc puissant? C'est bien un enchanteur, va! murmura Jacqueline, pensive.

— C'est un bandit! pas autre chose. Avoir eu l'audace de transformer la propriété de grand-père Emerson en une forteresse.

— Il doit être aux ordres d'une fée.

— Son maître, je vais te le nommer. C'est le vieil aigle noir de Prusse, un rapace, un insatiable, il le prouve! Voilà qui il sert.

— Un vieil aigle noir! Tu crois? Est-ce que les aigles?...

— Rêve, petite Line, rêve! C'est si amusant à ton âge... Allons-nous plus loin?

— Oui! oh! oui!...

Elles suivirent l'une des voies, au hasard. Toutes

aboutissaient au bas du parc et se reliaient entre elles par d'étroits boyaux où deux hommes n'auraient point passé de front.

De distance en distance, des portes, situées tantôt à droite, tantôt à gauche, s'apercevaient. Toutes étaient en fer.

Jacqueline, espérant toujours faire quelque surprenante découverte, eut l'idée d'en pousser une à côté de laquelle elle se trouvait passer.

Cette porte avait les proportions d'un portail. Aussitôt écartés, ses deux battants s'appliquèrent d'eux-mêmes contre le mur, en dehors, repoussant violemment la jeune téméraire.

Dans les contes, les résidences des fées étant pleines d'embûches, Jacqueline s'attendait à tout. Après avoir hésité deux secondes devant cette poussée brutale, elle franchit, d'un pas résolu, le seuil obscur, et promena autour d'elle la lueur de son falot.

— Colette, cria-t-elle, après un vague examen, je vois des roues, et au-dessus, des choses longues qui brillent. Ce sont peut-être les carrosses de la fée. J'entre, tant pis !

— Attends-moi, je te rejoins.

Colette aussi avait eu la curiosité d'ouvrir une porte. Et elle venait de constater, avec stupéfaction, que la salle voûtée et très profonde, sur le seuil de laquelle elle se tenait, était remplie de fusils du sol à la voûte.

— Il y a peut-être là de quoi armer deux régiments. Qu'a bien pu découvrir Jacqueline !

Elle revint sur ses pas.

Plus de clarté dans la pièce dont le portail était ouvert. Pas de bruit... Et point de Jacqueline ?

— Line ! Line ! où es-tu ? appela-t-elle, d'une voix angoissée.

Soudain, un flot de lumière tomba d'en haut. Et la tête de Line apparut nimbée de soleil.

— J'étais dans le parc. J'ai voulu voir si je ne me trompais pas. A présent, je suis devant l'*arbre enchanté*. Les petits trous donnent juste sur la targette ; je l'ai tirée, la porte s'est ouverte et je suis sortie. Tu peux avancer, il n'y a pas de trous. Marche jusqu'au premier canon.

— Des canons, maintenant ! Tu en es sûre ?

— Je connais bien les canons. Maman et moi, nous avons assisté aux manœuvres où était oncle Jacques, il y a deux ans.

— Le premier canon ; m'y voici. Pierreclose est bien défendu !

— Avance jusqu'à ce que tu rencontres une grosse chaîne. Ma lanterne est à côté. Je l'ai lâchée en tombant.

— Je la tiens.

— Ne touche pas à la chaîne ! se hâta de recommander Jacqueline. C'est en m'accrochant après pour me relever que j'ai tout mis en branle. Si tu la tirais,

maintenant, qu'est-ce que je deviendrais, moi, au bord de mon arbre ouvert ?

— Tu es debout ?

— Non, bien sûr. Je suis à genoux par terre, devant l'ouverture qui communique avec la salle d'artillerie.

— Je monte te rejoindre, annonça Colette, qui venait de distinguer, dans l'ombre, appliquée contre un pilier, une échelle de fer. La petite échelle habituellement suspendue à l'intérieur de l'arbre, reposait sur le pilier même, entre deux crochets, qui assuraient sa stabilité.

Colette gravit lestement les échelons. Quand sa tête émergea, Jacqueline, qui s'était reculée pour lui faire place, se mit debout et lui tendit la main pour l'aider à prendre pied dans le parc.

Elle suffoquait de joie !

— Je le savais bien, moi ! Je l'avais bien vu, que Gaspard et l'autre, après être entrés dans l'arbre, n'en étaient plus ressortis !

« Comment fait-on descendre la petite échelle et le fond de l'arbre, depuis là où nous sommes, je n'en sais rien. Mais, quand je me suis cramponnée à la chaîne, tout est venu ! J'ai vu ce grand trou, et le râteau, l'échelle, jusqu'à ton sécateur, se poser sur le pilier ; c'est-à-dire, c'est le plateau qui portait tout ça, qui s'est posé.

— Celui qui a combiné cela est très fort en mécanique, c'est indéniable, repartit Colette, mais qu'est-ce que ces gens-là font de la probité et de l'honneur ?... Tout est offert en sacrifice à l'aigle noir, pour la gloire du kaiser.

« Puisse l'Allemagne recevoir une leçon, dont elle se souvienne jusqu'à la fin du monde !

« On dirait que, de là-haut, quelqu'un nous guide, petite Line. Vois, Michel a bien cherché. Et c'est nous, c'est d'abord toi, par qui ont été découvertes les deux entrées de ce fort souterrain.

« Nous faisons, en ce moment, du bon travail pour la France ! Combien je m'en réjouis !

« Poussons simplement cette porte ; et, puisque nous voilà remontées, rentrons à la maison. Grand-père mange si peu que le goûter lui est indispensable pour le soutenir jusqu'au soir. Je redescendrai cette nuit. »

— Et moi ?...

— Tu dormiras, chérie.

— Non, Colette, je veux tout voir. Songe donc ! C'est la nuit que les follets circulent. Ils doivent bien savoir quel travail ils ont à faire ici. Et puis, nous avons vu les armes. Mais si, des fois, il y avait plus loin un vrai palais ? avec de beaux appartements ?... Ce n'est pas méchant, des follets ; un peu taquin seulement. Une fois, au bord de l'étang de la Cerisaie, ils ont accroché la robe d'une vieille femme à une

branche. Frisonne le sait ; la vieille femme, c'est sa grand'mère, ainsi !

« Je dormirai demain matin, aussi longtemps que tu voudras. »

— Pas trop longtemps, fit Colette pensive. Il faut qu'avant l'heure du déjeuner, tu aies écrit à ton oncle Jacques. De mon côté, j'écrirai à Michel. Voilà pourquoi cela me contrarierait de te voir veiller une partie de la nuit.

— Bon, bon, tu m'appelleras à l'heure que tu voudras. Mais nos lettres, comment les enverras-tu ? Par la poste ?

— Je m'en garderai bien ! Savons-nous où est l'ennemi ? Comment je les enverrai ?... Je vais y réfléchir...

... Le lendemain, vers dix heures, les yeux gros de sommeil, — elle s'était couchée à deux heures du matin, — mais l'esprit alerte et plein de son sujet, Jacqueline s'asseyait devant sa table, et ajustait une plume neuve au porte-plume d'ivoire où était sculptée la figure de Jeanne d'Arc, dont Colette venait de lui faire présent.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, Jeanne d'Arc, bonne Lorraine, afin que je dise bien à tonton tout ce qu'il faut, supplia Jacqueline en baisant le pur visage de la libératrice.

Puis elle écrivit :

« Cher oncle Jacques,

« Il y a déjà longtemps, Gaspard m'a jeté dans « l'étang de... pour que je me noie.

« Et je ne lui avais rien fait, je te l'assure. Même je lui « avais offert mes cerises, la veille. Michel m'a « vite sortie de l'eau. Je n'ai eu qu'un trou dans la « tête et un petit mal de cœur. Gaspard s'est sauvé. « Il avait une auto toute prête dans la remise. Per- « sonne n'en savait rien, pas même M. Emerson !

« Colette croit qu'il est parti rejoindre *le kaiser et* « *son drôle*. C'est Bertrand qui dit tout le temps « comme ça. Mais quand il reviendra, les gendarmes « l'arrêteront. Alors, Colette et moi, nous sommes « auprès du grand-père Emerson.

« Maman le sait. Michel, lui, il est soldat. Il va « être officier bientôt.

« A présent, il y a beaucoup de domestiques à... « Colette m'a défendu de mettre le nom. Elle a dit « que tu comprendrais, et que si ma lettre tombait « aux mains de l'ennemi, il serait bien attrapé de ne « pas savoir d'où elle vient. C'est pour ça que je ne « l'ai pas mis déjà au commencement de ma lettre.

« Nous ne risquons rien. Seulement il faut que tu « viennes. Pas besoin d'amener ta batterie, il y a des « canons pleins une grande salle. Et des fusils, il y « en a au moins six mille, assure Colette, et il y a « aussi des obus, puis des caisses, auxquelles nous

« n'avons pas touché, parce que Colette avait peur « que ce soient des explosifs.

« Et dans une autre salle, il y a des jambons, « des boites de conserves, beaucoup de bonnes « choses.

« Mais si tu savais ce que nous avons trouvé, au « bas du petit escalier qui donne dans la remise ! Des « mannequins habillés en soldats français. Il y avait « un fantassin, un artilleur et un hussard. Les uni- « formes sont tout déchirés. C'est bien sûr le travail « de ce gros Castor. Voilà ce que lui apprenait cet « affreux Gaspard !

« Il l'a emmené, le chien, Gaspard. Bertrand a « rencontré l'auto, quand ils partaient tous les deux. « Seulement le chauffeur avait une barbe noire, de « grosses lunettes, on ne savait pas que c'était Gas- « pard. Mais Castor n'avait ni barbe, ni lunettes, tu « penses ! Bertrand l'a bien reconnu.

« Colette dit que tu dois te dépêcher de venir. On « va tout nettoyer et tout fermer. L'ennemi ne pourra « pas entrer.

« Colette assure que Gaspard a construit ce palais « souterrain pour le vieil aigle de Prusse. Et c'est « moi qui ai découvert la porte et qui l'ai fait s'ouvrir « avec mon genou, figure-toi, oncle Jacques !

« Et j'ai trouvé aussi la manière d'entrer dans « l'*arbre enchanté* , en tombant sur la chaîne.

« Dès que tu seras ici, nous emmènerons grand-

« père Emerson et Vénérande chez maman, à Tours.
« Colette veut bien. C'est maman qui l'a proposé.

« Le petit frère a une dent, il sait rire, il est en « robe ! Oh ! tonton, je suis trop contente !

« Pour entrer dans le palais de l'aigle noir, voilà « comment *vous* ferez.

« Car il faudra amener beaucoup de soldats. Vous « passerez par le boqueteau de Rosey, vous ferez le « tour de l'étang, et vous descendrez dans la rigole, « par la prairie. La grille qui la ferme en arrière du « pont n'en aura pas l'air, mais elle sera ouverte. Et, « sous le pont, au milieu de la pile, du côté du parc, « il y a un petit volet qui sera ouvert aussi

« C'est là que nous vous attendrons, grand-père, « Colette et moi, avec tous les domestiques.

« Nous nous installerons ce soir ou demain en bas. « Si les follets viennent faire le ménage de la fée, ils « seront bien étonnés, dis-donc ?

« Oncle Jacques, je t'embrasse de tout mon cœur. « Colette dit qu'il vaut mieux venir la nuit. Voilà « déjà des uhlans qui se montrent, parce que vous « les poussez très fort. Toi qui connais le pays, tu ne « risques pas de t'égarer.

« Clément attendra sur la route des bois et Réveillé « sur celle du village. Et celui qui vous rencontrera « viendra bien vite vous annoncer.

« Ta petite JACQUELINE. »

Sa lettre terminée, Line la porta à Colette. La jeune fille venait de mettre sous enveloppe la missive destinée à son frère.

— Pour qui celle-ci, demanda Jacqueline, la voyant attirer à elle une nouvelle feuille de papier.

— Je vais te le dire. Réveillé est dévoué et débrouillard. C'est lui que je compte charger de transporter notre correspondance dans les lignes françaises.

« Il remettra le mot que j'écris au premier officier qu'il rencontrera. Je compte sur celui-ci pour indiquer à mon commissionnaire le moyen le plus sûr de faire parvenir les deux lettres. Peut-être même le conduira-t-il à l'état-major de la division où on en prendra connaissance : ce serait mieux.

« L'importance de la communication n'échappera pas au général : il saura prendre les mesures qui conviennent. »

Colette lut, sans rire une seule fois, la lettre de Jacqueline.

— On ne peut pas dire que ce soit classé dans un ordre parfait, mais tout y est. C'est très bien, approuva-t-elle.

« Va, maintenant, rejoindre grand-père. Faites une partie de dominos en attendant le déjeuner. J'irai vous retrouver dans un instant. »

Une fois seule, la jeune fille envoya Estève appeler son mari.

Après avoir mis ce dernier au courant de ses

découvertes, elle lui tendit la grande enveloppe cachetée, qui contenait les trois lettres.

— A aucun prix, ne laissez cette enveloppe tomber aux mains de l'ennemi, Réveillé, insista-t-elle. On a vu des uhlans dans la région.

— On y a vu aussi des Français, Mademoiselle ; ça se rapproche, c'est sûr ! On te leur s'y donne une poussée ! Mais je m'arrangerai pour passer. Je connais les « creuses », les sentiers, tout ! La lettre, j'vas la cacher dans la doublure que ma femme coud à tous mes genoux de pantalons. Pour circuler, j'vas prendre ma brouette et poser un sac dessus.

« J'ai lu une histoire où un noble qui était traqué, au temps de la première révolution, a pu traverser la moitié de la France sans être arrêté, avec ce truc-là. On ne se méfie pas d'un homme qui pousse une brouette devant lui. Je réponds de tout, Mademoiselle.

Il partit aussitôt la lettre mise en place et la doublure recousue par-dessus.

Vers neuf heures, ce même soir, les fermiers de la Cerisaie, que Colette avait mandés, se rendirent à Pierreclose.

Jacqueline dormait.

Grand-père Emerson écoutait sa petite-fille lui lire un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ils attendirent à la cuisine, en compagnie de Bertrand, également convoqué.

Lorsque la jeune fille vint les rejoindre, ils s'entretenaient des dernières dépêches officielles. La victoire de la Marne, qui s'affirmait à chaque heure plus complète, faisait rayonner les visages.

— J'ai à vous révéler ce que nous avons découvert, Jacqueline et moi, mes amis, prononça-t-elle. Venez. Que chacun s'arme d'un falot.

Elle les conduisit tous à la cave, et les promena à travers l'étrange forteresse édifiée sous le parc.

Ce qu'elle et Line avaient parcouru, n'était qu'une partie, pas même la moitié! de ce formidable ouvrage.

L'exploration de cette soirée devait livrer d'autres secrets encore. Des magasins pleins de fourrages, de victuailles, étaient ménagés, du côté des communs et jusque sous le porche. C'est de là que partait l'escalier, pris dans l'épaisseur du mur, qui aboutissait, par une trappe habilement dissimulée, dans ce que Michel qualifiait « une logette de guetteur ».

En traversant la rotonde, Bertrand se planta devant les traces ignobles laissées par les derniers occupants.

— V'là donc où Gaspard logeait ses ouvriers, ces dernières années! Avant, c'était dans la remise. On ne les entendait ni on ne les voyait jamais au village. Il les tenait, le mâtin! Je me demande ce qu'il était au juste, pour avoir tant d'autorité sur eux.

« Y a trois ans, une nuit que je revenais de poser

mes collets, en longeant le parc, j'en ai vu entrer deux cent sept! Je les ai comptés. J'en lève la langue pour la première fois. Il ne faisait pas bon se mêler des affaires de Gaspard.

— Y en a eu de la terre à enlever, objecta Laubercie. Où qu'elle passait, tu crois.

— Dans le parc. Mais cette partie du travail a été faite avant le retour de M. Emerson. Que de fois j'ai entendu par là, quand je passais le soir, des bruits de toute sorte! Ça roulait! ça grondait! ça tapait le fer! Je m'étais fait l'idée que Gaspard fabriquait de la fausse monnaie: je le croyais si bien que chaque fois qu'y me payait mes journées, je portais ma monnaie au percepteur, pour qu'y me dise si les pièces étaient bonnes.

« De ça non plus, je n'en ai pas parlé!

« Qui aurait pensé à la vérité ? Pas moi! Pour oser, faut un toupet de premier numéro. C'est vrai qu'avec le maître aveugle, la servante sourde, il avait les quatre pieds blancs.

« Prussien de malheur, va! ne me tombe pas sous la main, à présent qu'on est en guerre!

« Faut commencer par nettoyer tout ça, J'vas quérir ma brouette. Par où que nous passerons ces saletés ? »

— Par la remise; cette trappe doit y correspondre, répondit Colette.

— Faudrait commencer par s'assurer de ça, opi-

na Clément. Remonte, cousin. Moi, je me tiens sur l'escalier. Je te parlerai, ça t'amènera dans le bon coin.

Ce « bon coin » était sous l'armoire. Il fallut la changer de place. Mais, une fois la trappe dégagée, Clément la souleva sans peine.

Le nettoyage s'opéra. Il ne s'agissait plus que d'organiser le campement.

Tandis que, d'un bout à l'autre de la cité obscure, grâce à une ventalité active obtenue en ouvrant à la fois la porte de la cave, le volet du pont, l'*arbre enchanté* et la trappe de la remise, l'air se purifiait peu à peu. Colette, assise auprès de son grand-père, lui apprenait enfin la vérité.

L'exaspération du vieillard, en l'écoutant, n'eut d'égale que son désespoir d'être privé de ses yeux. S'il avait vu clair, malgré ses soixante-sept ans, « il aurait préparé aux Allemands, assurait-il, une réception dont ils se seraient souvenus ! »

Un homme instruit, ingénieur, officier, sans doute, avoir accepté d'être valet de chambre !

Il lui revenait des réflexions échappées à Gaspard qui, sur l'instant, l'avaient surpris. Il s'était dit alors : « Ce garçon a pris cela dans quelque article de journal ». Il se rendait compte, aujourd'hui, que cette science, l'officier de Guillaume la tirait de son propre fond.

Voilà donc pourquoi ce serviteur modèle le cla-

quemurait dans les appartements toujours clos! Pourquoi, sous couleur de protéger ses yeux malades contre la fraîcheur des nuits, il l'avait amené à adopter ce maudit bonnet de coton, qui le rendait aussi sourd que Gervaise!...

Et tout défilait, envisagé sous cet angle nouveau.

— Et je me suis laissé faire! Rien ne m'a averti! rien! Qu'étais-je devenu? une loque!

Renonçant à apaiser l'indignation de son grand-père, Colette lui démontra qu'une question pressante s'imposait: celle de leur sécurité.

Elle lui soumit son plan.

On transporterait, dans l'imprenable sous-sol, les objets, les meubles nécessaires à une confortable installation. Les habitants de la Cerisaie y auraient place. On ferait la cuisine sur des fourneaux à pétrole; il y en avait en bas.

Un seul point inquiétait la jeune fille. Parviendrait-on, en attendant les Français, à se fermer assez solidement.

Car... point à s'abuser. Gaspard ferait partie du détachement chargé d'occuper Pierreclose.

— Grand-père, dit-elle soudain, en se mettant à rire, détournée un instant de la gravité de l'entretien par l'idée qui venait de lui traverser l'esprit, Jacqueline et moi, nous avons pris des canons et des fusils, par le fait. Est-ce assez amusant.

« Il s'agit à présent de les bien défendre, en atten-

dant que nous puissions les remettre à la France.

« Tu sais, Pierreclose n'est pas seul à avoir été ainsi préparé, en vue de la guerre, par les Allemands, Bertrand vient d'apprendre que, dans tout le Nord, on découvre des habitations transformées en forteresses. »

— Il y a longtemps que ces bandits nous envahissent, alors ?

— Mais, au moins, étaient-ce les propriétaires qui truquaient leurs immeubles, fit observer Colette. En effet, ce qu'on a découvert déjà était à des Prussiens. Ici, c'est le comble du cynisme !

« Gaspard s'est tout bonnement approprié mon bien. Ah ! le bandit !

— Je redescends, grand-père. Tandis que nous opérerons notre déménagement, Line va t'emmener faire un tour dans le parc, veux-tu ?

Toute la journée fut employée à ces préparatifs.

A la nuit, Réveillé n'était pas de retour.

Le lendemain, 8 septembre, Colette résolut d'aller entendre la messe et de communier, s'il se pouvait.

Toute la France croyante appelait au secours le Christ, sous cette appellation de tendresse, le *Sacré-Cœur*, qui rapproche tant de nous Dieu fait homme que nous en venons à le nommer notre frère, notre ami... Elle appelait Marie ! Elle appelait Jeanne d'Arc !

Et ces appels étaient entendus, puisque l'admirable

bravoure des chefs et des soldats recevait sa récompense ! Puisque, enfin ! nous étions vainqueurs.

Lorsqu'elle connut les projets de Colette, Jacqueline, elle aussi, demanda à recevoir « son cher petit Jésus ».

— Si nous vous emmenions, grand-père, proposa la jeune fille au cours du dîner, — le dernier repas que l'on prendrait dans la « maison haute ».

M. Emerson n'avait pas eu la joie d'entendre la messe depuis bien longtemps.

S'appuyant sur l'ordonnance draconienne de son complice, M. Willem Hottghen, déguisé pour la circonstance en médecin-oculiste, Gaspard se refusait à conduire le vieillard à l'église.

Deux fois par an, à Noël et à Pâques, c'est le bon Dieu qui montait trouver l'abandonné !

Une joie d'enfant le saisit, à la proposition de sa petite-fille.

— Et moi aussi, je communierai, déclara-t-il. Je vais dépêcher Estève à notre curé pour le prier de nous confesser avant la messe.

De quel cœur pria Colette ! Pour la France d'abord, pour Michel ensuite, pour tous !... puis enfin pour elle : sa responsabilité était si lourde !

En quittant l'église, elle proposa d'aller en auto jusqu'à la route. On rencontrerait peut-être Réveillé, dont l'absence prolongée l'angoissait.

M. Emerson y avait consenti, le chauffeur mettait

sa machine en marche, lorsque le canon tonna au loin.

— A Pierreclose tout droit ! commanda l'aveugle, impatient de savoir ses enfants à l'abri.

Et il expliqua à Colette :

— Nous risquerions de nous jeter dans la gueule du loup. Les Français chassant l'ennemi devant eux, ce sont les Allemands que nous rencontrerions d'abord. Enfermons-nous dans notre forteresse et attendons-y les événements.

— Mais Réveillé, grand-père ! Ce pauvre Réveillé ! Il y est peut-être tombé, lui, dans la gueule du loup.

— C'est un garçon avisé ! J'espère qu'il s'en tirera.

Le chauffeur reprit le chemin de Pierreclose.

En pénétrant sous le porche, Colette et Jacqueline jetèrent un cri de joie.

A l'ombre du premier platane, Réveillé, l'air content, les attendait debout près de sa brouette.

— Eh bien ? interrogèrent les deux jeunes filles, d'une seule voix.

— La bonne Vierge s'en est mêlée ; ou bien, des fois, c'est « *Notre Jeanne* ». M. Lefers est capitaine d'avant-hier. Nommé sur le champ de bataille. Pas blessé ! J'ai parlé à un officier qui le connaît. Il m'a conduit au général.

« A celui-là, j'ai dit le nom de l'endroit, et que les

propriétés de M. Lefers touchaient Pierreclose, et qu'il connaissait naturellement le pays comme sa poche... Il avait l'air content, le général. Il a ri, qu'il en pleurait ! en lisant la lettre de Mlle Jacqueline.

« On donne une poussée aux Allemands, je ne vous dis que ça ! Mais, c'te vermine là, ça se *revarpe*. Faut pas croire qu'y vont reculer du premier coup jusqu'à Berlin.

« Vos lettres sont bien tombées, Mesdemoiselles, juste où y fallait !

« Seulement, sitôt les Français dans les souterrains de Pierreclose, faut que vous partiez : ordre du général. Un aveugle et deux femmes, c'est trop « fragile » qu'il a dit. Pour lors, faut que l'auto soit prête à servir en tout temps. Où la fourrer ?

Tout le monde avait mis pied à terre. Réveillé, qui s'était levé pour parler à ses maîtres, poussa sa brouette vers la remise.

Dans le sous-sol, des voix s'élevaient, distinctes. Laubercie et les femmes discutaient d'une chose qu'ils venaient de remarquer pour la première fois.

Entendant marcher, Laubercie interpella ceux d'en haut.

— Qui est là ?

— Moi, Réveillé.

— Regarde donc dans le fond de la remise qui touche au mur de clôture, du côté du portail. Il y a un monte-charge.

— C'est plein de bois.

— Faut le déménager. Je t'envoie Bertrand. Il t'aidera. Vous amènerez ensuite dessus quéque chose de lourd, pour voir.

La tête de Bertrand émergea du petit escalier dont la trappe avait été maintenue ouverte.

Les fagots et les bûches transportés dehors, le dallage mis à nu, on distingua l'emplacement d'un carré long qui semblait isolé du reste par ses lignes de démarcation.

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien mettre dessus, se demandait Réveillé, regardant autour de lui.

— L'auto, si elle y tient, proposa le chauffeur.

— Essayons.

Il y eut même de l'espace de trop... L'auto en place, une portion du dallage s'abaissa jusqu'au niveau du sol.

Le chauffeur étudia le jeu du mécanisme, le mit en action : l'auto remonta aussi aisément qu'elle était descendue.

— C'est par là qu'il a fait entrer ses canons, dit Colette. Laissez la voiture en bas, commanda-t-elle. Nulle part elle ne sera mieux en sûreté.

« Et maintenant, pour parer à tout événement, rapportez paille, poussière, vieux débris, et mettez la remise dans l'état où Gaspard l'a laissée.

XVI

Il est onze heures du soir.

Pierreclose est occupé depuis l'après-midi par une compagnie de Poméraniens.

Les réfugiés sont solidement mûrés du côté de la cave et sous la remise. Le mécanisme du monte-charge et celui de *l'arbre enchanté* sont immobilisés.

Pas d'autre issue : on peut attendre.

— Nous sommes « parés », dit Bertrand qui a servi dans la marine.

Là-haut, c'est un épouvantable vacarme.

On festoie !

Après la déroute et le jeûne prolongé qui en a été la conséquence, officiers et soldats ne pensent qu'à la ripaille ; le festin tourne à l'orgie. Ceux qui sont

là ont l'ordre de tenir quand même, quoi qu'il advienne du reste du corps d'armée.

Pierreclose est classé en bon rang parmi les maisons truquées, les carrières, les champignonnières, tous les refuges préparés de longue main, dans lesquels il faut « s'incruster », parce que ce sont des étapes de soutien, indispensables en cas du retour en avant, toujours escompté.

Le commandant Gaspard-Ethel Ridder a juré qu'il tiendrait. Mais il est d'avant-garde. Il a deux jours devant lui. En une demi-heure, il aura pris possession de *sa forteresse.*

Trouvant la maison vide, il suppose M. Emerson et les siens partis depuis le début des hostilités, il est le maître, et il connaît si bien les ressources du logis !

Les étables de la Cerisaie ont fourni deux bœufs. La basse-cour a complété le festin. Le four de Pierreclose, chauffé avec les fagots de Bertrand, a servi à cuire les rôtis. La cave de M. Emerson, mise à sac, abreuve les Teutons.

Et depuis sept heures du soir, la horde s'empiffre.

On a abandonné la maison du jardinier à la troupe, le vestibule aux sous-officiers. Le couvert des officiers est mis au salon. Le commandant Ridder se réserve la chambre de M. Emerson pour y dormir cette nuit.

En ce moment, il boit ; la tête de Castor est appuyée sur son genou...

...Là-bas, tout contre le petit volet, Jacqueline tend l'oreille.

Il n'y a pas à dire, elle a bien peur !

Comment fait Colette pour conserver cet air tranquille en parlant à son grand-père, qu'elle a fini par décider à s'étendre sur son lit.

Dès qu'il paraît sommeiller, elle se jette à genoux et prie. Mais s'il ouvre les yeux, il la trouve debout à son chevet, très calme.

Jacqueline, elle, s'en va répétant :

« Mon cher petit Jésus, j'ai bien peur !... Sainte Vierge Marie, j'ai trop peur !... Bon saint Joseph, je vous en prie ! dites-moi donc comment faire pour n'avoir pas si peur !... »

Ce n'est pas une prière, croit-elle, et cela l'humilie. Elle pouvait bien se vanter d'être brave !

Des pas !...

Elle a entendu des pas dans la rigole. Et la grille, sous le pont, vient de grincer un peu.

Les pas s'arrêtent sous le petit volet.

Une voix appelle presque bas :

— Jacqueline ! Réveillé !

Car c'est Réveillé qui a rencontré les Français. Il a pris les devants pour venir les annoncer.

— Colette ! grand-père ! Oncle Jacques est là !

Elle a failli crier de joie.

Les lanternes sourdes sont prêtes. On ouvre le petit volet, on attire la ronce artificielle que Vénérande

prend avec précaution et porte à l'écart jusqu'à ce qu'on la replace.

Le capitaine Lefers se range à côté du volet. Un tout jeune officier monte d'abord. Jacqueline lui cède sa place et se serre contre Colette et M. Emerson, qui a tenu à se lever pour recevoir les chers arrivants.

Un à un, lestement, les hommes se hissent sur le volet et sautent.

Il en passe ! Il en passe ! Combien sont-ils ?

Sur un signe de l'officier, ils s'alignent le long du couloir. Il y en a bientôt deux rangs du volet jusqu'à la rotonde. Line croit en avoir compté mille, au moins !

Elle a un petit peu moins peur.

En réalité, ils sont deux cent cinquante.

Les officiers entrent après leurs hommes. Puis viennent les vingt artilleurs et les sous-officiers du capitaine Lefers. Sa batterie suit avec le lieutenant et le reste des hommes. Elle sera là au lever du jour. C'est Laubercie qui les guide.

Jacques entre le dernier.

On rattache la ronce. Le volet se referme, renforcé par des sacs de terre qu'on entasse dans l'embrasure.

Ce travail fait sous ses yeux, le jeune capitaine se retourne ; il a senti deux petits bras s'accrocher à lui.

Il enlève Jacqueline, la couvre de baisers sans pouvoir rien dire. Une angoisse l'étreint à la voir si proche de ce qui va se passer...

Colette démasque la lampe. Tous les officiers sont groupés autour de leur camarade.

Celui-ci les présente à son vieil ami.

— Un ancien Chamboran, se hâte-t-il d'ajouter.

Il renouvelle connaissance avec Colette en quelques mots rapides. Le temps presse. Réveillé leur a appris que les Boches étaient là-haut. Pas une seconde à perdre.

Les officiers se concertent.

Mais justement parce que les minutes valent des heures, il est mieux qu'on les guide dans le dédale de ces artères dont ils n'ont pas le plan.

Colette prend le bras de son grand-père. Line la main de son oncle, et, rapidement, tout en donnant les indications qu'elles connaissent, elles les conduisent dans la partie de la cité souterraine où s'abritent les munitions et les armes.

— Oncle Jacques, c'est moi qui les ai trouvés, les canons. Colette assure que c'est comme si je les avais pris. Tu es content ?

— Si je suis content ? Je crois bien !

Au pli qui barre son front, on ne le dirait pas...

— A présent, c'est à nous de nous débrouiller seuls, prononça-t-il. Regagnez votre abri à côté du volet. Je vous laisserai dix de mes artilleurs bien armés, pour vous défendre. Il faut tout prévoir, même l'impossible. Si vous entendiez les Allemands descendre à la cave, passez par le volet, gagnez le boque-

teau de Rosey, puis, par le sentier qui le contourne, courez au village. A l'aube, les nôtres y seront.

« Mademoiselle Colette, je vous la confie, dit-il, après avoir mis un dernier baiser sur le front de Jacqueline. »

Colette entoure l'enfant de son bras. Elle est très pâle, mais, dans ses yeux graves, on lit un courage si calme que Jacques se sent moins angoissé.

Il dit :

— Nos dispositions prises, avant l'action, je vous amènerai mes hommes. Si vous devez fuir, ils vous accompagneront jusqu'à ce qu'ils vous aient mis en sûreté.

— Nous nous réfugierons, le cas échéant, chez le docteur Lavaure, dit M. Emerson. Mais j'ai confiance.

— Moi aussi.

Au bout d'une heure, Jacques reparaît. Il rayonne.

— Nos hommes ont un entrain ! Cette prise de possession les affole de joie. Il a joliment travaillé, mon vieil ami, votre ancien domestique ! Nous allons sans doute le retrouver là-haut. Avec combien de galons sur la manche ?...

Sur un signe de lui, les dix artilleurs viennent se ranger l'arme au pied en avant des femmes et de l'aveugle.

Le reste de la troupe se dirige du côté de la remise par où on a décidé de monter.

Ils sont tous « à pied d'œuvre ». On se divise. La

maison du jardinier, le logis du maître sont cernés. Lefers, un lieutenant et trente hommes pénètrent dans l'habitation, guidés par Bertrand qui, lorsqu'on a tout fermé, afin de faire croire au départ de M. Emerson, a eu la bonne inspiration de laisser une fenêtre et une persienne simplement poussées.

En bas, les femmes sont tombées à genoux. Elles prient à haute voix toutes ensemble.

Une demi-heure s'écoule...

Tout à coup, une longue clameur s'élève, des cris, des hurlements, des coups de feu retentissent.

— Mais il y aura des blessés, s'écrie soudain Colette, interrogeant du regard les artilleurs. Y a-t-il un médecin avec le détachement, messieurs ?

— Oui, Mademoiselle. Il est installé dans une galerie là-bas au fond. Il a trouvé ici une ambulance de campagne. Il attend. Il y a toujours des blessés dans ces cas-là.

Le chapelet, un instant interrompu, reprend.

Une heure encore...

— C'est long ! murmure l'un des soldats.

Presque aussitôt, des poings tambourinent contre la porte qui donne dans la cave.

Quatre des artilleurs courent jusqu'au bout du couloir ; les autres commencent à déménager les sacs de terre.

— Préparez-vous, mesdames, on ne sait pas...

Mais des voix s'entendent que l'on reconnaît.

— Ce sont les nôtres qui frappent. Attendez...

Au même instant, par l'escalier de la remise, un fantassin accourt.

— Nous les avons ! crie-t-il d'une voix qui s'entend par toute la forteresse. Nous avons fait cent vingt-sept prisonniers. Les autres... dame, les autres n'iront pas le dire à Guillaume !

— Nous avons beaucoup de blessés ? s'informe un artilleur.

— Quelques-uns, oui, mais, tu sais, on s'est battu à la baïonnette, nous autres : deux décharges à bout portant pour commencer la danse : c'est tout. C'est eux qui ont écopé ! Y en a des nôtres qui ont reçu des coups de couteau. On m'a envoyé pour avertir le major.

— Et les prisonniers, on les amène ici ?

— Plus souvent qu'on va leur montrer notre « place-forte ». Ils ont bu et mangé pendant six heures...

Le brave « poilu » interrompit son compte rendu pour dire à M. Emerson d'un ton compatissant :

— Mon pauv'monsieur, je plains votre cave ! Enfin, ça leur donnera la force de faire l'étape. Ils sont en route, et bien encadrés !

— Et... là-haut ? s'informa Colette avec une nuance d'hésitation en songeant à Jacqueline.

— Ah ! là-haut, dans la maison, Mademoiselle, c'est le capitaine Lefers et le lieutenant Morlet qui mènent

le branle. Nos officiers et les camarades, hors ceux qui gardent la remise, viennent de monter les rejoindre. Nous autres... nous ne savons pas. On a tiré rudement de coups de revolvers !

Au fond du couloir, la porte est dégagée. Bertrand, qui a appris le maniement du mécanisme, raccroche le ressort et ouvre.

On transporte les blessés sur des fauteuils.

Le premier qui paraît, c'est Jacques.

— Vous n'aurez rien à faire là-haut, dit le capitaine. Les sous-officiers, se voyant cernés, se sont rendus après une courte lutte.

« Quant aux officiers, bien qu'ils fussent ivres, ils ont refusé de se rendre. Ils se sont défendus bravement, jusqu'au bout ! Impossible d'en prendre un vivant.

— Ils vous ont blessé, capitaine.

— Un bras cassé, je crois. Mais ce qui me gêne le plus, c'est la morsure d'un chien. Il m'a abîmé la jambe.

« Il avait une excuse, il est vrai. Je venais d'abattre son maître d'une balle au front. Tu n'auras plus peur de Gaspard, Jacqueline, il est mort. »

— C'était lui, le maître ? Alors le chien, c'est Castor On l'a tué aussi ?

— Oui, Mademoiselle, c'est moi qui lui ai fait son affaire, répondit l'un des artilleurs qui transportaient Jacques. Il était temps. Il sautait à la gorge de mon

capitaine après lui avoir emporté le mollet jusqu'à l'os !

Jacqueline soupira.

Elle était venue tout près de son oncle, et ses bras autour de son cou, sa joue contre la sienne, elle pleurait, à le voir couvert de sang. Mais, malgré tout, un sentiment de pitié lui venait pour Castor. C'était Gaspard qui l'avait dressé à tuer, ce bon toutou si vite devenu son ami !

— Est-ce que tu lui aurais pardonné, demande-t-elle à son oncle.

— Si tu l'avais désiré, oui, chérie. Je sais que ce n'était pas lui qui était le vrai coupable. On lui avait appris à nous haïr.

— Ne le plaignez pas, Mademoiselle. On en avait fait un soldat, il a péri en soldat, c'est bien de l'honneur pour un chien boche.

— C'était un chien français ; son vrai maître, le voilà, répliqua Jacqueline en indiquant du geste M. Emerson. Gaspard l'avait volé...

Colette la prit par la main, la fit passer derrière le rideau et la força de s'étendre.

— Viens, mignonne, dit-elle. Il faut essayer de dormir. Et vous aussi, grand-père. Dans quelles conditions voyagerons-nous demain ?... Prenez des forces.

Puis, revenant auprès du major :

— Je fais partie de l'Union des femmes de France,

j'ai mon brevet d'infirmière, je me mets à votre disposition, docteur.

— J'accepte avec reconnaissance, Mademoiselle.

— J'ons point de brevets, nous autres, dit Vénérande, mais y a des tas de services qu'une femme peut rendre à des malades. Nous v'là toutes les trois, Estève, Gervaise et moi, à votre service, monsieur le major.

— Faites-moi des lits, c'est ce dont j'ai besoin pour l'instant.

— Y en a dix de faits depuis hier matin. J'vas vous montrer où, monsieur le docteur, dit Estève. Et le linge ne manque pas. Y en a plein trois armoires. Vous pensez qu'on n'allait pas leur laisser galvauder tout ça puisqu'on avait une bonne cachette.

Les blessés continuaient d'arriver. Ils étaient gais, tous ! Le succès les consolait de leurs souffrances. Et puis ils flairaient les bons lits, les bons soins, le repos...

En haut, les soldats valides déblayaient le champ de bataille. De notre côté, il y avait eu deux morts. On ne le dit pas, dans le coin des femmes...

Morts et blessés prussiens allaient être transportés au village, les morts dans une salle de la mairie, les blessés à l'une des écoles où le docteur Lavaure leur donnerait des soins en attendant leur transfert dans un hôpital. Car aucun Allemand ne devait être introduit dans les sous-sols de Pierreclose.

Le « palais » bâti pour le vieil aigle noir venait d'être conquis par le petit coq Gaulois, qui entendait en garder la possession et le secret.

Il n'a pas cessé de lui appartenir.

La maison n'est qu'un monceau de ruines, car, on s'est battu bien souvent de ce côté, mais « la forteresse » de Pierreclose est intacte, et, depuis longtemps, l'ennemi n'est plus à même d'en approcher...

. . . .

Au cours de ces quelques mois, deux événements heureux se sont produits. M. Emerson a recouvré la vue, et Colette a épousé le capitaine Lefers.

Envoyé en congé de convalescence au sortir de l'hôpital, Jacques a passé chez sa sœur le mois indispensable à la cicatrisation de sa jambe si cruellement déchirée par Castor.

Il a retrouvé, auprès de Mme Mervent, Colette; M. Emerson et Vénérande, que la maman de Jacqueline a décidés à partager quelque temps sa vie, lorsqu'ils lui ont ramené sa fille.

Et ce terrible épisode de guerre a fini comme un conte.

— C'est encore toi, petite Line, qui me vaut ce grand bonheur de voir ma chère Colette mariée au fils de mon ancien ami. *De la voir !* oui ! Cela aussi, je te le dois. Tu es l'auteur de tout ce qui m'est survenu d'heureux, dit M. Emerson à Jacqueline, lorsque, au retour de la cérémonie religieuse, ils se

sont retrouvés un moment tous les deux seuls au salon.

Et, pensant à Michel qui vient de recevoir le baptême du feu, le grand-père songe, en caressant les boucles brunes de celle qu'il nomme « la petite fée de Pierreclose », que, peut-être, c'est Michel, si bon, si brave, si charmant qui acquittera sa dette, lorsque Jacqueline aura vingt ans, si elle consent à devenir sa femme...

. . . .

Huit jours ! Voilà ce que Colette et Jacques se sont accordé de bonheur.

Puis Colette, le voile blanc de l'infirmière sur ses beaux cheveux dorés au creux des ondes, est allée soigner les blessés dans un hôpital.

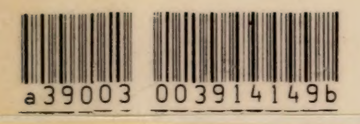
Et Jacques est retourné au front.



FIN



SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE


a39003 003914149b